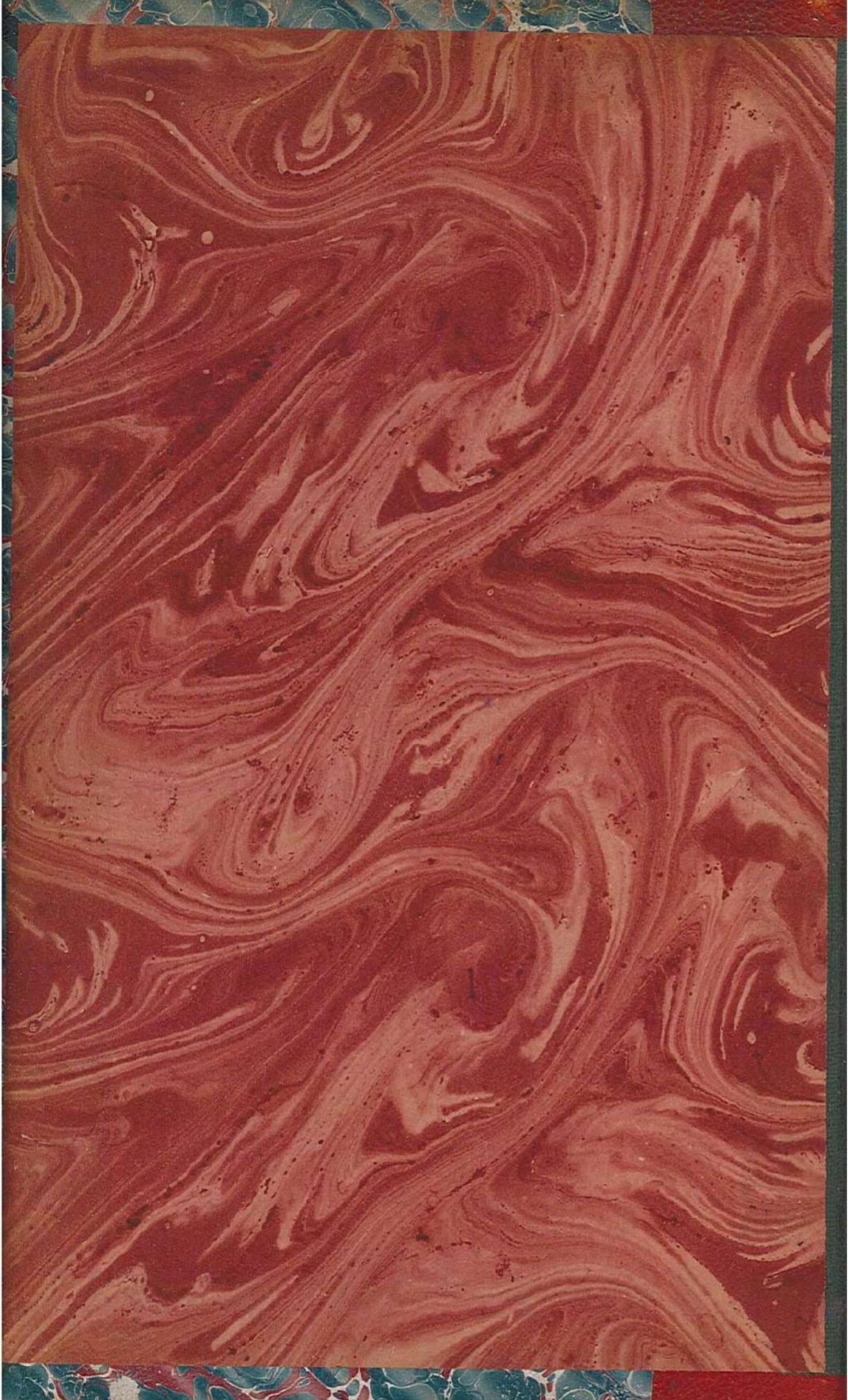
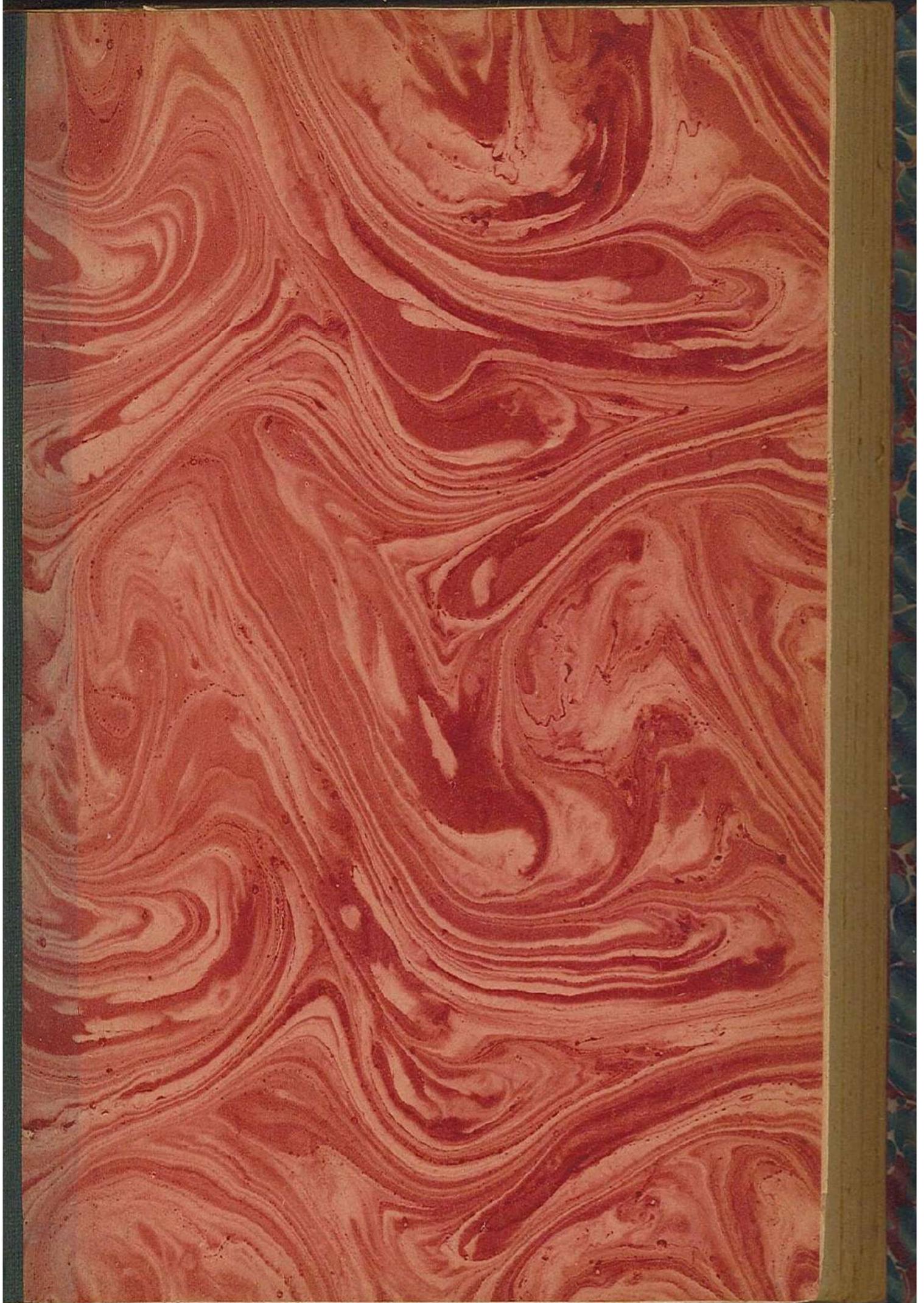




D. HOUËL
FAUCONNIER
CRUAUTÉS
ET
TENDRESSES





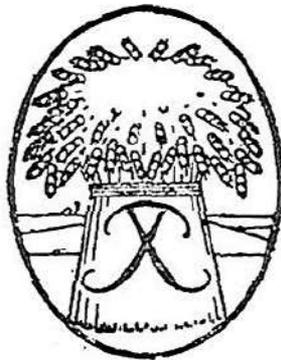


CRUAUTÉS ET TENDRESSES

DRASTA HOUËL

CRUAUTÉS
ET
TENDRESSES

VIEILLES MŒURS COLONIALES FRANÇAISES



PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1925

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright 1924, by Payot, Paris.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Veillée d'amour.	7
II. — Sous les galbas	25
III. — Fol qui s'y fie...	43
IV. — Une vie qui passe, une race qui s'éteint	85
V. — Les forces mystérieuses	107
VI. — Le jardin des cyprès.	138
VII. — La maison de Zilda	154
VIII. — Les soucis.	197
IX. — La mission	218
X. — Le départ dans les épines et le retour dans les roses	241

CRUAUTÉS ET TENDRESSES

VIEILLES MOEURS COLONIALES FRANÇAISES

I

VEILLÉE D'AMOUR

Le maître ne dormait pas quoiqu'il fût déjà l'heure. Accoudé à la fenêtre par laquelle entrait, avec l'odeur du jasmin, le chant monotone du criquet, le maître fumait sous les étoiles.

Au-dessus de sa tête, elles palpitaient radieuses, et si bas, si rapprochées de la terre, qu'elles semblaient des fruits prêts à se détacher, vers lesquels il n'avait qu'à tendre la main pour les atteindre et les cueillir de la même façon qu'il cueillait aux lianes des tonnelles les pommes qu'il offrait à Léone.

Elles étaient incalculables, grouillantes, roulaient les unes sur les autres, prenaient dans une résille de flamme l'île endormie. Il y en avait qui déployaient de larges ailes ; d'autres s'amincissaient jusqu'à devenir invisibles, puis tout à

coup éclataient, se rouvraient, écloses de nouveau. Au zénith, elles se pressaient tellement fourmillantes, qu'elles donnaient à l'œil la vision d'une plage de soleil. Vers l'horizon, elles s'inclinaient ; pendaient en guirlandes sur la mer, et là, perdant leur éclat trop vif, se veloutaient de brume, prenaient la mélancolie des larmes silencieuses.

C'était le ciel de la Nativité, un ciel de gemmes qu'orfévrèrent l'essaim serré des Pléiades, l'œil de braise du Taureau, le glaive des Trois Rois, des Trois Valets, ces constellations qui annoncent la crèche, les bergers et les Mages.

Aussi, sur les plantations, les esclaves séduits par la beauté de ces nuits se groupaient en plein air aux abords de leurs cases. Tout en fumant dans des pipes de terre le tabac grossièrement haché ou en grignotant des grains grillés de maïs, ils écoutaient des contes, ces contes nègres, grêles, concis, mais facétieux, pleins de verve et de mimique, riches en onomatopées, qui sous leur puérité cachent une critique, souvent une sagesse.

Ou bien, ils se posaient ces devinettes appelées *time-time*, dans lesquelles s'étale si pittoresquement le côté enfantin de la race :

— Quelle est la chose qui est toute blanche quand on la lance en l'air et toute jaune quand elle est tombée ?

A quoi tous répondaient en chœur :

— L'œuf !

Et ils chantaient aussi pour célébrer la venue prochaine du Messie.

Avec la foi touchante des cœurs simples, la naïveté des âmes que n'a pas compliquées un excès de culture, ils attendaient le mystère moins comme une commémoration que comme l'événement originel, la première naissance, celle qui, après avoir fait venir d'Orient à Bethléem les rois mages apportant de l'or, de l'encens, de la myrrhe, émut Hérode et causa le massacre des Innocents.

Leurs voix, montant vers les étoiles, magnifiaient la légende divine en des cantiques où se révélait un Dieu petit, faible et humain qui était le maître de tout et n'aurait cependant ni berceau ni toit, arriverait tout nu dans le froid et la nuit, s'abriterait dans une étable, coucherait sur de la paille, se chaufferait à l'haleine d'un bœuf, vivrait des dons des plus humbles : d'un peu de pain bis, de lait nouveau qu'on lui apporterait au fond d'une écuelle.



Le maître fumait, voluptueux, engourdi dans la griserie de son cigare à l'odeur de violette propre à ce tabac qui, sous le nom de *macouba*, fut la culture de l'île, sa prospérité toute première.

Était-il, ce soir-là plus que de coutume, sensible au charme de la nuit tropicale, apte à subir le sortilège de ses aromes, de sa voix jusqu'à en oublier sa couche et Léone ? Ou bien, épris d'astronomie, s'amusait-il à contempler le ciel, à tracer dans ce maquis d'astres pétillants des lignes géométriques pour les grouper d'après leur éclat et leur grandeur ?

Peut-être, en voyant les Pléiades qui présagent Noël, se plaisait-il simplement à penser que ce jour-là, dans la maison joyeuse et parée, on ferait table de prince.

On se rendrait bien en grande pompe à la messe, Léone en robe claire et légère, blessée au cou et aux poignets de ses pierreries trop lourdes. Toute ratatinée à côté d'eux, marcherait la vieille maîtresse, cette pénitente aïeule, ensevelie dans ses crêpes comme dans un suaire et sans bijou que son alliance, elle qui en avait eu une cassette comble !

Elle irait tête penchée, hallucinée, traînant après elle le fantôme de Joannès, l'esclave tué sur les trésors.

Suivrait Milo, le soninké à la démarche élégante, aux attaches fines, les cheveux soigneusement lissés à l'huile de macassar ; puis viendraient Zilda et Monique : la première, flexible, onduleuse ; l'autre, lourde et belle d'indolence ; toutes deux, le front serré sous le madras, le visage enfermé dans une orfèvrerie dont l'or

se jouerait en reflets sur leur peau sombre.

Elles tiendraient les éventails et les missels de leurs maîtresses ainsi que les bourses de soie qu'on irait après la messe déposer à la crèche, en se prosternant devant l'Enfant Jésus.

Au retour, dans la salle à manger parée de la vieille argenterie, le punch mousserait, exhalant l'odeur aiguë du citron. Après le repas, le café fumerait dans le service en vermeil. Toute grande s'ouvrirait la cave en bois de mancenillier, avec ses flacons au fond desquels dormaient les liqueurs tropicales : la laque des vanilles, l'ambre des monbins, le succin chaud de la canne, cette reine, cette richesse, cette joie de l'île !

Toute petite île.

Un rien dans le vaste monde, une ombre frêle sur la mer Caraïbe. Elle n'était point la Babèque mystérieuse tant convoitée et tant cherchée ! Elle ne possédait ni pépites ni lingots. Comme Cuba et Hispaniola, elle ne put offrir à Colomb des ceintures et des masques d'or. Son présent à elle fut une humble touffe d'herbes odoriférantes. Aussi, fut-elle dédaignée des Espagnols qui ne la gardèrent que pour leurs aiguades, pour puiser l'eau vive qui descend de ses pitons avec des sonorités profondes, apportant la fraîcheur, la fécondité, le bain.

De sorte que la Madanina des Caraïbes — aujourd'hui la Martinique de la France — fut laissée vierge avec sa libre végétation, ses libres enfants nus sur cette Méditerranée aux profondeurs épouvantables que pavent les lambis gemmifères, où nagent les tortues et les cachalots.

Mais d'autres vinrent. Ceux-là, des Français.

Eux découvrirent son charme, devinèrent ses promesses. Elle offrait ingénument son printemps éternel, ses nuits phosphorescentes, ses fleurs et ses fruits étranges, des parfums troublants à côté de formes, de saveurs inconnues.

Sous son ciel, les souffles avaient une voix plus chantante, l'aile de l'oiseau battait d'un mouvement plus lent, la vie baignait dans un songe de clarté.

A ces nouveaux venus, cette terre heureuse communiqua le goût des langueurs, enseigna l'insouciance du lendemain, la jouissance sereine de la lumière.

Ils s'y attachèrent.

Cependant, le serpent grouillait sous la feuille.

Quelle malfaisante fée avait donc glissé ce funeste cadeau dans la faune de Madanina ? La vue de ces reptiles, dont le venin terrasse en vingt-quatre heures l'homme le plus robuste, fut la raison pour laquelle de l'Olive et du Plessis, après avoir, au chant du *Te Deum* et au bruit du canon, planté la croix sur cette terre dangereuse,

l'abandonnèrent pour les Guadeloupes, abandon qui valut à la Martinique la brillante colonisation de du Parquet.

Sous la culture, elle donna ce qui était son or : le tabac, l'indigo, le sucre. Dans son port, des voiles se pressaient attendant ses récoltes, chargeant ses produits qui allaient, dans l'ancien continent, créer des besoins et des rêves nouveaux.

L'Europe fuma son macouba, but son moka et ses liqueurs, aimâ ses fruits confits, travailla l'écaille de ses tortues. Avec le serpent pour emblème, son pavillon flotta sur huit îles de la chaîne, depuis Sainte-Lucie jusqu'aux Grenadines.

Son attirance fut puissante à cette heure gigantesque où accouraient du Vieux-Monde tous les êtres de proie et d'aventure. Alors, la terre se vendait pour quelques feuilles de petun, quelques livres de coton, une poignée de sucre. Houël acheta la Guadeloupe, Marie Galante, les Saintes ; du Parquet, la Martinique et les Grenadines ; l'ordre de Malte prit possession de Saint-Christophe avec le commandeur de Poincy ; la Flibuste s'installa sur la Tortue ; les Jacobins et les Jésuites bénéficièrent des confiscations religieuses des biens juifs ; Fouquet lui-même, caressant un rêve d'empire, fit tracer à la Martinique les plans d'une vaste habitation.

Ce fut à cette heure première qu'arriva Phi-

lippe Dindey, petit bourgeois de Honfleur, alors sans particule ni armoiries.

Celui-là fut le rude ancêtre, le dépensier des énergies raciales. Il défricha la brousse, mangea l'iguane, le perroquet, la vache marine, alla en caleçon sous le ciel chaud, dormit ses nuits en hamac, à la belle étoile. Courageux, endurant, guerroyeur, il eut sa large part dans la distribution du sol, devint un des puissants possesseurs de cette terre fertile qui se découpait et se distribuait comme du pain. Sa concession fut de trois mille pas, plus la chasse, et ces trois mille pas comptés entre la montagne et la mer abondaient en essences, en gibiers, en eaux vives. Il les planta en tabac d'abord, puis en sucre, culture avec laquelle apparut le noir, arraché par violence ou par ruse à son continent.

De la saine africaine qu'il aima de préférence aux filles tarées qui se recrutaient pour les îles dans certains hôpitaux de Paris, il eut un fils, Adraste, auquel il transmit sa plantation qu'il avait nommée et qui s'appelait encore la Pintade, en ce soir du règne du roi Louis-Philippe d'Orléans.

*
*
*

Si durant le cours de près de deux siècles, la Pintade eut ses vaches grasses, elle vit passer aussi le défilé des maigres, car elle connut les

mauvais jours, la tristesse des enchères, le joug de maîtres nouveaux. Mais les Dindey, l'ayant à cœur, n'avaient cessé de la regretter et de travailler à la reconquérir. Dès que l'occasion se présenta, ils la rachetèrent.

De nouveau, elle devint le bien de famille, la terre ancestrale ainsi qu'aimait la désigner Renaud quand, comme ce soir, il la contemplait de sa fenêtre.

A cette heure tardive, elle s'empâtait dans les ténèbres, parce que, sous la clarté du ciel, l'île demeurait sombre quoique pailletée de mouches-feu. Mais l'œil du maître savait dégager son bien du flou où il baignait avec ses paysages, ses ravins, les gracieuses rondeurs de ses mônes.

A travers les hautes palmes encerclant d'une colonnade corinthienne la maison rectangulaire, il découvrait les savanes où les bœufs indolents broutaient, les cornes baissées dans l'herbe ; les cannes aux profondes et mouvantes verdure, le moulin en forme de parasol, immobile ce soir, mais qui, demain, mû par des bœufs, tournerait, broyant de ses rouleaux puissants le roseau mûr, et, avec lui... un bras d'esclave peut-être.

L'esclave c'est-à-dire le trésor vivant, les muscles de fer, le capital en chair amené d'Afrique comme une denrée, soumis pareillement à des hausses et à des baisses.

Il voyait tout cela, le maître...

Ah ! qu'il faisait bon demeurer là, sentir le

vent dans ses cheveux, respirer l'odeur du jasmin !

Le hamac de Léone qu'on avait oublié de rentrer et qui se balançait à tous les souffles de la nuit, lui rappelait qu'il était aimé, heureux, entouré de fidélité sous un climat où naître est déjà, en somme, une douceur du destin.

Il était venu à une heure jolie et encore opulente de la vie insulaire. Du métissage des races, étaient sorties des créatures aux gestes languides, à l'accent caressant, qui furent la fête et les caprices de ses vingt ans. Sous tout le cruélisme et derrière les fers et les carcans de la traite, existaient des tendresses passionnées, des folies de cœur, une volupté de vivre, des attachements forts comme la mort.

Tout s'était transformé. Le nom même de l'aventurier de Honfleur s'ornait de la particule, et Renaud aujourd'hui portait d'argent avec le bombyx dans ses armes, ce qui indiquait qu'il était de cette noblesse martiniquaise du mûrier, d'ailleurs infime, créée par Louis XIV en 1688, pour récompenser ceux qui cultivaient cette plante dans la colonie.

Son mariage venait de l'allier à cette vieille famille Dubuc de Rivery qui donna une sultane à la Turquie à la suite d'un naufrage où la jeune créole, Aimée, tomba aux mains de corsaires algériens. Ceux-ci la conduisirent au dey. A son tour, le dey s'empressa d'offrir cette beauté au

sultan Sélim III. Ainsi, cette île produisit une sultane, Aimée ; une impératrice, Joséphine. Elle faillit donner une reine, Françoise d'Aubigné, qui passa son enfance dans l'ombre de ses mornes.

Tant de clémence avait fait de Renaud d'Indey un être de charme, insouciant, câlin, qui savait dominer avec grâce, sans avilir, et, sous sa nonchalance, cacher de la vigueur.

Et la nuit grandissait. Et il demeurait toujours là, le maître, écoutant le rythme sourd du tam-tam sous les galbas ; car, ce soir-là, les esclaves se réjouissaient et dansaient pour fêter le mariage de Bembo et de Zilda.



C'était Léone qui avait fait ce mariage.

Un après-midi qu'elle était assise à se bercer sur la terrasse à côté de Renaud, elle s'écria en voyant passer Zilda sur laquelle s'appuyait la vieille maîtresse :

— Comme Zilda devient jolie ! Absolument, il va falloir la marier ! Et pourquoi chercher ailleurs qu'ici même ? Toutefois, pas au soninké. Il est vraiment trop frivole. Il court trop les plaisirs. Mais Bembo ! Voilà celui qui lui conviendrait ! Et puis, j'en suis sûre, il l'aime déjà secrètement. Oui, nous la donnerons à Bembo ! La vieille maîtresse le voudra bien aussi : elle appré-

cie tant Bembo ! A ton tour, qu'en dis-tu, toi ?

La tête tournée vers lui, elle l'interrogeait de ce regard ardent et doux qui exigeait une promptitude dans la réponse.

Secouant d'un air distrait la cendre de son cigare :

— Marie-les si tu veux, répondit négligemment Renaud.

Mais, au fond de lui-même, il trouvait vraiment qu'il faisait là un bien beau cadeau à Bembo.

Et c'était peut-être pour cela que, ce soir-là, le maître ne dormait pas.



Belle nuit de noces, en vérité !

Une sourde invite était dans les choses. Léone, dans son grand lit, se faisait un coucher de veuve, superstitieuse, chagrine d'avoir perdu au bain sa bague de fiançailles. Elle dormait, oublieuse du dicton qu'avait souvent sur les lèvres son vieil adorateur Joute de Routerre : « Tant pis pour femme qui dort quand mari veille », et Renaud demeurerait seul sous l'emprise de la nuit envoûteuse, pleine de souffles et de parfums.

Une force occulte se déliait dans les ténèbres. Les puissances que le jour tient captives se libéraient secrètement. C'était comme une conjuration sourde qui se nouait contre lui, traînait dans l'ombre, dans les arômes.

« Ah ! cette Zilda !... »

Cette Zilda qui chantait en parlant, cette esclave folle de vivre, de se parer, de séduire, se jouant de sa chaîne comme d'un bracelet qu'on lui aurait passé au bras, enfant gâtée de la maison, libre dans tous les cœurs et en abusant... Ah ! cette Zilda !

Comme elle l'obsédait ce soir, s'insinuait sournoisement en lui !

Des souvenirs l'assaillaient ; des sensations qu'il avait crues fugitives, abolies, mais qui étaient demeurées... et revenaient.

Ce jour où il la battit pour l'avoir surprise familièrement blottie dans un sofa. Elle n'était alors qu'une fillette espiègle, s'amusant à répandre sur ses épaules les parfums de sa maîtresse, à se balancer dans les hamacs, à paresser dans les coussins. Il la battit si cruellement que la vieille maîtresse en pleura. Mais elle, la petite, loin de se soustraire à sa colère, s'enlaça à sa jambe, embrassant son genou, lui prodiguant à travers ses larmes de ces mots qui, dans sa bouche et son patois, prenaient un charme singulier.

Cependant il continua de la frapper avec plus de rage encore pour assouvir il ne savait quoi d'obscurément redoutable qu'il sentait monter traîtreusement dans ses veines et l'inquiéter tout à coup.

Il la battait parce qu'elle osait s'étendre sur les divans de ses maîtres, et ce soir...

Ce soir...

Il l'eût laissée dans le plus beau lit de la maison, le lit en bois de sapotier sculpté d'une Psyché endormie, dernière folie de ce fastueux Adraste, grand ami des flibustiers auxquels il offrait de somptueuses ripailles où le vin, servi dans des jarres, s'y puisait avec des chassepagnes d'argent.

★
★★

— Est-ce toi, Zinzon ? demanda Renaud à l'ombre qu'il vit tout à coup se mouvoir sous le manguier.

Elle en sortit tout à fait, et la forme tortueuse d'un vieil homme s'avança sous la fenêtre.

— Qu'y a-t-il pour ton service, maître ? interrogea l'apparu en levant vers Renaud son visage de lave.

— Rien... La noce est-elle belle ?

— On ne peut plus belle ! Les convives sont farauds comme des paons. Le Père des nègres a envoyé Monbien Montout. Il est en queue-demorue et à la place d'honneur... Quant aux danseurs, en vérité ils sont en train !

Son rire qui tinta bizarrement, accompagné du hochement de tête familier à sa race, intrigua Renaud.

Il était dans les habitudes de Zinzon d'intriguer pour se faire interroger. De cette façon, il pouvait affirmer quand il était découvert : « La

main sur la conscience, ce n'est pas moi qui ai dit ; c'est le maître qui m'a interrogé. »

— Qu'est-ce qu'ils dansent donc, les danseurs ? s'enquit effectivement Renaud.

— Puisque tu me le demandes, je te répondrai qu'ils dansent la caleinda.

— Ah ! ils dansent la caleinda !

— Et chaudement, maître ! Pour parler franchement, ceux qui la dansent ne sont pas tes nègres, mais les nègres de la Brenteville et de la Routerre.

— Laisse-les, va ! Demain, ils la *danseront marrée* chez eux (c'est-à-dire ils danseront sous le fouet).

Mais, à travers la menace de ses paroles, sa voix parvenait molle, dissimulait mal le trouble secret de son âme encline, ce soir, à toutes les complaisances.

Clopin-clopat, Zinzon s'éloignait, les bras pendants et écartés du corps, les épaules secouées de ce rire contenu pareil au gloussement d'une poule qui faisait dire aux esclaves dès qu'ils le percevaient : « C'est ce vieux rapporteur de Zinzon qui demande à couvrir. »

— Ah ! murmura Renaud, ils dansent la caleinda !

Songeur, il écouta s'épandre dans la campagne l'ivresse sauvage qu'éveillait le rythme en ces âmes africaines.

La caleinda était cette danse venue d'Afrique

avec la traite dès le xvii^e siècle. Bannie des Iles par des ordonnances religieuses, elle fut accueillie dans l'Amérique latine qui la dansa même dans ses églises où les religieux la mimaient aux jours de fête et de procession, en présence des fidèles.

Latente aux Antilles, voilà qu'elle se prenait tout à coup à renaître aux noces de Bembo. Était-ce un signe des temps ?

L'ère de l'oppression d'une race allait, en effet, s'achever. L'esclavage, ce trône de fer aux bas-reliefs d'ébène, sur lequel, depuis deux siècles, étaient assis les colons, s'ébranlait sur sa base. Saint-Domingue s'était libérée elle-même. Depuis trois ans, l'Angleterre devançant la France avait décrété l'abolition dans ses colonies. Victor Schoelcher était venu, avait vu de près le crime et l'avait dénoncé. Il était à l'œuvre maintenant pour sauver les opprimés de la servitude et les oppresseurs de la honte.

Une anxiété sourde étreignait le cœur des planteurs tandis que les asservis pressentant prochaine l'heure de l'émancipation, se laissaient aller à des licences, montraient une impatience nerveuse, un dégoût de plus en plus marqué pour la soumission, manifestaient des accès de joie fébrile.

Leurs chansons, créées dans le travail et l'inquiétude, sortaient des ateliers ou du moulin toutes palpitantes de l'espérance secrète qui les soutenait :

Allons danser la caleinda
Avant la caleinda fini
Quand liberté ka lé vini
Pas ké ni caleinda encô.

Madame en bouffe-tou-tou
A ton tou!

Renaud se redressa et s'étira.

Ce mouvement félin plia son torse, en révélant la merveilleuse souplesse. Mais l'obscurité masquait sa séduction puissante, celle qui résultait du contraste des cheveux bruns et des yeux d'un gris bleuâtre, ces yeux dont Léone voulait pour elle seule tous les regards.

Il se retira de la fenêtre, et, sur le point de descendre, s'arrêta au seuil de la chambre où elle dormait.

Elle était couchée dans son grand lit, les chevilles croisées, un bras replié sous la nuque, emplissant du bruit de son haleine le silence de la nuit. Ses cheveux, qu'il avait dénoués lui-même quelques instants auparavant, se massaient en une tache noire sur la blancheur du drap, pareils à une bête câline venue se blottir dans la chaleur de son épaule.

Emu, il l'appela.

Peut-être désira-t-il de tout son cœur qu'elle s'éveillât. Elle l'eût gardé. Il eût passé dans sa tendresse cette heure inquiète de sa vie. Mais elle ne l'entendit pas. Elle lui sembla loin de lui, errante dans les pays du rêve, partie dans le som-

meil où chacun s'en va seul comme dans la mort.

— Tout mon amour ne peut te réveiller et tout ton amour ne peut me retenir ni me préserver de la fatalité du désir, cette hydre qui ne perd sa tête que pour en recouvrer une autre. Dors... Le bonheur n'est-il pas dans l'ignorance.

Doucement, il descendit le vieil escalier en courbary qui craqua sous ses pas.

II

SOUS LES GALBAS

Chacun avait mis ce qu'il possédait de plus beau. Ceux, plus rares, restés fidèles au passé, portaient la candale par-dessus le pantalon. En étoffe de couleur plissée dans le haut, elle s'attachait aux hanches avec des rubans de soie. Les plus coquets y avaient ajouté un pourpoint sans basque sous lequel bouffait la chemise. Les femmes, légèrement vêtues de la jupe de ginga et d'un corselet enrubanné, avaient le cou et les bras enguirlandés de colliers de rassade.

— Que nos corps vivent ! La vie est courte ! s'écriaient les danseurs avec un accent encore barbare. Malgré toutes nos misères, nous ne voulons pas aller dans le trou. Tout le temps qu'il y aura sur la terre du danser, du tafia et des belles femmes, nous voulons rester aussi. Vivons nos corps !

En cadence, les bras levés, ils allaient les uns au-devant des autres, remuant leurs épaules, faisant pivoter leurs torsos et onduler leurs hanches, reculant, puis avançant encore, tordus par le rythme qui les ramassait sur eux-mêmes comme des fauves ou les déplaçait comme des serpents, mimant le désir charnel avec un mélange de cynisme et de câlinerie.

D'un roulement plus rapide que déchirait une brève stridulation, le tam-tam soulignait l'attitude et l'expression qui entachaient de luxure cette danse africaine.

Aussi, les noirs créoles déjà pétris par deux siècles de civilisation et de christianisme, protestaient-ils contre cette impudence.

— Eh ! que voulez-vous qu'ils dansent, intervint une voix que son timbre sonore et son accent martelé rendaient remarquable. Est-ce la gavotte ou les pas mignons du menuet comme vos maîtres ? Ils sont de chauds, de vrais Africains, eux !

Le bras cerclé d'un bracelet à grelots, le joueur de tam-tam, à cheval sur un quartaut vide, frappait du revers de la main le tambourin filigrané de cuivre, marquait la cadence, exaltait les gestes :

— Vivons nos corps !

Le commandeur — noir chargé de la police sur les plantations — apparut et s'approcha des danseurs :

— Cessez cette danse, ordonna-t-il. Vous avez bien d'autres danses à danser. Vous avez la biguine, le bel-air, le cosaque. Pourquoi est-ce la caleinda que vous voulez danser ? Et chez nous encô !

— Parce que nous ne la danserons plus quand viendra la liberté, répondirent quelques-uns.

Ils fredonnèrent :

Allons danser la caleinda

Avant la caleinda fini

Mais le ménétrier se mit à jouer avec entrain un air de biguine. Tous, aussitôt, petits congolais balourds, kassoukés facétieux, guinéens d'un noir velouté prirent le rythme et les attitudes de la biguine, cette danse qui, stylisée, devait acquérir tant de grâce dans les salons créoles.

*
**

Ceux qui ne dansaient pas étaient assis sous les arbres à peler des oranges et à dire des drôleries.

Un grand dégingandé s'amusait à sauter à pieds joints et d'un bond si élastique qu'il semblait s'élancer d'un tremplin :

— Sautons, les nègres ! s'écriait-il, sautons pour ne pas faire mentir monsieur le Procureur royal qui dit que les blancs dansent, que les

mulâtres gigotent et que les nègres sautent. Sautons !

Tous, la tête renversée, riaient du même rire inextinguible qui gargouillait dans les poitrines, tintait dans les gorges, joyeux malgré tout, reconnaissants à la vie qu'elle voulût se montrer bonne une heure, retrouvant, avec leur gaieté, le caractère de leur race, sa gouaillerie, son esprit badin et caustique.

Leurs rires bruyants réveillèrent la centenaire qui dormait appuyée au tronc d'un galba, ayant son chapelet et son bâton entre les genoux.

— Pauv' vieille mère, lui dit un jeune plaisant, quand je serai riche je t'achèterai un lit pour que tu ne dormes pas ainsi à la belle étoile.

— Moi, je t'achèterai la maison, puisque sans la maison tu serais condamnée à porter ton lit sur ton dos comme le bernard l'hermite.

— Moi, quand je serai riche, je pourrai des souliers vernis qui feront cric crac et je marcherai comme Monsieur de la Békesserie entre deux esclaves, l'un devant, l'autre derrière.

Il se leva et se mit à marcher en se rengorgeant, enflant les joues, provoquant par ses bouffonneries des rires où s'épuisaient les poitrines.

— Vieille Angèle, demanda à son tour une femme à la centenaire, toi qui as vu passer des générations, regarde le ciel qui est plein d'étoiles et dis-nous si c'est un signe que Zilda donnera beaucoup d'enfants à Bembo.

— Femme, réprimanda une voix déjà entendue, tu n'as pas bien parlé. Nous sommes comme les mouches à miel. Ce n'est pas pour nous que nous faisons notre miel, et nos enfants, malgré qu'ils sortent de nos entrailles, sont marqués pour un autre. Ce n'est pas pour Bembo, c'est pour le maître que Zilda fera des enfants !

L'homme qui s'était ainsi exprimé s'avança dans le milieu de l'allée sous les flambeaux de résine qui éclairèrent une superbe stature d'Africain dont la poitrine, à nu sous la chemise ouverte, valait une cuirasse de bronze. Une tête hautaine, implacable, déparée par l'ablation d'une oreille — châtiment infligé à l'esclave qui s'évadait — surmontait ce torse puissant qu'avait flétri le fer.

Il cracha avec mépris :

— Pouah ! fit-il. Nous devrions avoir honte quand nos enfants nous regardent, nous qui avons la faiblesse de leur donner la vie sans avoir le courage de leur donner la liberté.

Qui pouvait parler avec cette âpreté et cette audace si ce n'était Hector, le terrible Mina, l'esclave qui se détournait de la femme pour ne point engendrer dans l'esclavage, précieux pour sa force, mais redoutable pour son amour de la liberté et sa haine de l'opresseur.

C'était ce noir dont, il y avait quelques mois, la vente aux enchères publiques avait été tambourinée en ces termes :

« Au nom du roi, de la loi et de la justice, on fait savoir à tous ceux qu'il appartient que le dimanche 30 courant, sur la place du marché, il sera procédé à la vente aux enchères publiques de l'esclave Hector, noir âgé d'environ trente ans. Au plus offrant et dernier enchérisseur. »

Le plus offrant et dernier enchérisseur de cet Africain à qui on avait coupé l'oreille et estampé l'épaule d'un lis noir, fut Renaud d'Indey, flatté d'enrichir ses terres du magnifique Mina qui, comme Gilliat dans les tentacules de la pieuvre, se cabrait devant la servitude, se débattait sous son étreinte, blessé dans sa dignité d'homme conscient de la grandeur de sa destinée.

— Ah ! Hector, Hector, lui dit d'un ton sentencieux un vieillard couché par terre, la pipe au coin des lèvres, songe à ton oreille... et prends garde à ton cou.

— Quand le cou d'un homme est devenu un cou de chien, répondit le Mina en abaissant dédaigneusement les yeux sur le fumeur, il ne reste qu'à le couper.

Joignant le geste sinistre à la parole, d'un mouvement bref et froidement résolu, il frôla son cou du revers de sa main.

★
★

Echauffés par leurs évolutions, les danseurs se laissaient choir en se plaignant de la chaleur et

de la soif, ou bien allaient vers la guinguette où on les rafraîchissait d'une gorgée de tafia, qu'ils buvaient en levant leurs gobelets à la santé des mariés.

Ceux-ci étaient à table — et au dessert — sur le terre-plein que surmontait la boutique d'Hal-mie, la sœur naturelle du maître.

Assise à quelque distance de la table, elle s'amusait à regarder la fête, sachant que sa présence l'honorait.

Un doux vieux, le bon Bénédicte, qui portait aux oreilles de petits cercles d'argent, faisait le tour du couvert en offrant des confitures, des crèmes, des pâtes rouges de tamadose.

A la tonnelle de lianes sous laquelle s'abritait la table, étaient accrochées des lampes dont la flamme se couchait sous l'alisé.

Bembo, en candale orange, les épaules robustes et tombantes, l'air calme, les traits presque réguliers, intéressait surtout par l'étrange séduction de fatalisme et de force, de fierté et d'humilité qui se dégageait de sa personne mille fois mieux apparentée avec la femme qu'il avait en face de lui — et qui était Monique, l'esclave de Léone — qu'avec Zilda ; de même race que la première, du même orgueil qui rendait ces deux êtres impeccables.

Zilda palpait comme une étoile. Ses yeux faisaient songer à des diamants. Sous l'arc des paupières, leur douceur voluptueuse baignait de lu-

mière le visage gracieux — bien qu'égyptien — d'une expression enjouée, ce soir teintée de songerie.

Elle portait une simple robe de brillanté comme il convenait à l'esclave d'une femme qui avait converti en bois ce qui, pour son usage personnel, avait été jadis d'or ou d'argent.

En revanche, les invitées parées avec recherche étalaient sur leurs madras minutieusement coloniés, sur les manches brodées de leurs chemises, les bijoux bizarres du Sénégal et de la Guinée.

Une vieille da (gardienne d'enfants) s'effondrait sous les pendeloques de son madras, perdue comme une idole dans ses colliers et ses boucles d'oreilles, magnifiquement insouciant de la loi somptuaire établie pour mettre un frein au luxe des esclaves et ne leur permettant que « la toile blanche, le ginga, les cotonnelles sans soie ni dorure sous peine de confiscation ».

Le père Athanase, communément appelé le Père des nègres, était représenté à ce repas d'esclaves par Monbien Montout, le jeune noir qui l'avait accompagné dans ses voyages et qu'il avait élevé et instruit jusqu'à en faire un artiste, un être d'une nervosité aiguë, au profil sec, au regard angoissé.

Comme un page sert sa princesse, Milo, le soninké, les hanches enrubannées de faveurs, servait Zilda. Le plus vénérable de tous les noirs, le

vieil Eloi — dit aussi Patriarche — avec son gilet de satin et son jabot à la Louis-Philippe, tenait le milieu de la table, en face des mariés auxquels il allait porter un toast que les convives attendaient à l'égal d'une bénédiction.

Le vieil Eloi n'était qu'un asservi de la Pintade. Blanchi dans la servitude, il gardait au fond d'un tiroir la bourse de son rachat faite des sous que lui avaient donnés les corbeilles qu'il avait tres-sées. Trois fois, à diverses reprises, il apporta cette bourse aux maîtres. Mais les maîtres, avec cette candeur adorablement jouée qui, en ces temps-là, caractérisait plus d'un possesseur d'esclaves, firent chaque fois de cet événement une hypocrite scène de sentiment, reprochant au serviteur son ingratitude.

« N'es-tu donc pas heureux avec nous que tu veuilles t'affranchir ? Seras-tu mieux, libre ? D'ailleurs, nous ne te vendrons jamais ta liberté ; nous te la donnerons. Prends-la donc puisque tu la veux. Tu verras si autre part... »

Avec un sourire plein de finesse et de mansuétude, Eloi reprenait paisiblement la bourse qu'il rapportait et replaçait au fond du tiroir où elle se trouvait encore intacte jusqu'à ce jour.

Cependant, lui avait vieilli et baissé de valeur, mais demeurait entouré de l'affection et de l'estime de tous, chéri comme un aïeul.

Vieux type métissé de foula dont le visage sub-

til prenait dans le fouillis de la barbe blanche et frisottante l'aspect d'un oiseau blotti dans son nid, il ne trouva pour alimenter ses besoins d'art et de beauté que la poésie du christianisme, les paroles qui tombaient du haut de la chaire, surtout la grandeur simple des évangiles qu'il savait par cœur.



Le soninké s'amusait à promener, de convivé en convive, un perroquet sur son perchoir.

C'était l'ancien perroquet de la vieille maîtresse, la grand'mère du maître. L'oiseau se fit un beau jour reléguer chez les esclaves pour avoir récité les prières secrètes que faisait la vieille pénitente en faveur de son mari, le défunt Théobald d'Indey dont le nom était toujours lié à celui de l'esclave Joannès.

Les noirs apprirent leurs proverbes au perroquet disgrâcié. Néanmoins, il arrivait quelquefois que le diabolique volatile, se ressouvenant encore, se prenait à bredouiller, au lieu de proverbes, de funéraires patenôtres. Aussi, le commandeur, superstitieux autant qu'autoritaire, tolérait-il mal la présence du vert-vert à demi grisé de liqueurs. Dissimulant difficilement sa nervosité, il frappait d'une cravache cachée sous sa serviette les chiens qui rôdaient sous la table :

— Veux-tu bien rapporter ce jacot dans son

coin, dit-il à Milo. Quand les oiseaux s'amuseut, est-ce qu'ils invitent les hommes, eux !

Milo emporta le perchoir. Le moment du toast approchait, d'ailleurs. Il vint emplir de vin d'orange les verres des mariés.

Alors le vieil Eloi se leva, domina de son torse légèrement fléchi les madras des femmes et la nappe blanche où les gelées de goyave scintillaient à côté des citrons candis :

— Zilda, dit-il d'une voix simple, comme la vierge Marie, tu es noire mais tu es belle. Aussi, tu fais notre orgueil et notre joie. Tu étais comme un petit oiseau inquiet qui, sur le bord du nid, regarde à l'entour et bat des ailes pour voler vers d'autres jardins. Bembo t'a vue et il t'a prise. Maintenant, vous voilà tous les deux sur la même branche comme deux fleurs. — Il leva son index et son médium étroitement unis. — Quand le soleil chauffera, vous le supporterez ensemble à côté l'un de l'autre. Si le vent souffle, vous vous serrerez l'un contre l'autre pour le laisser passer. Zilda, mets-toi à l'ombre de Bembo comme la tourterelle sous les bambous à l'heu de midi. Entre dans sa case ainsi qu'un présage de bonheur. Je vous ai vus naître tous les deux et voilà que je vous vois mariés, et que peut-être, s'il plaît au Seigneur, je verrai naître vos enfants, ceux-ci, souhaitons-le, au soleil de la liberté qui va bientôt, je crois, rayonner sur notre race.

Bembo, Zilda, que Dieu bénisse votre union !

Emu, le vieil Eloi leva son verre d'un geste tremblant. Aussitôt, les convives riant et pleurant à la fois, vinrent lui presser la main et baiser ses cheveux blancs.

A son tour, Monbien Montout se leva.

Au nom du Père des nègres, il porta des souhaits aux mariés.

Les mots d'amour, de bonheur, de liberté tombaient de ses lèvres, cueillis au même instant par les souffles qui les emportaient en chantant. Il nommait ces choses sacrées d'une voix grave et voilée qui s'harmonisait avec la mélancolie de son front.

Tous l'écoutaient respectueux, les mains jointes, l'extase dans les yeux, car il leur représentait leur idole.



Au son du violon, Zilda dansait.

Des effluves de plaisir ruisselaient de ses yeux. Cadençant ses pas, elle s'abandonnait paresseusement au rythme de la musique, respirant avec ferveur l'odeur mystique de la flamme, prise de l'ivresse de sa beauté dont elle sentait le désir épandu partout autour d'elle. A ses côtés, des couples se mouvaient dans une ronde folle ; des rubans la frôlaient ; le cliquetis des colliers bruissait à ses oreilles.

Debout comme une haute statue noire dans

un jardin en fête, Bembo, le cœur serré d'une joie trop forte, la suivait d'un regard auquel était montée l'anxiété de son âme. A son approche, il relevait le bras et lui prenait la main pour la soutenir dans une de ces virevoltes qu'elle exécutait avec l'aisance souple qui était en elle, les paupières mi-closes, hypnotisée par les sons.

Tout à coup, envahie d'un malaise étrange, elle ouvrit les yeux, inquiète ; chercha autour d'elle tandis que la musique s'apaisait, aperçut alors Renaud qui, en face, par-delà l'allée, la regardait et d'un signe l'appela.



— Comme tu es gaie, ce soir !... Et moi qui suis si triste !... Ce n'est pas seulement la maîtresse qui est chagrine d'avoir perdu son diamant. Moi aussi, j'ai perdu le mien. Ou plutôt, on me le vole. C'est Bembo qui me le vole !

Du pied, il frappa le sol.

Il parlait avec une enlaçante douceur, appuyé au frangipanier dont était toute bordée l'allée qui montait vers la maison parallèlement à celle des galbas.

Il continua sur le même ton de passion contenue :

— C'est la maîtresse, vois-tu, qui a voulu ce mariage. Mon cœur à moi n'y a jamais consenti. Sans doute, ta beauté lui fait-elle peur. Je n'ai

pu lui dire : Laisse-la ainsi. Elle restera dans la maison, entourée de notre affection comme Monique. Ne la donne pas à un autre, car je l'aime et en serai jaloux. Au nom de notre bonheur, ne la donne pas... Et voilà que ce soir, je ne puis supporter, en effet, que tu sois à Bembo.

Elle joignit les mains devant cette révélation soudaine qui l'épouvantait et l'enivrait.

Il lui sembla que les étoiles la regardaient en lui souriant. Grisée à cette boisson d'amour, elle se sentit hiérarchisée dans la nature, assimilée à tout ce qu'il y avait de précieux sur la terre. L'œil de Dieu s'était donc posé sur elle avec complaisance, l'avait douée pour être digne d'un bonheur qui valait le paradis !

Alors, son mariage lui apparut comme l'accomplissement d'une erreur, un tombeau où elle allait entrer avec son cœur vivant. Elle leva les yeux au ciel pour y appuyer son âme désemparée.

— C'est ainsi que me parle le maître, le soir de mon mariage ! murmura-t-elle.

— Parce que je t'aime, Zilda.

Lui était dans l'état d'un homme qui, ayant fait don à la légère d'un joyau rare, en découvre tout à coup la beauté en l'apercevant dans des mains étrangères.

Il voulait Zilda maintenant, comme le possesseur veut son bien ; le maître, son esclave. Son

âme, retombée soudainement sous le joug atavique, retrouvait, pour légitimer son désir, toutes les doctrines erronées, les arguments de droit absolu des colons de la première heure.

— Zilda, tu ne me réponds pas, reprocha-t-il.

Sa main qu'il avait prise frémissait dans la sienne ainsi qu'une petite bestiole dans un gîte inconnu et déjà chéri.

— Comme tu aimes Bembo ! reprit-il avec une âpre jalousie.

— Je ne sais pas ce que c'est que d'aimer.

— Tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer... Tu ne savais pas ce que c'était que d'aimer, quand, encore enfant, rien qu'à me savoir là, ta voix devenait plus chantante ; quand tu buvais jalousement au verre où j'avais bu ; baisais mes mains qui te frappaient. Faut-il que je te révèle à toi-même ? Faut-il que je dise à Bembo que tes paroles, tes gestes, ne seront que des paroles, des gestes de mensonge !

Elle le regarda, éperdue.

Il vit alors un visage nouveau, sculpté dans une expression inconnue, un visage de passion qui l'affola :

— Tu es belle ! lui dit-il.

— Tu l'as vu trop tard. Ne me regarde plus. Oublie-moi. Ignore-moi.

— T'ignorer !... Pourquoi serais-je le maître, alors !

Elle tressaillit, dégagea doucement sa main de

la sienne, et, les bras croisés sur son cœur, s'éloigna d'un pas brisé sous les vieux arbres qui laissaient tomber des fleurs.



A son tour, Renaud remonta l'allée.

Bientôt la maison lui apparut, alignant sur la mer ses fenêtres aux persiennes négligemment closes.

Léone n'était à aucune. Elle ne l'appelait pas à travers la nuit avec ses bras nus et sa voix impérieuse dans sa tendresse. Non, elle n'avait pas senti son absence. Aucun songe ne l'avait avertie dans son sommeil.

Dans le jardin, une rose se balançait haute sur sa tige. Sans doute, elle attendait l'aurore pour s'ouvrir et dans la rosée, demain, une main souvent baisée viendrait elle-même la cueillir.

Cette pensée l'attendrit. Il détacha la rose de sa branche, la lança vers la fenêtre, écouta sa chute sourde sur le plancher, attendit. Rien ne bougea. Il eût voulu rentrer, remonter vers l'endormie, s'apaiser sur son cœur comme un petit enfant.

Des souvenirs lui vinrent.

Il se rappela l'aïeule dont il avait lu que, dans un accès de jalousie, elle brûla la joue et le sein à une négresse trop belle et regardée trop singulièrement par son mari. Il songea encore à cette

vieille amie de sa grand'mère, ridicule, répétant à satiété dans sa vieillesse — sans doute pour l'avoir trop répété dans sa jeunesse — et en frappant contre la table de son index replié :

« Les hommes libres qui auront un ou plusieurs enfants de leur concubine, ensemble les maîtres qui l'auront souffert seront condamnés à une amende de deux-mille livres de sucre, et, s'ils sont les maîtres de l'esclave de laquelle ils auront eu les dits enfants, voulons, outre l'amende, qu'ils soient privés de l'esclave et qu'elle et eux soient adjugés à l'hôpital. »

Un jour viendrait-il vraiment où Léone se reveillerait trahie, allongeant, elle aussi, la fatale et interminable chaîne des épouses désenchantées ? Était-il donc las de fidélité et l'inévitable polygamie le guettait-elle comme les autres ? Ce jardin, ces arbres, ces mêmes lieux témoins de leur amour, le seraient-ils pareillement de son inconstance, de son parjure ?

Il murmurait le nom de Léone et néanmoins, il s'en allait, s'éloignait d'elle, cédant à un instinct, à une force qui, plus puissante que tout, gisait en lui, l'emportait malgré lui.

Le bruit sec d'une pipe qu'on cognait contre une pierre lui révéla la présence de Zinzon.

Le noir, assis sous un flamboyant, fumait, le visage tourné vers la mer.

— Sais-tu l'heure, Zinzon ? demanda Renaud.

— Maître, répondit-il, en levant l'index vers

le ciel, il est sûrement minuit sonné, car quand cette grosse étoile-là est arrivée au-dessus de ce palmier-ci, tu peux dire qu'il est minuit.

D'ailleurs la fête était achevée. En petits groupes, les danseurs s'en allaient par tous les sentiers. Renaud eut juste le temps de se dissimuler pour ne pas être aperçu par sa sœur Halmie qui remontait avec Monique et le soninké.

Quelques portes en se fermant jetèrent un miaulement. Puis, la nuit redevint silencieuse, traversée d'une grande croix d'étoiles qui la faisait divinement belle.

III

FOL QUI S'Y FIE...

Au milieu d'un grillage en bambou s'élevait la case de Bembo. Elle était marquée à son seuil d'une pierre rectangulaire. Sur la façade percée d'une fenêtre, grimpait le jasmin que, plein d'espérance, il planta le soir de ses fiançailles. Le bruit d'orgue d'une rivière peu lointaine traversait d'un bourdonnement continu la frêle maison à la toiture de paille.

À la voix de Renaud, la porte s'entr'ouvrit et Bembo, encore dans ses habits de fête, apparut sur le seuil :

— Je disais bien, murmura-t-il, que j'avais entendu la voix du maître.

Il descendit la marche.

Et tout de suite, la présence de Renaud l'oppressa à l'égal d'un malheur.

— La belle nuit de noces ! s'écria-t-il.

★
★

Que lui ferait tout le reste si son amour à elle ne devait pas lui faillir, s'il demeurerait inébranlable dans son cœur de femme, tels ces rochers de basalte sur lesquels se déchire le torrent sans jamais les emporter. Mais cet aveu : « C'est comme un grand vent qui aurait passé et a tout emporté » ; cette heure qui s'écoulait sans paroles, sans effusion, sans réconfort !

Il se tut lui aussi.

Eh ! peut-être le silence était-il préférable à tout ce qui eût pu s'échanger de vaines paroles. Non, il ne lui mendierait pas un geste, ni sa pitié, ni son amour qu'il voulait libre comme l'air.

Elle, les yeux clos, marchait dans un songe, portait dans son cœur une musique qui ne se tairait jamais.

C'est pour elle que se levaient de nouvelles étoiles, qu'éclosaient des parfums suaves : « J'aime Zilda ». Toute la nature était devenue sensible à cet aveu. C'est pour cela qu'il y avait de la douceur, des chants dans les souffles, que demain le soleil brillerait plus radieux. « J'aime Zilda », que la tiédeur de la nuit l'enlaçait, que des pétales pleuvaient, et que, tout au fond de l'horizon, comme une grosse masse accroupie,

maître veut que tu passes la nuit chez la vieille maîtresse, comme d'habitude.

Sous les yeux de Renaud, ils remontèrent l'allée des frangipanes, côtoyant celle des galbas où il ne demeurerait plus maintenant que quelques chiens voraces à la recherche d'os dont on entendait le broiement entre leurs mâchoires.

Silencieux, Bembo gardait dans sa main la main de Zilda. Il sentait contre sa chair l'anneau qu'il lui avait glissé le matin. Par une superstition de femme, pour ne pas abandonner au mari une complète domination, elle l'avait arrêté avec l'extrémité de son pouce à la deuxième phalange de l'annulaire. Il avait souri alors.

Des sourires, des souhaits, de la musique, de la danse...

Toutes ces félicités avaient donc été un mensonge, une vision sur laquelle tombait déjà le rideau ! Et l'angoisse de ce silence, de cette main inerte dans la sienne, bien qu'il en sentît les pulsations de fièvre :

— Dis quelque chose, Zilda, supplia-t-il.

— Je n'ai rien à dire, murmura-t-elle. C'est comme un grand vent qui aurait soufflé... et qui a tout emporté.

— Tout emporté ! répéta-t-il, la voix affreusement creuse.

Les épaules soulevées par une respiration douloureuse, il regarda le ciel, et dans un rire où se déchira son cœur :

— La belle nuit de nocces ! s'écria-t-il.

Que lui ferait tout le reste si son amour à elle ne devait pas lui faillir, s'il demeurerait inébranlable dans son cœur de femme, tels ces rochers de basalte sur lesquels se déchire le torrent sans jamais les emporter. Mais cet aveu : « C'est comme un grand vent qui aurait passé et a tout emporté » ; cette heure qui s'écoulait sans paroles, sans effusion, sans réconfort !

Il se tut lui aussi.

Eh ! peut-être le silence était-il préférable à tout ce qui eût pu s'échanger de vaines paroles. Non, il ne lui mendierait pas un geste, ni sa pitié, ni son amour qu'il voulait libre comme l'air.

Elle, les yeux clos, marchait dans un songe, portait dans son cœur une musique qui ne se tairait jamais.

C'est pour elle que se levaient de nouvelles étoiles, qu'éclosaient des parfums suaves : « J'aime Zilda ». Toute la nature était devenue sensible à cet aveu. C'est pour cela qu'il y avait de la douceur, des chants dans les souffles, que demain le soleil brillerait plus radieux. « J'aime Zilda », que la tiédeur de la nuit l'enlaçait, que des pétales pleuvaient, et que, tout au fond de l'horizon, comme une grosse masse accroupie,

le mont, entr'ouvrant son voile violet, la regardait venir.

Dans cet enivrement, elle arriva sous les fenêtres de Léone. A l'une des croisées était posé un alcarazas où fraîchissait une eau pure. Le vent de la nuit balançait le hamac oublié sous le manguier. Bembo s'arrêta, les yeux levés vers la chambre où dormait Léone :

— Tu te chagrines de ton diamant perdu, pauvre maîtresse, dit-il. Tu ne sais donc pas que tu as un trésor plus cher que tu peux perdre si tu n'y veilles... Mais dormir n'est pas mourir. Tu es là, vivante et belle. Tu ouvriras les yeux, tu te réveilleras et ton réveil sera le salut !

Il sentit tressaillir la main de Zilda.

— Voilà, dit-il, un doigt levé vers la fenêtre, la seule femme que le maître a le droit d'aimer ; et moi, le seul homme qui ait le droit de t'aimer.

— C'est vrai, répondit-elle, semblant s'éveiller à son tour d'un beau rêve. Bembo, mon cher Bembo, c'est une heure qui passera. Pourquoi te tourmentes-tu ? Tu sais bien que je t'aime.

— Dieu t'entende, Zilda ! fit-il, rasséréiné soudain au son de sa voix, et te garde, acheva-t-il, profondément ému.

Il étreignit sa main, la baisa sur le front, car ils étaient arrivés devant la porte, la même par laquelle était sorti Renaud quelques heures auparavant, et par laquelle entra Zilda sous le regard anxieux de Bembo.



Mais lui n'entra pas dans la maison que tout à l'heure il avait franchie les mains pleines de bonheur et qui ne sut pas se fermer sur ce bonheur pour le garder jalousement entre ses cloisons.

Bembo erra dans la nuit, gravit les mornes, descendit dans les ravins, longea la rivière aux mouvantes blancheurs qui dévalait en cascades sous les bambous et les fougères. Puis, il prit le chemin creusé d'ornières par lequel sortaient les chariots emportant au port les boucauts de sucre brut et de rhum.

La canne haute déjà mûre bruissait sur son passage ; des fruits tombaient avec un bruit mat, s'écrasaient sur le sol en laissant échapper une saveur acidulée. Bientôt la mer se haussa devant lui comme un champ de violettes. Ses vagues amples, lourdes se déroulaient avec la somptuosité du velours, couvrant le sable noir de musique et d'écume.

Que de rivages elle berçait à cette heure de sa mélodie ! Que d'îles elle emprisonnait dans la broderie de ses lames ! Jamais, comme ce soir, il n'avait subi à ce point son attirance, son offrande de refuge, de sauvegarde !

Cependant, au large, de hauts vaisseaux croi-

saient en silence, gardaient les côtes, serraient l'île esclave dans une étreinte de fer.

Barrée, la liberté était barrée de toutes parts !

Qu'on la cherchât sur la route du Vieux-Monde où sur celle des Amériques, ou vers le couchant sur lequel Sainte-Lucie se dressait comme un piédestal, aussitôt le canon faisait retentir les flots, forçait le fugitif à retourner dans ses fers sinon à sombrer dans la mort.

Le poing crispé, Bembo reprit sa marche dans l'ombre des tamariniers.

Des gens venaient au loin.

A leurs pas rythmés, il devina des porteurs de hamac. Sans doute, Balala et Vonvonnette qui portaient la méchante vieille femme qu'était cette veuve Desoulaga, prise de la fantaisie de se faire promener sous les étoiles, douillettement blottie dans ses coussins de fromager, sans souci du repos de ses serviteurs.

Même à distance, lui parvenait la voix aigrelette et perçante de la vieille fée querellant, selon son habitude, son jovial Balala.

A l'approche du hamac, Bembo se dissimula et le lit aérien passa, enfilé au bambou que supportait l'épaule des deux noirs. Il ballottait sous le poids léger de la noctambule qui se plaignait d'être affreusement portée et secouée comme une fève sèche dans sa cosse.

— Ce n'est pas ma faute, ma pauv' maîtresse, objecta Balala — le porteur qui marchait en

tête — si tu n'es pas grosse comme ta cousine madame La Békesserie, car alors tu serais dans ton hamac comme du beurre dans une feuille de banane.

— Laisse seulement que nous arrivions, mauvais nègre. Je te caresserai le dos d'une belle façon, promet la voix qui sortait du fond du hamac.

A quoi Balala répondit sans s'émouvoir :

— Tu sais bien, bonne maîtresse, que le dos de Balala ne pourrait passer une bonne nuit si ton fouet ne lui souhaitait le bonsoir...

— Ta, ta, ta... Ils n'avaient pas tort, les sauvages, quand ils disaient : « Regarder un Caraïbe, c'est le battre ; le battre, c'est le tuer. Battre un nègre, c'est le nourrir. »

Elle surgit à moitié du palanquin, le bras armé de sa cravache qui, à diverses reprises, s'abattit sur les épaules de Balala.

Balala compta tout haut les coups. Il y en eut sept, après lesquels la vieille Desoulaga retomba, épuisée, le nez sur son flacon d'eau de la reine de Hongrie qui ne la quittait jamais, pas plus que sa cravache.

— Bonne maîtresse, dit alors Balala, inscris bien sur ton papier pour que tu ne l'oublies pas : sept coups donnés à Balala sur la route de la Pointe-Lamarre, dans la nuit de samedi à dimanche. Sept ôtés de vingt-neuf, il reste vingt-deux si je sais bien compter. Tu tâcheras de ne pas l'oublier, bonne maîtresse.

L'esclave ne devait pas recevoir plus de vingt-neuf coups à la fois.

Bembo continua sa marche.

Presqu'aussitôt, de nouveaux pas se mêlèrent aux siens. Quelqu'un, un homme, soufflait derrière, lui jetant son haleine dans le dos. Il portait sur la tête une corbeille contenant des noix de coco :

— Bonsoir, frère, dit-il. Que s'est-il donc passé par ici que les gens que je rencontre sur ma route soient si farauds que cela ?

— C'est une noce.

— Pour dire la vérité, celui qui s'est marié n'est pas un pauvre mangeur de morue sèche comme moi !

— Sait-on jamais ce que l'on mange et si le dîner qui a commencé par de petits pâtés ne se terminera pas par du hareng saur ?

— Tu parles d'or, frère, et je passerais la nuit à t'écouter. Mais il faut que je te fausse compagnie, car il faut que je sois au port avant le jour pour remettre ces cocos à M. Chrétien qui part pour France.

Il reprit son allure, fila comme une flèche dans la nuit, les reins fléchis sous le poids des fruits lourds.

Bembo n'alla pas plus loin. Il était arrivé à une grande croix plantée sur la route. Il s'arrêta et se signa.

C'était à cette tête pâle et inclinée qu'il était

venu ; à ces bras passionnément ouverts aux douleurs des hommes que l'avait conduit son instinct.

— Seigneur, dit-il, Simon le Cyrénéen t'aida à porter ta croix, toi qui es le Maître du monde. Aide-moi à porter la mienne, moi qui ne suis qu'un esclave.

Cette prière formulée d'un accent profond, il s'assit, le visage tourné vers la mer sur laquelle la Croix du Sud descendait, tachant de quatre gouttes de sang le ciel tropical.

*
* *

— Qui coupera la première canne pour la maîtresse ?

A ces mots formulés d'un ton maussade dans son autorité, un jeune noir, nu jusqu'à la ceinture, sortit du groupe matinal des travailleurs et se porta sur le bord du champ. Il leva en l'air son coutelas, traça dans le vide deux traits en forme de croix, puis avançant d'un pied et s'arquant sur un genou, trancha à sa base, d'un coup net, le roseau qui grinça et tomba.

Alors, d'un geste où entraît l'orgueil de sa force, il ramassa et leva la canamelle courbée en quart de cercle, baguée de distance en distance d'un filet sanglant et alla l'offrir à Léone qui était là, dans la plaine, avec Halmie, toutes

deux venues pour voir couper le sucre, car les esclaves disaient :

« Quand la maîtresse voit tomber la première canne, cela porte bonheur à la récolte. »

Ce fut le signal.

La chantrelle (la femme chargée, sur les plantations, de chanter pendant la coupe de la canne) appuyée sur une houe, entonna le chant du travail. Aussitôt, les travailleurs se ruèrent sur les roseaux et le saccage commença.

Sans relâche, la canne exhalant son odeur douce tombait, s'amoncelait dans les chariots attelés de bœufs qui la transportaient au moulin. Toute la brute humaine, en jeu, haletait sous l'effort. A travers les roseaux, les haleïnes passaient en souffles de tempête. Les torses se levaient, s'abaissaient. On voyait les muscles houer sous la peau, les poitrines se bomber à craquer.

Toujours le chant de la chantrelle montait, mesurant le geste de l'homme, le maintenant dans son harmonie et sa beauté.

Un esclave se leva et souffla.

Il avait la rainure du dos creusée comme un lit de rivière. Il promena son pouce sur son front et le secoua dégouttant de sueur sur la terre :

— Seigneur Dieu ! s'écria-t-il, si les beaux oiseaux ont la queue arrachée, qu'en sera-t-il alors des pauvres cicis comme nous !

— Qui donc a la queue arrachée ? demanda-t-on.

— N'est-ce pas Bembo que je vois travaillant avec nous ? Lui, un esclave de maison, qui n'a de sa vie manié la houe ni le coutelas !

— Si Bembo coupe la canne, c'est par fantaisie.

Le premier qui avait parlé secoua la tête :

— On me dira ce que l'on voudra, mais on ne me tirera pas de l'idée qu'il y a quelque chose sous tout cela.

Avec son pouce il traça une croix sur sa bouche, puis se remit à la besogne.

Le soleil montait derrière la montagne précédé d'une splendeur rosée. L'attente de la lumière se sentait dans les cœurs et les choses. On la désirait comme un dieu à la fois chéri et redouté.

Les bras enlacés, Léone et Halmie s'éloignaient. Halmie portait la canne offerte ; Léone balançait une ombrelle blanche sur ses cheveux noirs dont les tresses lui frappaient les mollets.

Alors Hector se redressa pareil à un mont qui se prendrait à respirer ; domina de tout son buste les dos courbés, ruisselants de sueur. Le poing sur la hanche, il lança son coutelas en dehors du champ, et, avec un défi dans le regard :

— L'eau passe la farine ! (la mesure est

comble) dit-il, et je suis las à la fin de travailler pour le blanc !

D'un geste résolu, il croisa les bras sur sa poitrine, alla s'adosser à un arbre, posa la semelle de son pied droit sur son mollet gauche dans une attitude de touareg.

— A ta guise, frère, lui dit ironiquement le jeune noir qui avait coupé la première canne. Chacun doit faire son goût sur la terre, et si le lapin aime le capri, pourquoi empêcher le rat d'Inde de préférer la liane douce.

Mais le bon Bénédicte, celui qui portait aux oreilles des anneaux d'argent et en qui avait péri l'instinct de la liberté, s'écria :

— Seigneur ! mets la résignation et la patience au cœur de notre pauvre frère Hector.

Le Mina abaissa dédaigneusement les yeux sur lui. De sa voix qui se fit méprisante :

— Vieux corps, dit-il, la résignation et la patience, c'est pour ceux qui, comme toi, veulent rester les mulets des békés (blancs créoles) toute leur vie. Nous devrions avoir honte ! Piquons nos corps, nous verrons qu'au lieu de sang il en sortira de l'eau trouble. Qui de vous, s'il a remonté les bords de la Rivière Salée, n'a vu un crabe qui porte sur son dos l'oiseau qui s'appelle le crabier. Que fait ce crabier sur le dos du crabe ? Il le dévore à coups de bec, lui mange sa chair et ses os jusqu'à ce qu'il l'épuise. Eh bien, les crabes, c'est nous ; les crabiers, c'est

vos maîtres... Ah ! si les noirs de Saint-Domingue avaient été des noirs comme nous, seraient-ils leurs maîtres aujourd'hui ! Cependant nous sommes cent mille nègres, ici, sur cette île ! Et combien de békés ? Dix mille !

Il cracha de mépris.

Le même jeune noir, s'arrêtant de travailler, le regarda bien en face et lui demanda :

— Où est notre poudre ? Où sont nos canons ? Sont-ils à toi les cuirassés qui sont là, dans la rade ?

Hector répondit en tapant sur ses muscles d'une main qui les sondait, comme si en eux résidait la force qui venge et fait justice

— Ah oui ! nos pauvres muscles qu'un coup de mousquet ferait voler en miettes ! répartit l'autre avec un éclat de rire. Crois-moi, Hector, si la colère nous prend, mordons-nous les poings : c'est tout ce que nous pouvons faire. Nous n'avons que des allumettes et nous ne pouvons pas aller plus loin que là.

Il étendit le bras vers le mont pareil, sous le flamboiement du soleil, à un cratère qui s'allume doucement.

Le Mina aussi tendit le bras, le maintint allongé vers le sauvage asile de ces aînés qui, préférant la liberté plus que la vie, avaient péri dans ces bois en combattant pour elle.

— En vérité ! affirma-t-il, la mort seule m'empêchera d'aller plus loin que là !

Pour appuyer son serment, il frappa sa poitrine de toute la largeur de sa paume, se baissa, prit du bout de son index un peu de terre qu'il posa sur sa langue.

Tous le savaient. On n'allait pas plus loin que là. Là, c'était la détresse, les privations, la souffrance. Plus loin que là, c'était la mort. Ce qu'on avait fui par un versant, on le retrouvait au pied de l'autre. L'esclavage était partout : sur le flanc de la montagne, sur les mornes, au fond de la plaine, dans les ravins. Ce qu'on avait laissé derrière, en montant, on le retrouvait devant, en descendant : d'autres plantations de sucre, d'autres maîtres, d'autres êtres noirs, des fouets, des carcans, en un mot l'implacable filet aux mailles de fer qu'on ne pouvait limer.

Evasion stérile !

Les marrons qui en revenaient, exténués, amaigris, déprimés, se voyaient encore couper une oreille, quelquefois les deux, quelquefois le nerf du jarret.

C'était moralement qu'il fallait aller plus loin que là, par toutes les forces amassées dans la souffrance, dans l'union, dans la conscience du nombre. C'était peut-être ce que voulait dire le Mina.

— Oui, la mort seule ! répéta-t-il.

Du fond des roseaux, la voix du bon Bénédicte s'éleva de nouveau :

— A quoi bon dire dans notre prière du ma-

tin : Seigneur, que ta volonté soit faite ! si nous devons ainsi murmurer tout le jour.

Le silence se fit.

De nouveau, ce fut, dans une recrudescence d'ardeur, la levée claire des coutelas, le gonflement des artères, le halètement des poitrines. Et le chant de la chanelle toujours s'élevait dans le soleil, soutenait l'effort.

Resté adossé à l'arbre, le front altier, Hector songeait en regardant le large.

Comme cette mer aux soulèvements formidables, force terrible et d'autant plus redoutable qu'emprisonnée, elle doit, pour s'épandre, briser ses remparts, les déborder.



D'un regard aigu, le vieil Eloi fixa l'horizon.

Le soleil venait de disparaître sous la ligne bleu sombre de la mer, laissant après lui cette mouvante imagerie de nuages et cette coloration rose, un peu ambrée, qu'ont les crépuscules de l'Équateur.

Aussitôt, le soir s'emplit d'un bruissement métallique dont toute l'herbe vibra ; des parfums naquirent ; des fleurs déplièrent leurs corolles ; des feuilles se rapprochèrent pour s'unir dans le sommeil.

Le bâton en main, le vieil Eloi sortit de sa

case. Non loin, il se pencha, cueillit une plante avec laquelle il traversa l'allée des frangipanes.

A quelques pas du grillage en bambou qui encerclait la maisonnette de Bembo, il s'arrêta, huma l'odeur sucrée qu'avait laissée la canne dans l'air, regarda passer les pintades. Elles remontaient vers la maison, sautillantes, évaporées, mouvant à droite et à gauche leurs têtes étreintes dans un fourreau de satin blanc.

Poussant la clôture, le vieil Eloi entra chez Bembo.

Il allait vers lui à la façon d'un père vers son fils éprouvé, car il avait deviné que des choses graves et douloureuses se passaient dans sa vie :

— Je te la porte pour que tu la plantes devant ta case, lui dit-il, en lui tendant le végétal à l'odeur désagréable : c'est l'herbe qui chasse le serpent.

— Il est trop tard, répondit Bembo debout à côté du jasmin de ses fiançailles. Le serpent est venu et le mal est fait.

Il tendit le bras vers la maison déserte où la lampe n'avait jamais brûlé.

— Que veulent dire tes paroles ? interrogea Eloi.

— Si tu ne les comprends pas, Patriarche, qui donc les comprendra ?

Les deux hommes se regardèrent de ce regard pénétrant qui va jusqu'à l'âme. Le vieil Eloi hocha la tête. Ensemble, ils s'assirent sur la

pierre qu'avait effleurée à peine le pas inconstant de Zilda.

— Ainsi, conclut Patriarche, le *bonheur* est donc comme la *fleur* de giraumont qui coule dès qu'on la montre du doigt ?

— Tu as assez vécu pour le savoir.

— Je ne t'y force pas, mais si tu veux, tu me parleras. J'étais l'ami de ton père. Comme lui, je suis de cette Pintade qui m'a vu naître, qui me verra mourir.

Il prononça ces paroles en faisant trembler au-dessus du sol son index nouveau cerclé d'une bague en écaille qu'il portait pour se préserver de la crampe.

— Tu me parleras sans doute de la justice, de la loi. Je ne veux rien de la justice ni de la loi, prévint Bembo. C'est de Zilda seulement que je veux ce que je veux.

— Je te comprends. Mais si le loup ravit la brebis, dois-tu rester immobile à le regarder l'emporter ? Ne feras-tu rien pour la sauver ?

— Et quand la brebis consent à se laisser emporter ? demanda Bembo en se redressant pour maîtriser son émotion.

— Alors, il faut parler à la brebis. Car quand la brebis s'égare, le berger ne se met-il pas à sa poursuite ? Ne l'appelle-t-il pas de sa voix la plus douce et ne la charge-t-il pas sur ses épaules pour la ramener au bercail ? Rappelle-toi. Ce n'est pas moi, c'est le Père lui-même.

même qui te l'a dit le matin de ton mariage.

Le vieil Eloi retira de sa poche une feuille de tabac qu'il se mit à déchiqeter.

Le crépuscule était complètement décoloré. Tout en grisaille, l'horizon avec son défilé de nuages ressemblait à une fresque mouvante. Les deux hommes, pareils à la nuit, commençaient de se dissoudre en elle. Sans les linges clairs qui les vêtaient, ils n'eussent été que des reliefs perdus dans l'obscurité grandissante. L'âme et les sens remplis des fluides qui, le soir, s'échangent mystérieusement entre l'être et l'univers, ils sentaient s'exalter secrètement en eux leur pressentiment d'une destinée spirituelle.

— Seigneur ! Seigneur ! soupira Eloi.

Dominé par le fatalisme chrétien qui annihilait en lui la volonté d'agir, Bembo d'ores et déjà inerte et soumis à son sort, conclut :

— Pourquoi lutter contre Dieu qui m'envoie l'épreuve et la fera cesser à l'heure qu'il choisira... Un jour viendra, je le crois, Patriarche, où Zilda repentante s'agenouillera devant moi et pleurera sur mes mains. C'est ce jour-là qu'il faut attendre dans la souffrance. Je l'attendrai.

— Dieu t'aidera, mon fils ! dit Eloi.

Lui aussi avait connu les injustices et les abus de la domination. Bien des fois, l'âme lassée, il s'était senti comme un oiseau auquel on a brisé les ailes en face d'un beau rivage. Mais il se rendait cette justice, au soir de sa vie, qu'il avait

toujours donné l'exemple de la sérénité et de la soumission dans la servitude.

Frappant deux silex l'un contre l'autre, il alluma sa pipe, se leva.

Les deux humbles se voyaient à peine. La nuit tombait sur eux, les ensevelissait sous sa fine pluie noire ; mais leurs paroles n'en acquéraient que plus de mystère, de force.

— Tiens ton cœur, Bembo. Tiens ton cœur.

Eloi fit quelques pas, puis, avant de franchir le grillage, se retournant, il leva l'index dans les ténèbres :

— Dieu est le maître ; restons à sa volonté. C'est peut-être pour nous prendre dans son paradis qu'il nous donne l'enfer ici-bas.

— Peut-être, répondit Bembo.

*
*
*

Après avoir, d'un geste de semeur, secoué sur le champ la sueur de son front, Bembo s'appuya sur sa houe et regarda la mer.

Le rocher du Prêcheur émergeait tout noir du flot encore pâle, présentant l'aspect d'un moine sculpté dans le roc — François d'Assise parlant à ses frères, les oiseaux et les poissons de la mer caraïbe. — Des pêcheurs, accroupis dans le sable, laissaient sécher leurs filets tendus en encorbellement d'une perche à l'autre.

La grâce adorablement jeune de l'heure créait

des forces nouvelles et avides auxquelles, dans un oubli total de la mort, l'âme puisait une vigueur renaissante, un attachement passionné à la terre. Mais cette allégresse n'allait durer qu'un instant.

On était en mars. La saison fraîche touchait à sa fin. L'air recélaît une ardeur flétrissante et l'oiseau du carême déjà jetait vers le ciel son cri rauque, criait sa soif douloureuse.

Le front barré d'un pli, Bembo reprit silencieusement sa houe et se remit à la tâche.

Il préparait le sol pour la plantation de l'anas de Pite, le plus petit mais le meilleur de l'île ; le même dont les indigènes tiraient jadis un fil qui avait la beauté de la soie. Léone était très friande de ce fruit savoureux et doré, meilleur encore quand le soleil l'avait mûri sur ce coteau exposé au couchant.

L'ombre d'un oiseau se dessina sur le sol et un cri dur traversa l'air.

Couac... couac... couac...

Bembo leva les yeux.

Il reconnut le collavicou perché sur la branche d'un pommier-cannelle dans l'attitude grotesque que lui imposait la difformité de son col inflexible, posé de travers. Avec anxiété, la bête regardait l'homme comme pour lui communiquer sa détresse, en appeler à sa pitié, prendre à témoin de son malheur le roi de la création.

— Oui, tu es maudit et infortuné, dit Bembo. Rien ni personne ne pourra te libérer de ton

anathème. Ton amour perpétuera ta fatalité. Tu ne pourras créer que de la soif et de la douleur. Tu es marqué pour l'éternité du sceau de ton destin, enchaîné à jamais dans ta souffrance, ton désespoir. Tes pareils dans l'avenir comme tes pareils dans le passé crieront leur supplice, de même que toi, à cette heure, avec ta même voix rauque, ton même cou rigide. Je ne puis rien pour toi. Chacun sa peine. Crie ta soif, crie ta soif, pauvre collavicou !

★
★★

— Crie ta soif ! Crie ta soif ! pauv' collavicou ! Cependant l'eau ne manque pas. La rivière coule à deux pas et tu ne peux y boire une petite goutte ! Toi-même as fait ton malheur, collavicou, puisque tu as refusé de lever la tête vers le ciel pour remercier le créateur après avoir bu. Eh bien, le créateur t'a puni à son tour. Ton cou est resté raide comme du bois, et, pour boire, il faut que tu regardes le ciel. Attends donc la pluie du bon Dieu, pauv' collavicou !

— C'est toi, Balala ? Quel bon vent t'amène ? demanda Bembo en se retournant vers cet incorrigible bavard, — un guinéen court, musclé, une de ces bonnes laideurs noires, embellies d'une expression de bonhomie et d'honnêteté.

— Tu ne sais donc pas qu'il y a grand repas chez toi ? Jusqu'aux Béké de la Békesserie qui

sont invités ! Quant à moi, je viens d'y apporter la vieille femme.

— Je sais, fit Bembo, songeur.

Ces repas de la maison, il les connaissait bien !

Sous sa branche de laurier, Béké de la Békeserie aurait l'air d'un évêque. Par-dessus les coupes de mangues, de barbadines, Joute de Routerre dirait des mièvreries aux dames. La grosse Zaza en deviendrait écarlate de manger des petits piments et cette vieille fée de Desoulaga dirait le plus de mal possible des mulâtres.

— Je retourne à la maison lui chercher son flacon d'eau de la reine de Hongrie qu'elle a oublié. Elle a des vapeurs depuis la nuit où on lui a lancé des cailloux dans son hamac. Elle dit que ce sont des mulâtres. Moi, je crois que ce sont de jeunes békés du Prêcheur qui revenaient de danser le carnaval en ville. Pourquoi ma bonne maîtresse, que je lui ai dit, l'araignée n'a jamais reçu de coups de roche ? Parce qu'elle reste bien tranquille à la maison. Pourquoi que tu ne restes pas aussi bien tranquille chez toi, surtout la nuit. Ça ne ferait pas du mal non plus à Balala.

Les mains sur les cuisses, Balala se courba, pris d'un rire inextinguible.

Comme si cette gaîté de l'homme insultait à son malheur, l'oiseau de nouveau clama son angoisse, accusa encore une fois la cruauté du ciel.

Couac... couac... couac...

— Crie ta soif, crie ta soif, pauv' collavicou !
Dieu aura peut-être pitié et enverra la pluie.

Sur cette consolation, Balala, s'apprêtant à continuer sa route, souhaita le courage à Bembo. Mais ce dernier le retenant :

— Puisque tu reviens de la maison, tu as sans doute vu Zilda ?

— Si je l'ai vue ! Peut-on ne pas la voir ! Elle apportait au maître des citrons pour le punch. Elle était jolie, jolie, jolie comme les amours !

Rapidement il s'éloigna de son pas rythmé de porteur.

Appuyé à sa houe, Bembo demeura songeur, les yeux rivés sur le flot qui fonçait.

Midi approchait, d'un indigo violent, monochrome, hallucinant. L'épouvante du zénith opprimait l'âme. C'était l'heure aride et maléfique où, toute vêtue de noir, passe la diablesse au pied cornu des superstitions africaines. Malheur alors à qui se retourne à son appel ! Malheur à qui sent l'étrange odeur de bouc qui flotte sur son passage !

De nouveau, l'ombre d'une aile tomba à pic sur le sol et l'oiseau désolé alla, comme tout à l'heure, se percher sur la branche du pommier-cannelle.

Couac, couac, couac.

... Elle apportait au maître des citrons pour le

punch.. Elle était jolie., jolie..., jolie comme les amours...

... Couac... Couac... Couac...

Ah ! oui, crie ta soif, crie ta soif, pauvre collavou !

*
**

— Bienheureux ceux qui ont faim, ils seront rassasiés ! dit solennellement Brenteville.

— Et, ajouta Joute de Routerre, béni soit celui qui, non seulement donne à manger à ceux qui ont faim, mais qui donne faim encore à ceux qui ont mangé : tel est le cas de Baptiste. Il sera béatifié.

— Que les hommes sont donc gourmands ! déplora Léone en s'asseyant en face du respectable pâté de tortue qui provoquait ce *benedicite* dans la longue salle claire.

Toute la nuit, cette tortue braisa au four à même sa carapace, dans un savant assaisonnement d'épices et d'aromates. On la servit telle, couchée sur le dos et calfeutrée d'une maçonnerie de terre glaise. Si elle fit le tourment du cuisinier Baptiste, elle faisait sa gloire, à ce repas qu'honoraient des convives comme Joute de Routerre, Brenteville et surtout Béké de la Békeserie qui ne pouvait se mouvoir sans déployer tout un cérémonial.

Il était assis au centre de la table, omnipotent, décoratif, ayant derrière lui, en pendants d'o-

reilles et en turban, son esclave maure qui agitait sur sa tête une branche de citronnier destinée à écarter de lui les mouches importunes.

Les Béké de la Békesserie, en multitude dans l'île, étaient des gens d'origine roturière qui descendaient en majeure partie de ces engagés de Dieppe ou de Nantes, dont la situation, sous le joug des grands planteurs, ne fut guère plus enviable que celle des esclaves africains, leurs successeurs.

Ils se distinguaient tous, hommes ou femmes, par une arrogance, un orgueil démesuré de soi, qu'avait fait naître et entretenait la traite. Sans scrupules, ils s'étaient anoblis d'eux-mêmes, trouvant tout naturel, quand on possédait de la canne à sucre et des esclaves, de porter la particule.

Celui-ci, Hipparque de la Békesserie, comme aux beaux jours du despotisme, affublait encore ses esclaves du turban, de pendants d'oreilles et du carcan d'argent gravé à ses armes. Il représentait ce moment déjà périmé de la société coloniale où, l'or régna à côté du fer, l'orfèvrerie mettait en bijoux les barbares instruments de l'esclavage. On portait alors des carcans de diamant ; des esclavages de rubis qui descendaient sur la poitrine ; des triangles en or, barbelés et ornés de pierreries ; des cadenas pareils à ceux qui fermaient la chaîne de fer au cou du châtié.

Quand Hipparque montait à cheval, son esclave

maure, agenouillé, lui passait le pied dans l'étrier d'argent, tandis que, dans la même posture, l'esclave sénégalais lui présentait sa cravache dont le pommeau d'or massif était fait de deux carcans enlacés. Marquant ensuite cinquante pas entre lui et son maître, il le précédait pour exiger que les noirs — et même les demi-blancs — fissent place et missent chapeau bas devant M. Béké de la Békesserie, tandis que le maure, derrière, portait la queue du cheval.

D'où le sobriquet de Bedeau et Paille-en-queue dont on avait gratifié les deux garçons.

L'estomac chatouillé par le fumet de la tortue dont on venait de faire sauter le plastron, Béké de la Békesserie se complut dans des histoires de bonne chère qui dataient du temps du Père Labat. Immanquablement fut évoqué ce formidable pâté de trois cents livres que, au dire du chroniqueur, quatre esclaves robustes portèrent sur une civière de lianes jusqu'à la table couverte de fleurs, dressée au bord de la mer.

— Un de mes arrière-grands oncles assistait à ce boucan de seigneurs, dit Brenteville.

Ceci clairement à l'adresse de la vieille Desoulaga, dédaigneuse à l'égard des Brenteville qu'elle classait parmi les gens de la « dernière fournée », selon l'expression dont elle se servait pour désigner les « petits blancs » arrivés aux Iles quand tout le gros de la colonisation était fait ; « manants » de toutes sortes venant aux Iles pour

vendre leurs huiles et leurs saindoux », méprisait-elle.

— Et, par-dessus le marché, regarder de leur haut les vieilles familles de sang mêlé, ne manqua pas d'ajouter Joute de Routerre qui gardait une dent aux « petits blancs » depuis leur soulèvement contre les grands planteurs du côté desquels s'étaient rangés les sang-mêlés, éccœurés, eux aussi, des prétentions de parvenus aussi bien que du dédain qu'affichaient à leur égard les roturiers blancs.

Desoulaga feignit de ne pas entendre, occupée qu'elle était à jaser avec Renaud qu'elle amusait par sa verve, sa mauvaise langue, sa prétention d'être alliée aux Bragance du Portugal.

— Ah ! Messieurs, soupira Béké de la Békesserie, nos pères savaient vivre, et les temps étaient meilleurs ! Ils n'eurent pas comme nous l'épée de Damoclès suspendue sur leur tête. Jour d'aujourd'hui ! nous n'avons plus le droit de posséder un marché d'esclaves et de nous pourvoir, à notre guise, de cette marchandise !

— Ne vous inquiétez donc pas, Béké. On fait des lois, il est vrai. Mais, les applique-t-on ? Est-ce que, malgré tous les décrets et les congrès de la traite, le trafic ne continue pas ?

— Oui, mais la croisière de surveillance entretenue par l'Angleterre sur la côte d'Afrique capture les négriers à destination des Antilles. Le Brésil et Cuba ont perdu plus de six cents né-

griers cette année. L'esclavage devient aujourd'hui une denrée rare et chère. J'ai payé Balthasar près de trois mille francs !

— Moi, j'ai payé ma dernière petite négresse six sous marqués, dit Desoulaga.

Béké se répandit en diatribes contre l'Angleterre qui, après avoir supprimé la traite, émancipait ses colonies ; contre Hippolyte Passy et son projet de loi nouvellement déposé à la Chambre ; contre Lamartine lui-même, dont la voix s'élevait en faveur de l'abolition ; contre Schoelcher, cette canaille qui venait s'ingérer dans leurs affaires.

— Voilà une crainte qui ne m'a jamais gâté un bon repas, affirma Joute de Routerre en se resserrant du pâté qu'on repassait.

Veuf, souvent en France pour ses plaisirs et non pour intriguer dans certain ministère, il était d'esprit plus souple, professait des idées libérales qui le faisaient chérir de la classe mixte.

Malgré le déplaisir qu'il savait causer à la Békesserie, il continua avec malice :

— Nous devrions plutôt nous réjouir de l'intrusion du sang noir dans notre race. Je frémis quand je pense à ce qui serait sorti de ces échantillons dont la métropole cadeaua notre colonisation et de cette bande de filles avariées que nous amena la galante *Fayolle*, si l'élément noir n'y avait introduit cet apport de santé physique et morale qu'on ne peut lui refuser.

— Ce n'est pas vous qui devriez parler ainsi, monsieur de Routerre, dit la Békesserie suffoquant.

— Que voulez-vous, continua de Routerre, j'aime les noirs. J'aime mes cousins de sang mêlé. Ils sont bien de ma race, bien les descendants de François-Claude-Amour de Bouillé, allez ! Nul n'est plus séduisant et plus aristocratique que mon cousin Lionel. A Paris, il a été la coqueluche des salons du faubourg.

Sa soixantaine, qu'il portait avec une jeunesse exquise, une coquetterie toute dix-huitième siècle, s'illumina de certains agréables souvenirs.

— Que vous êtes jeune ! lui envoya Léone par-dessus la table.

— Et vous, chère, que vous êtes adorable ! remercia-t-il.

Il enveloppa d'un regard la grosse Zaza de la Békesserie, — la veuve du fils aîné de l'omnipotent, — Lili Brenteville. Puis, courtois :

— Toutes, mes chères, toutes vous êtes adorables !

— Quelles sont les plus adorables, celles de Paris ou nous ? demanda espièglement Lili, — merveilleusement blanche et blonde avec des traits d'africaine, peu ou pas de ligne, la bouche charnue, les yeux en pastille, noirs et splendides.

— Celles de Paris ont la grâce que donne l'art ; mais vous, vous mes chères, avec vos langueurs et vos voix lentes...

Joute de Routerre ferma les yeux d'un air pâmé tandis que Zaza achevait :

— Et notre mollesse, et nos gaules amples...

Elle secoua en riant les plis de sa veste gaule de jaconas sous laquelle se dissimulait son précoce embonpoint.

— Ne dites pas du mal de la gaule ; elle fut toute-puissante à Versailles avec nos créoles, reprit de Routerre.

Une de ses aïeules y donna le ton, en effet, à l'époque où régna dans le pompeux palais le laisser-aller et le sans-façon introduits avec la berceuse, le madras, les vêtements flottants, par les filles et les femmes des grands planteurs antillais. Cette aïeule descendait de François-Claude-Amour, marquis de Bouillé, lieutenant et gouverneur, à la Martinique, des Isles sous le vent, celui-là qui, une nuit, laissa le bal, entraînant après lui une brillante suite de jeunes créoles, pour aller faire la conquête de Saint-Christophe sur les Anglais, et duquel Joute disait qu'il avait légué sa chevaleresque bravoure à ses descendants de sang mêlé.

Lili voulut savoir de quelle couturière sortait le déshabillé en nansouk de Léone.

— C'est d'Halmie, répondit Renaud en contemplant longuement sa femme, mate sous ses cheveux noirs, ayant sur le cou l'ombre mouvante de ses pendants en fleur de grenade.

Retombant dans son péché mignon, la grosse

Zaza écrasait, à la dérobée, sous les dents de sa fourchette, une douzaine de petits piments pourpres. Surprise, elle rit à gorge déployée, et dit :

— C'est une pimentade (sauce au piment que l'on versait sur l'esclave après la flagellation) que je prépare pour Paille-en-queue.

On regarda le jeune Maure qui, impassible, continuait de balancer la branche de citronnier sur le front de son maître.

Monique présenta le quatrième plat, une pintade à la broche.

La majestueuse serve portait à sa ceinture, comme les matrones de la Côte de l'or, un brillant trousseau de clefs de buffets et d'armoires ; — ce qui n'empêchait pas ces meubles de demeurer toujours ouverts. — Le Soninké, à pas de procession, apporta dans une bouteille poussiéreuse un vin très vieux qu'il versa attentivement.

La maîtresse de Balala déclara qu'elle avait suffisamment mangé, qu'en attendant le dessert, elle s'assiérait dans la berceuse et tiendrait la conversation.

— Si c'est pour nous raconter votre aventure de l'autre nuit, prévint Lili, Balala en a déjà instruit la ville et la campagne. Parlez-nous plutôt de votre négrillonne de six sous marqués que vous destinez, sans doute, à vous gratter les pieds, (habitude répandue alors chez les dames de la société blanche).

Souple comme une chatte, la vieille femme se laissa glisser au fond de la berceuse qui, basculant en arrière, la tint quelques secondes les pieds au plafond. La lumière éclaira dans tous ses détails le minois chiffonné que lui composaient ses yeux verts, son nez aux ailes échan-crées, ses joues protubérantes.

— Dimanche, à la messe, j'ai fait plaquer un écriteau à mon banc : Défense aux nègres et aux mulâtres de s'appuyer sur ce banc, sous peine de plainte.

— Vous allez vous faire étrangler un de ces soirs dans votre hamac, lui prédit de Routerre.

— Et comment voulez-vous que le Père des nègres soit content ! lui reprocha Léone.

— Il ne nous ménage pas non plus. Ecoutez ce qu'il nous a encore servi ce même dimanche, en chaire.

Et elle cita :

— « L'Eternel rompra la verge des dominateurs et le bâton des méchants. » Des choses toujours outrageantes pour nous !

— Le Père a raison, dit Léone. Il ne doit pas flatter nos péchés.

— Il ne doit pas non plus indisposer nos esclaves contre nous, censura hautement La Békes-serie. Où sont les dominateurs ? Où sont les domi-nés ? Est-ce que nos affranchis d'hier ne sont pas des maîtres et des possesseurs d'esclaves comme nous. Et, — cela entre parenthèses, — devrait-il

être permis que des mulâtres et même des nègres possèdent des esclaves !

— Nous en verrons bien d'autres, prédit Joute de Routerre. A la Jamaïque, ils roulent déjà carrosse.

La grosse Zaza fut prise de ses bouffées et Joute, partisan du Père des nègres, en profita pour faire dérailler la conversation inopportune qui menaçait de troubler les digestions.

— Eventez donc madame de la Békerserie ! Vous ne voyez pas qu'elle est toute rouge, s'écria-t-il.



Ces paroles eurent la magie d'éveiller les zéphyr.

Ils arrivèrent à travers les manguiers et les palmes, entrèrent par les portes, les persiennes, effeuillèrent une rose sur la nappe, apaisèrent la rougeur de la grosse Zaza qui, d'écarlate, redevint mate comme un jasmin. Venue avec un grand éventail, Nouchette, la petite Sénégalaise, un cadeau de Joute de Routerre à Léone, éventait à deux mains le visage trop prompt à s'enflammer. C'était une jolie fillette noire avec une ligne gracieuse et de grands yeux qui la faisaient ressembler à Lili Brenteville.

Renaud annonça qu'aux enchères de la veille, il avait acheté, pour une bouchée de pain, la propriété de plaisance de mademoiselle de Savillaud,

les Millefleurs. C'était plein de fleurs, de fruits, d'abeilles...

— Et de gibier surtout, applaudit Brenteville qui aimait passionnément la chasse.

— Je l'ai su par un autre que par toi, reprocha Léone à Renaud. Pourquoi m'en as-tu fait un mystère ?

— C'est toi qui vois du mystère où il n'y en a pas, répondit Renaud de ce ton négligent qui n'était qu'à lui.

Desoulaga, s'ennuyant de Balala qui tardait à lui rapporter son flacon d'eau de la reine de Hongrie, envoya lui chercher sa cravache dont elle aimait être toujours armée.

— Est-ce vrai, lui demanda Joute de Routerre, que vous avez fait jeter à la mer le beau David de votre salon ?

— C'est exact. Il s'est avisé de tomber sur le canapé dont je venais de me lever à peine. Je l'aurais reçu justement sur la tête. Voyez-vous ce conventionnel qui, même après sa mort, continuerait à couper la tête aux gens !

Comme on servait du vin de Madère et que le dessert approchait, elle se remit à table où, fantasque, prise d'un de ces revirements bizarres qui la caractérisaient, elle s'amusa à fredonner la chanson en vogue qui avait le don d'horripiler la Békesserie :

Allons danser la caleinda.

Il n'y avait que la vieille maîtresse qui demeurât triste et silencieuse devant son couvert en bois, humble comme une servante à cette table où, jadis, elle s'était assise, elle aussi, pleine de grâce et d'insouciance.

Elle portait une modeste robe d'indienne coulissée à la taille avec, sur les cheveux, un mouchoir de madras dont une pointe se promenait dans son dos. On la sentait présente pour la dernière fois aux réceptions de la maison auxquelles elle ne pouvait apporter autre chose que la mélancolie contagieuse de sa perpétuelle obsession.

Zilda apparut les bras chargés d'une pyramide de fruits qui s'écroula aussitôt sur la nappe. Des pommes-crème s'écrasèrent, des mangues qui avaient des noms de reine roulèrent, s'en allèrent se placer devant les convives ; et, ce qui amusa les mangeurs, il n'y eut que les messieurs de servis.

Les dames, alors, faisant fi des fruits qui avaient fait fi d'elles et dédaignant malgré leurs parfums les Reine-Amélie tigrées, les Julie d'un vert pâle, les Divine minces et effilées, se rabatirent sur les rondelles d'ananas poudrées de cannelle qui baignaient dans du kirsch.

— Ma chère, dit à voix basse la grosse Zaza en se penchant la bouche pleine vers Léone, tu ne fais pas comme ta cousine qui a remplacé ses jolies esclaves par de vieilles femmes.

Léone regarda Zilda d'un profil de princesse

égyptienne, souple, cambrée, gainée comme en un fourreau de cuir dans sa peau pareille au vin grenat qui teignait les petits verres.

Il lui parut impossible que Renaud ne fût au-dessus de toute beauté, de toute tentation qui ne vinssent d'elle ; que vers d'autres qu'elle pussent rayonner les forces vives et profondes de son cœur, car n'était-elle pas seule à posséder le don suprême d'activer les énergies de son être.

Inébranlable dans sa foi, elle répondit d'un ton calme :

— Il n'aime et n'aimera jamais que moi.

Tendrement ses yeux se posèrent sur Renaud.

Le nom de Zilda, prononcé d'un accent profond, tomba dans la nuit comme un fruit lourd, éveillant dans sa chute une sensation étrange de solitude, presque de détresse. Zilda tressaillit et posa une main sur sa poitrine en apercevant Bembo :

— Ah ! dit-elle, tu as fait mon cœur tomber à mes pieds ! Y a-t-il longtemps que tu es là ?

— Qu'importe que je sois là depuis vingt ans, depuis un siècle ! Ne sommes-nous pas mariés pour être ensemble ?

Dans le rayon de lune qui mettait des rubans clairs sur ce jardin éloigné de la maison, il leva son index et son médium unis :

— Deux fleurs sur la même branche... Te rappelles-tu, Zilda ?

A ces mots qui évoquaient les paroles du vieil Eloi le soir de son mariage, elle s'attendrit :

— Oui, murmura-t-elle, mais un vent violent a passé et la plus faible fleur est tombée de la branche. Elle roule maintenant parmi les feuilles mortes. Peux-tu encore la vouloir ?

— Je la voudrai toujours. Je la ramasserai, même flétrie, et la mettrai sur mon cœur. As-tu oublié les paroles du Père, quand nous étions devant l'autel et que tu faisais le serment de m'être fidèle ?

D'une voix lente et sonore, il scanda :

« Désormais vos deux vies ne feront qu'une. D'un pas égal, appuyés l'un sur l'autre, ainsi vous irez ne formant qu'une seule chair et nul homme au monde ne pourra désunir ce que Dieu a uni. »

— Tais-toi, supplia-t-elle.

— Non. Ecoute encore, écoute jusqu'au bout. Il faut tout entendre puisque tu as tout oublié :

« Toi, Zilda, entre avec modestie et confiance dans la maison de Bembo. Apporte-lui le bonheur et les consolations qu'il mérite. Que ton amour lui soit comme le lait et le miel. Demeure dans son foyer, aimable comme Rachel, forte comme Judith, sage comme Rébecca et que jamais par toi le lit nuptial ne soit souillé. »

— Te rappelles-tu, Zilda ?

— Oui, répondit-elle.

— Tout cela, tu l'as promis devant Dieu. Tes serments étaient donc des mensonges ?

Elle secoua la tête :

— Je ne mentais pas. Je t'aimais. Je voyais toute notre vie passée ensemble et faisais mes serments avec un cœur sincère. Mais la parole d'une esclave ne lui appartient pas.

— Et ton cœur, ne t'appartient-il pas ?

Dans son silence, elle parut se recueillir. Bembo sentit qu'elle allait dire des choses suprêmes dans un aveu où elle lui dévoilerait sa conscience.

Ils allaient doucement, côte à côte, dans ce jardin où croissaient follement des lauriers et des palma-christi. La sortie pratiquée dans cette clôture végétale conduisait au pavillon hanté par l'âme de Joannès. Au-dessus de leurs têtes se déroulait une bande de ciel dans laquelle semblaient aller à la dérive tous les bijoux maudits de la vieille maîtresse.

— Non, je ne mentais pas. Ce soir, non plus, je ne mentirai pas. Moi aussi, j'aime le maître. Il y a longtemps, depuis mon enfance. Je faisais mal exprès pour être frappée par lui. J'aimais ses coups, son bras levé sur moi, sa colère, jusqu'à sa cravache ! Un jour, en l'entendant venir, je me couchai dans le divan. Il me prit par le bras et fit le geste de me jeter par la fenêtre. Je n'aurais pas senti la blessure ni la mort. Venant de

sa main, l'une et l'autre m'eussent été douces.

Enivrée de son amour, elle blessait avec une cruauté inconsciente le cœur patient de l'homme qui l'écoutait silencieux et calme :

— Sans doute, je n'aurais pas dû te dire ces choses. Aussi n'est-ce pas pour te faire du mal que je te les dévoile, mais pour que tu connaisses la vérité. Tu seras assez fort pour la supporter. Après, j'ai grandi. J'ai cru que cette folie était morte à jamais en un coin de mon cœur. Tu le sais. Il a suffi d'un mot pour la faire revivre : « J'aime Zilda. » Cette phrase entendue le soir de notre mariage est écrite dans les étoiles. Quand le vent passe, il la redit, il la chante à mon oreille... Mais je ne puis pas, je ne dois pas te dire ces choses...

Résolu à tout entendre, Bembo mâchait comme une racine amère l'aveu impitoyable. Il le savait, il le sentait : elle était pure comme au matin de leur mariage. Les mots seulement l'avaient enlacée, lui avaient tissé cette tunique d'amour dont elle s'enveloppait avec la passion de la Madeleine essuyant de ses cheveux les pieds de Jésus.

Brisée par son aveu, elle se tut et s'appuya au tronc d'un arbre.

Après quelques secondes durant lesquelles Bembo puisa au fond de son être ces forces ignorées que tout homme porte en soi et qui lui sont comptées aux heures de l'épreuve :

— Puisque tu hais le mensonge, dit-il, pour que ta vie ne soit pas un mensonge, pour que tes paroles, tes gestes, tes yeux ne soient pas des mensonges dans la maison où tu vis, où la maîtresse que tu trahis te regarde avec confiance, choisis. Deux chemins sont devant toi : l'un est bordé de roses, mais ce sont des fleurs que tu n'as pas le droit de cueillir ; l'autre est semé d'épines, sans doute ; mais ces épines ne te feront jamais autant de mal que les roses dont je viens de parler, car ces épines, c'est le devoir ; et ces roses, le poison.

— Le Père m'a enseigné que je te dois ma protection et ma tendresse ; que, de même que le pasteur veille sur sa brebis, je dois veiller sur toi qui m'es confiée. Si tu chancelles, m'a-t-il dit, je dois te soutenir, te relever si tu tombes, te ramener si tu t'éloignes, car, quand la brebis s'égaré, le berger ne se met-il pas à sa poursuite, ne l'appelle-t-il pas de sa voix la plus douce ? Il ne prend de repos qu'il ne l'ait reconquise. Alors, il la charge sur ses épaules, et, plein d'allégresse, la ramène au bercail... Ah ! le Père des nègres pressentait-il donc tout ce que j'aurais à souffrir, et combien ta beauté te rendrait difficile le chemin de la vertu, pauvre Zildā !

Elle l'écoutait, la tête appuyée au tronc de l'arbre qu'elle entourait de son bras. Doucement, elle se laissa couler sur le sol, s'y affala le front contre la terre :

Il sembla à Bembo qu'elle pleurait.

Ah ! que ne pleurait-elle sur son cœur ces larmes qu'il buvait comme des baisers dans cette nuit aimée avec une volupté douloureuse !

La lune, — une lune d'équateur, — rousse, éclatante, poursuivait une étoile de ses pinces ouvertes. Dans le pavillon, une vieille horloge, d'un timbre fêlé, sonna minuit.

Bembo regarda Zilda. Elle s'était endormie au pied de l'arbre, prostrée de même qu'une pauvre petite chose tombée de lassitude, de misère, une pauvre petite chose qui contenait l'orgueil de toute une race, faisait battre le cœur des hommes de désir et d'amour. Cette chose était sienne, il en était le maître, il pouvait la prendre et l'emporter. Cependant, il demeurait devant elle pareil au pauvre qui n'ose croire à la possession d'un trésor si ce trésor ne vient de lui-même se placer dans le creux de sa main.

La nuit devenant fraîche, il l'appela. Elle ne bougea pas. Il se pencha, la prit dans ses bras, toute sa poitrine contre le corps souple et abandonné, heureux de ces miettes d'amour dont il faisait sa nuit de noces. Ainsi il alla jusqu'à la maison ; avec ce poids contre son cœur monta l'escalier qui conduisait à la chambre de la vieille maîtresse, déposa doucement sur le sofa ce divin fardeau. Alors, il se retira sans bruit et descendit vers sa case solitaire.

IV

UNE VIE QUI PASSE, UNE RACE QUI S'ÉTEINT

— C'est toi, mon enfant ! C'est toi, Bembo !
Et sans cesse, et toujours à la terre alors !

Bembo se retourna vers la négresse centenaire qui, le bâton à la main, se tenait haute et rigide, sur le bord du sentier. D'un regard avide, il chercha le secret d'organisation ou de structure qui retenait, gardait la vie en ce corps de femme. Un instant, il considéra sa peau sèche collée sur son ossature résistante, ses mamelles dégonflées sous la chemise de guingan, ses oreilles aux lobes fendus par le poids trop lourd des anneaux qu'elle avait portés dans sa jeunesse.

— Pourquoi mépriser la terre, lui répondit-il ; elle est notre nourrice pendant la vie et sera notre lit pendant la mort.

La centenaire soupira et s'assit au bord du champ. Son bâton, qu'elle tenait droit, distant

de toute la longueur de son bras tendu, accentuait son aspect de vieille souveraine déchuë, errant le sceptre en main.

Elle ne savait pas son âge. Les dates de son existence se marquaient par les événements qui avaient illustré son long voyage. Elle racontait des histoires très lointaines. Elle disait :

« Il y a bien longtemps que je suis sur la terre du bon Dieu. Je ne sais pas compter comme les gens qui ont appris dans les livres ; mais je puis vous dire que je sens sur mes épaules une pile d'années... J'ai vu plus d'enfants venir au monde qu'il n'y a de grains de maïs dans un champ et j'en ai vu partir autant, des petits comme des grands... Moi seule, je suis restée. La mort a l'air de m'avoir oubliée... Et cependant, que faisons-nous encore dans le monde ? Si nous disons : j'ai vu, on nous répond : tu ne vois pas. Si nous disons : j'ai entendu, on nous répond encore : tu es sourde. Si nous parlons, on dit que nous radotons. On croit que nous avons été toujours vieilles. Tant pis pour ceux qui restent plus longtemps qu'il ne faut sur la terre !

» Cependant, j'ai vu des choses, tant dans la nature que chez les hommes, que la génération présente ne verra jamais, jamais, ni les autres non plus. De mon temps, il y avait des oiseaux, disparus aujourd'hui ; des poissons qu'on entendait se plaindre sur le rivage comme les femmes dans les douleurs de l'enfantement. J'ai vu trem-

blements de terre sur tremblements de terre, coups de vent sur coups de vent, même celui qui emporta tout vivant M. Bon. On l'a aperçu, montant dans les airs avec son parasol ouvert, et il n'est jamais revenu...

» J'ai servi au grand festin où le diable enleva M. de P... On vint lui dire à table qu'un homme tout noir le demandait. Il devint pâle, il se leva et sortit. Dites-moi si vous l'avez jamais revu, et pourquoi, depuis ce jour-là, il y a dans la maison une fenêtre qui ne ferme plus ?

» J'ai servi au chevalier Desclieux de l'eau et des feuilles de patchouli pour se laver les mains, et je me souviens bien de ce qu'il m'a dit. Il m'a dit : Aujourd'hui, je gaspille l'eau. Mais il fut un temps, entends-tu, négriïllonne, où j'aurais payé d'or la plus petite goutte de cette eau, car, sache que j'ai souffert la soif pour sauver le pied de café qui est le père de tous ceux que tu vois.

» Voilà ce que m'a dit le défunt chevalier Desclieux. Et il est mort pauvre comme Job ! Aussi, depuis ce jour, chaque fois que je bois une goutte de café, je prie Dieu pour le repos de l'âme du bon chevalier Desclieux.

» Oui, j'ai vu beaucoup de choses ! Si la terre parlait, elle vous dirait si je mens... des choses qui resteront dans mon cœur comme dans leur tombeau, car ce n'est pas tout ce qui se fait et qui se voit qui peut se dire, et nous mourons avec beaucoup de secrets qui restent là. »

Avec son pouce, elle scellait d'une croix ses lèvres pareilles à de vieilles portes rouillées, closes sur un entassement de mystères.

— Ainsi, tu es à la terre ! Tu n'es pas fait pour la manier. Et pourquoi y es-tu ?... Tu ne réponds pas ? Tu ne veux jamais me répondre.

Elle hocha la tête, se recueillit, les yeux perdus. Une feuille de tabac qu'elle mâchait avec effort faisait songer à la Pythonisse qui devait mâcher ainsi sa feuille de laurier avant d'arracher son oracle de sa bouche.

— Seigneur, proféra-t-elle enfin, j'ai vu le voleur jouir pendant dix ans, vingt ans, cent ans, du bien d'autrui ; pendant dix ans, vingt ans, cent ans, tirer profit de ce qui n'était pas à lui ; mais j'ai vu aussi le jour où le maître, à son tour, a allongé la main et a repris son bien. Cent ans pour le voleur, un jour pour le maître !

Une grande paix domina, qu'embauma d'odeur du cannelier qu'écorçait Bembo. Dans le silence passèrent des flocons soyeux emportant à travers l'espace la noire semence des fromagers. Retourné vers la centenaire, Bembo la regardait attentivement.

Elle se leva péniblement en pesant de toutes ses forces sur son bâton :

— Adieu, mon enfant, dit-elle, tiens ton cœur.

— Où t'en vas-tu ?

— Le sais-je ?

— Va quand même. Souvent, c'est quand on

ne sait pas où l'on se dirige qu'on arrive au plus bel endroit.

Elle se baissa, ramassa dans l'herbe son couy, avec lequel elle allait de plantation en plantation recevoir l'aumône d'un peu de nourriture, vieille bohème noire, sans maître, sans gîte, dînant ici, soupant là, dormant ailleurs ; si vieille qu'on n'exigeait d'elle que de conter sur la véranda les événements d'autrefois et l'enfance de l'impératrice créole, la petite Yeyette, qu'elle avait approchée.

Songeur, Bembo suivait du regard la vieille sibylle, la femme chargée de jours et de midis pareils qui s'éloignait dans le soleil, délabrée, désuète, incarnation de toute une époque, vieux siècle noir, lourd de chaînes et de rouille, attendant pour s'écrouler, peut-être, l'heure que presentaient les cœurs.

— Cent ans pour le voleur, un jour pour le maître, répéta-t-il. Et il conclut :

— C'est beaucoup pour le voleur... et bien peu pour le maître... Passe encore si le bien volé est de la terre. La terre reste toujours jeune, féconde. Pendant que les mains qui l'ensemencèrent tombent en poussière dans la tombe, elle germe, elle, et donne aux vivants les fleurs et les fruits que ces mains plantèrent...

Il promena un regard sur les splendeurs terrestres, les formes végétales qui émergeaient du sol, décoraient pittoresquement le paysage.

Toute la somptueuse famille des sapotées étalait en son feuillage les tons métalliques de l'or, du bronze, de la rouille. Les anones crémeuses pendaient lourdement aux branches ; des fruits dorés éclataient de maturité chaude et savoureuse, tandis que, sur les troncs, les encens, les résines, les baumes coulaient fluides et pourpres ou se figeaient en larmes.

— ... Mais quand le bien volé est fragile et éphémère, quand c'est de la chair qui se flétrit, de la jeunesse qui fuit, quand c'est une femme enfin, une femme qu'on aime et dont on n'a pas joui de la beauté, de la tendresse...

Il aperçut alors Renaud qui venait, monté sur Gazelle, sa jolie bête de selle fauve et ardente :

— Que fais-tu, Bembo ? lui demanda-t-il en s'arrêtant.

— Tu le vois, j'écorce ce cannelier.

— Qui sait ? C'est peut-être ton bon ange qui te place sur ma route, ce matin.

Il songea une seconde, puis proposa :

— Pourquoi n'irais-tu pas gérer la propriété que j'ai à Sainte-Lucie. C'est une jolie situation que je t'offre, Bembo ; plus digne de ton intelligence et de tes capacités que toutes celles que je pourrais te donner ici, et ce n'est pas une situation qu'occupe un esclave. C'est te dire que, par le fait de l'occuper, tu seras libre.

— Oui, mais elle, Zilda ?

— Oublie-la. N'a-t-elle pas toujours vécu sans toi ?

— Je ne l'oublierai jamais ! Je l'aime plus que ma liberté.

— Si tu l'aimes comme tu dis, tu dois vouloir qu'elle soit heureuse. Sais-tu ce qui la rend heureuse ?... C'est d'entendre ma voix, d'être là où je suis, où je respire ; c'est d'exister dans ma maison. Elle se contente, elle vit de ces riens d'amour. Aurais-tu la cruauté de les lui enlever ?

Il parlait en retenant les rênes de sa bête nerveuse. Sous son large panama, ses yeux avaient l'éclat de la mer, ces yeux passionnés, pareils à deux pierres vivantes et chaudes, sous lesquels Zilda voulait mourir d'amour.

— Mais toi-même, Bembo, parle à Zilda. Demande-lui de partir avec toi. Tu en auras bientôt l'occasion. Je sais que, demain, ma sœur t'enverra avec elle chez Boutou. Parle-lui à ton aise. Si elle consent à te suivre, j'y consentirai moi aussi.

— Sa conscience seule lui parlera ; mais tu me laisseras, à moi aussi, les riens d'amour dont je vis : la voir, l'entendre, respirer le même air qu'elle...

Renaud rendit les rênes à son cheval dont le pas léger l'emporta comme un duvet dans la lumière remuée de brise.

Alors, le Mina apparut au milieu du sentier.

La poitrine au vent, il tenait une serpe, et, selon son habitude, avait la chemise fendue sur l'épaule flétrie d'un fer brûlant. Il avait surpris les paroles échangées entre le maître et Bembo ; découvert le drame intime qui se jouait entre ces deux êtres :

— Quand je dis à mes frères, s'écria-t-il, en crispant sur sa serpe ses ongles striés de rouge, levons-nous et secouons nos fers ! mes frères ne répondent pas et haussent les épaules. Ils préfèrent à leur liberté l'esclavage, le déshonneur ! Acceptes-tu cela, toi aussi, Bembo ?

Face à face, les deux hommes se regardèrent, tous deux pareils, quoique opposés : l'un sous le joug de forces sauvages et tumultueuses qui bouillonnaient en lui et l'emportaient ; l'autre, maîtrisant ces mêmes forces, les maintenant dans l'ordre et l'harmonie, calme dans son fatalisme et sa croyance.

— Passe ton chemin, Hector. Chacun de nous a sa route ici-bas. Je fais la mienne, fais la tienne.



Le matin surprit Bembo et Zilda sur le flanc de la montagne. Ils allaient tous deux chez « le dernier des caraïbes », comme se désignait Boutou, l'Indien retiré sur les hauteurs.

Ils marchaient à travers une flore merveilleuse, frôlaient ces arbres précieux d'où l'on tirait des parfums, des boiseries, des meubles : le bois di-

vin, le chypre, l'œuf de paon, le bois de rose noir. Ils foulèrent des fleurs, des poisons, des senteurs de musc ou de camphre.

L'air était léger, mélodieux.

Autour d'eux palpait l'âme de l'île, sa primitive âme indienne enfuie à tout jamais des basses terres et réfugiée, à l'exemple de son enfant, au sein du mont ainsi qu'en son dernier asile. Là, les lianes vivaient d'une vie puissamment animale et serpentine. Agitées d'un mouvement étrange, elles rampaient sur le sol, s'élançaient d'une branche à l'autre, se déroulaient à l'infini, déconcertant par leurs caprices.

Beaucoup de petites voiles rosées, s'en allant à la pêche du thon, couvraient la mer sur laquelle frémissaient les lueurs annonciatrices du soleil. Et tout à coup, ce fut comme si une outre crevait au-dessus du mont. La lumière tomba à flots. Toute l'île vibra, étincela, s'éveilla dans un cantique de clarté.

Des beautés surgirent : des anses, des courbes, des pitons, la pointe Simon où resta l'étendard du Prince d'Orange ; la Pointe des Nègres avec son noir sommet de basalte ; la Corne de Cerf avancée de dix kilomètres dans l'Atlantique ; la baie de Fort-Royal que du Parquet avait ouverte aux vaisseaux de toutes les nations pour y passer l'hivernage. Des rochers scintillèrent. Le plus beau de tous, le Diamant, émergea de six cents pieds sur les vagues, orgueilleux de son

histoire, hier encore forteresse anglaise, contenant des batteries, des magasins de vivres, des huttes, un hôpital. De tout cela, il ne restait aujourd'hui qu'une citerne creusée à vif dans le roc pour recevoir les eaux de pluie qui préservèrent de la soif l'armée de sir Samuel Hood quand, en 1805, elle occupa ce roc, transformé par les travaux de l'équipage en un fort que les Anglais appelèrent le Gibraltar des Antilles. Aujourd'hui, le figuier sauvage y croissait et l'oiseau de proie bâtissait son aire à côté d'une madone aux pieds de laquelle brûlait pieusement une lampe.

Du décor et de la lumière, Zilda tirait une originale beauté. Sa chair, éclairée en dessous des lueurs pourpres de son sang, avait la saveur de ce fruit noir à pulpe laiteuse qu'aimait follement Renaud.

Bembo pensa aux bras du maître, à ces bras qui, dans la nuit, jettent des reflets de marbre et laissent au toucher la douceur des fleurs ; ces bras auxquels il devait la disputer et la soustraire.

— Zilda, dit-il, dans la maison du maître, tu es la tentation et le danger. Ce qui n'est pas arrivé jusqu'à ce jour peut arriver demain, peut-être ce soir. Ce serait l'irréparable, le déshonneur. Tu peux éviter cette honte. Tu peux aller vivre ailleurs d'une vie qui ne serait point menacée de déchoir. Il y a tant de terres, tant d'îles où nous pourrions rester paisibles. Regarde : en face, Sainte-Lucie ; à droite, la Dominique, et tant

d'autres, plus loin, partout... Choisis celle où tu voudrais atterrir, et nous partirons sous la garde de Dieu.

Il se tut, attendant sa réponse.

C'était dans la grande solitude de la montagne. Elle était seule avec sa conscience, avec Dieu qu'il venait de nommer et qui lui parlait par la voix de ses œuvres dans ce silence comme cette paix, immense. Le cœur anxieux, Bembo attendait.

Zilda, les yeux fermés de lassitude, secoua lentement la tête :

— Ne me parle pas de partir. Demande-moi plutôt de mourir... supplia-t-elle.

— Montons, dit alors Bembo.

Après quelques pas accomplis dans le silence, et avec une ironie dans l'accent :

— Nous allons demander à Boutou un simple pour soulager la vieille maîtresse, observa-t-il. Peut-être le jour n'est-il pas loin où nous irons aussi chercher le remède pour guérir le cœur brisé de la jeune maîtresse. Attendons.

*
* *

Boutou connaissait en effet, les secrets doux ou terribles de la nature tropicale. Elle était le bouquin dans lequel il avait appris à lire, à compter, à guérir. Il avait surpris sa flore dans ses manifestations les plus subtiles, savait les fleurs qui tressaillent et s'éveillent aux rayons du soleil;

sympathisent avec les ténèbres, marquent l'heure où pressentent la pluie. Il dévoilait leurs philtres, leurs maléfices ; leurs vertus salutaires ou néfastes. Les baumes que recèlent les calices, les poisons qui gisent dans les racines lui étaient familiers. Il offrait les plantes qui procurent le sommeil, enchantent de mensonges la nuit des hommes ; celles qui exaltent les fièvres, toutes les fièvres, assurent la vigueur, redonnent la virginité.

Les gens l'allaient visiter pour lui demander, comme à un saint, la santé, le succès, la chance. Ceux qui lui tendaient la main la retiraient toute chaude d'un fluide puissant, d'une singulière et agissante vertu d'amour.

Boutou était un être étrange, se prêtant au bien ou au mal avec un singulier mélange de perversité et d'ingénuité.

Il était le seul resté de cette expédition caraïbe de Saint-Vincent venue mettre son arc au service des patriotes vers 1793, dans la lutte intestine des « petits blancs » contre les grands planteurs. La ville ayant refusé le concours de ces sauvages, ils s'en retournèrent chez eux. Mais Boutou demeura.

Nature bizarre, âme mélancolique, inquiète, il subit malgré lui le charme de cette civilisation qui combattit et expulsa les siens. Boutou s'attachait à cette religion qui avait libéré son âme des puissances redoutables pour la placer sous la pro-

tection d'une force harmonieuse, équitable. Il aima le Dieu de ses oppresseurs, et, pour le servir, renonça à ses idoles, ces *maboyas* tyranniques qu'il fallait toujours craindre, toujours conjurer.

D'un mysticisme sensuel, doux lui fut de respirer l'odeur de l'encens, des cires enflammées. Il laissait flotter son âme et sa rêverie sur les psalmodies des psaumes, l'allégresse des hymnes ; tressaillait en entendant les chants profonds des orgues emplir la nef d'un mugissement semblable à celui des vagues. Sentir la fraîcheur des dalles sous ses pieds nus, entendre le clapotement des lèvres remuées de prières lui étaient une volupté. Tout, tout ravissait ce cœur passionné, émerveillait ce sauvage, enivrait son être de sensualités aiguës : l'hostie neigeuse dans les ciboires, les soupirs du prêtre à l'autel, le son argentin des clochettes, le vin dans le calice d'or, les chapes orfévrées changeant de couleur selon le symbole du jour, bombées d'un agneau de soie à Pâques, d'une vigne violette à l'Avent, semées de lys aux fêtes de vierges, rouges aux messes de martyrs.

Il regardait avec des yeux avides le tabernacle mystérieux qu'ouvrait, d'une clef minuscule, une main vêtue de dentelle, et, à voir défiler les processions fleuries de palmes et de roses, drapées de riches bannières, Boutou se croyait en paradis.

Comme tous ces rites étaient purs et doux ! Comme ils étaient différents de ces combats auxquels se livraient les siens pour honorer leurs Ischéiris et leurs maboyas !

Et cependant, telle était la fluctuation de son âme, que Boutou retourna à ses croyances dont il sentit d'autant plus vivement la grossièreté qu'il avait été initié aux beautés du christianisme, en avait goûté la suave poésie.

Une nuit que la lune s'éclipsa, on le vit sauter jusqu'à l'aurore, les pieds joints, une main sur la tête, l'autre derrière le dos, en poussant des cris aigus. On le crut fou. On attribua à la démence ce qui n'était qu'un délire religieux se traduisant par une danse fanatique en hommage à son dieu qui, une fois de plus, manifestait sa puissance en dévorant la planète.

Ce fut à partir de cette nuit qu'il s'isola dans la montagne, s'y bâtit une hutte, y accrocha son arc et son hamac, vécut là, solitaire, assis des journées entières sous un bouquet de bambous, à rêver devant la mer.

De nouveau, il sortit de son inaction, se fit marchand de vers de palmes, descendit en ville chaque matin pour y vendre, sur le marché, ces vers qui, laiteux, dodus, chers aux gourmets, grouillent au cœur de ces arbres.

Une clientèle choisie attendait Boutou : les cuisiniers des maisons renommées pour leur table ; de ces Lucullus qu'étaient M. de la Békes-

serie, M. le chanoine du Mouillage, — réputé par ses caviars d'œufs de tourlouroux, — M. le Procureur du Roi, dont les menus du vendredi comportaient invariablement treize plats, tous venant de la mer.

Un beau matin, on attendit vainement Boutou. Il ne vint pas, le lendemain non plus, ni les jours suivants, ni jamais. On apprit qu'il guérissait, obtenait des cures surprenantes au moyen des simples et des procédés touchant au surnaturel. Dès lors, il dégagea cet attrait troublant que confère le mystère, et la cabane du dernier des caraïbes devint un lieu de pèlerinage où les gens allaient ainsi qu'à une chapelle miraculeuse.

Comme Bembo et Zilda en approchaient, ils se retournèrent encore pour contempler à leurs pieds la campagne étincelante, richement cultivée, coupée de rivières en cascades ; la rade dans laquelle se balançaient, côte à côte, les vaisseaux de guerre et les navires de commerce ; la plage Bertin encombrée de boucauts, de sacs, de haquets, où venaient s'amonceler les grosses denrées destinées à l'Europe.

La ville s'éveillait sous leurs yeux, rose dans le matin ; traversée du ruban d'argent de sa Roxelane aux eaux impétueuses. Ils y découvraient ses rues étroites, ses savanes, son gazon d'un vert sourd, ses marchés, ses ponts écussonnés, son beau jardin, ses cimetières et, par-dessus tout, ses églises, sa cathédrale chérie des Flibustiers qui

venaient y accomplir leurs vœux, y brûler une livre de cire aux pieds de Notre-Dame à laquelle ils offraient en présent les belles étoffes, les bijoux, en un mot le butin opulent capturé sur les galions espagnols.

* * *

Accroupi devant sa case, la face tournée vers la mer, l'Indien se chauffait, offrant au soleil son torse osseux de félin. Il se retourna à la voix de Bembo et tout de suite l'hospitalité de sa race se traduisit dans son geste : Il leur désigna affablement son carbet, les y suivit jusqu'au seuil où il demeura debout, adossé au montant de la porte.

Il prétendait descendre de ce chef caraïbe Baron qui, invité un jour à déjeuner par du Parquet, arriva en grand costume, c'est-à-dire fraîchement peint au rocou, et alla s'asseoir sur le lit de madame du Parquet. Offusquée, la gouvernante le fit se lever en lui montrant l'empreinte rouge qu'il laissait sur ses couvertures. Confus, ne sachant où se mettre, n'osant pas se placer sur les sièges, le sauvage prit son assiette, la posa sur une chaise et s'assit là-dedans.

Nouvelle réprimande de la gouvernante.

Cette fois, Baron se fâcha, puis se retira en disant qu'avec les Français on ne savait jamais comment faire.

— Ton banc est donc malade, Boutou, demanda Zilda à la vue du bandage appliqué au pied du siège rustique.

De la tête, il fit un signe affirmatif.

— Et quel mal a-t-il ?

— Il est piqué du serpent.

— Et tu le guériras ?

— Oui, fit-il.

Pour la première fois, Zilda et Bembo se trouvaient en face du pansement à distance que pratiquait Boutou, s'appuyant sur un objet tangible qu'il substituait à l'organe ou au membre du malade. Sans doute, le patient dont il s'occupait était-il piqué au pied, car c'était le pied du banc qui recevait les soins de l'Indien.

Silencieux, il se tenait à l'entrée de la hutte, effilant sur la mer lointaine son profil sec. Une tristesse immense consumait son front, rendait amer le pli de sa bouche, comme si cette bouche avait chanté sur sa race tous les requiem douloureux du trépas.

Le dernier des caraïbes n'était plus vêtu, à la façon de ses pères, d'une simple couche de rocou. Il pouvait être regardé par les yeux les plus purs. Sa chevelure, jadis longue, était rasée. Ses narines gardaient encore la perforation qu'y avaient laissée les cercles de métal, mais ni plumes ni caracolis ne les ornaient. Sur la poitrine ne brillait pas non plus le croissant fait d'un or que nulle orfèvrerie européenne n'arriva jamais à égaler.

Ah ! qu'ils étaient loin les temps paradisiaques où cruel en temps de guerre, mais en temps de paix paresseux et mélancolique, le caraïbe rêvait devant la mer, s'abandonnant au bercement du hamac et aux soins des femmes, partageant sa journée entre le bain, la chasse, la sieste ! Aujourd'hui, plus ne retentissait sur les rivages l'hallali guttural dans le tumulte des départs pour les belliqueuses expéditions ; la limpidité de la vague n'était plus ensanglantée par les luttes corps à corps avec les monstres de la mer... Seul, de ces temps révolus, l'arc subsistait, appendu à la paroi de la hutte, telle une épopée de cette époque glorieuse. Quelques flèches encore enduites de lait de mancenillier gisaient dans un coin de la cabane. Sans doute, de temps à autre, par un retour du geste atavique, Boutou tirait-il un oiseau, un agouti qu'il laissait pourrir, négligeant, dans son amertume de vivre, la subsistance de son corps. L'argent ne le tentait pas non plus. Il le refusait, acceptait seulement le rhum et les cassaves qu'on lui apportait en venant le consulter.

Pendant que Bembo maniait l'arc tendu d'une corde de carata, en examinait le bois brunâtre nuancé d'ondes d'un rouge foncé, Zilda implorait Boutou pour la vieille maîtresse qui ne pouvait plus dormir la nuit. Elle lui demandait éperdument la plante bienfaisante, lui rappelait combien la pénitente fut bonne et charitable pour lui.

L'Indien l'écoutait immobile, le regard perdu ; de plus en plus attiré par une vision lointaine vers laquelle se concentrait toute l'énergie de son être. Doucement, mais implacablement, il secoua la tête. Et comme Zilda s'obstinait :

— Pourquoi ne veux-tu pas faire un peu de bien à la vieille maîtresse, toi qui soulages tout le monde ?

— La mort seule lui fera du bien, répondit-il. Elle n'a plus qu'à l'attendre. Mais à toi, — car un jour viendra où tu auras un fils, — je puis donner dès maintenant la racine qui fait la femme enfanter sans douleur, parce que pour Boutou aussi va venir la mort et il ne sera plus là si tu as besoin de lui.

— S'il me faut enfanter un jour, dit Zilda, j'enfanterai dans la douleur, comme Dieu l'a dit à la femme.

Elle se leva, gênée par cette clairvoyance, sortit, alla sous le bouquet de palmes, tandis que, repris par sa songerie intense, l'Indien s'accroupissait devant sa case et que dans ses prunelles déjà s'évanouissait l'éclair fugitif qu'y avait allumé la vision de la femme.



Si près du sommet, Bembo et Zilda le gravirent, accompagnés de Boutou qui les précédait.

Maintenant, ils marchaient dans une végétation étiolée, dans une flore touchée d'un mal secret, sans pardon. En revanche, la mer était, sous leurs yeux, pareille à un grand jardin peuplé de statues. Et ces statues étaient des îles : la Dominique aux trois cent soixante-cinq rivières ; la Guadeloupe sculpturale ; l'étroite et longue Désirade aux ombrages mortels ; les Saintes, — deux hochets dans les flots, — et plus loin, très loin, d'autres encore qu'on devinait, tout un chapelet de terres fleuries, égrené de Sombrero à Trinidad.

De halte en halte, ils atteignirent la cime du Mont, franchirent le gouffre frémissant de la « Terre Fendue » que leur signala l'Indien. Sous leurs pieds sommeillait une force terrible, se tissait silencieusement le linceul de cendres que les éruptions jettent traîtreusement aux villes qui vivent insouciantes dans l'ombre des volcans. Le plus beau joyau de l'île, son lac pur et froid, dormait sous leurs yeux dans un ancien cratère encadré de myrtilles rouges et de violettes inodores. Bembo et Zilda en firent les cent cinquante mètres de tour. Toujours Boutou les précédait, les guidait. Tout à coup, il se pencha sur le sol pelé, leur découvrit une fosse garnie de nattes :

— Voici la dernière cabane de Boutou, leur dit-il. Si un jour vous revenez, que vous m'appeliez et que je ne vous réponde pas, c'est ici

que je serai. Vous me trouverez là, au fond, assis avec mon arc et mon caracoli, les yeux couverts des deux petits vases que vous avez vus dans mon carbet et la figure tournée vers la terre où sont mes frères...

— Tu veux donc mourir comme un païen, Boutou ! interrompit Zilda avec un accent de reproche. Oublies-tu que tu as reçu le baptême ?

Il secoua la tête, et les yeux sur la mer, attesta :

— Le Dieu des Français n'aime pas les caraïbes. Il a envoyé contre nous ses blancs qui nous ont fait du mal. Ils nous ont massacrés, ont pris nos îles et notre mer. Regarde ! Tout cela était aux caraïbes, toute cette grande mer bleue, avec toutes les terres qui sont dedans, non seulement Madenina, Kurukera, Alousia, mais aussi toutes celles qu'on ne voit pas, qui sont là-bas, là-bas...

Le bras tendu, il nommait dans une langue douce et mélodieuse : Marie-la-Galante ; Anguila, la couleuvre ; Saint-Martin aux anses d'amphore ; Saint-Christophe, guitare qui chante sous la vague, et vingt autres aux noms suaves.

— Seuls, nous étions les maîtres. Dans nos pirogues creusées d'une seule pièce, nous savions ramer sans tolet, regarder la tempête en face. Nous faisons trembler la mer jusqu'à Babèque, jusqu'à Zimpango et Haïti, d'où nous revenions chargés de butin et d'esclaves. Mais les hommes d'Europe sont arrivés. Ils nous ont chassés,

ils nous ont tués, ils ont pris nos îles, et leur dieu était avec eux pour nous faire souffrir !

Dans son exaltation, son regard se surdorit d'une flamme jaillie d'on ne savait quel volcan éteint qui, se reprenant à flamber soudain, faisait ses yeux pareils à deux cratères rallumés.

— Maintenant, continua-t-il, exhalant dans un grand cri toute l'âpre amertume de son âme, c'est fini ! c'est bien fini ! Jamais plus on ne verra passer sur la lame un seul de nos canovas, avec nos fiers Galibis ramant face à l'avant. Regarde ! regarde Dominica, le dernier asile, le tombeau des caraïbes !

D'un geste désespéré, la tête déjà baissée pour expirer, pareil à une statuette fragile supportée par un socle formidable, il tendait son bras grêle vers la superbe Dominique, où les derniers indigènes, de plus en plus refoulés, de plus en plus traqués, s'étaient retirés, l'arc débandé, la mort dans l'âme, pour finir en vaincus, mais pas en esclaves.

LES FORCES MYSTÉRIEUSES

Resté sur le seuil de la chambre, Bembo regardait la vieille maîtresse debout, les bras en croix, en face du Christ et des statuettes rangées sur les degrés d'un socle au sommet duquel trônait la madone. Tout cela, doré du reflet discret d'une lampe qui faisait vivre les yeux des petites statues, remuer leurs lèvres vermillonnées.

L'expiatrice allait demeurer en cette attitude de crucifiée tout le temps que mettrait le sable du sablier à couler d'une fiole dans l'autre. Bembo le savait, et il attendait à la porte, les regards fixés sur ces pauvres bras rigides tendus dans une volonté de souffrance.

Plus que l'âge, les tourments de conscience avaient effondré Elisabeth d'Indey.

Elle avait totalement perdu cette vivacité qui répand et diffuse la vie en soi et autour de soi.

La sienne semblait localisée en un point où elle demeurerait stagnante, presque déjà convertie en marais. « Pauvre ! pauvre ! » gémissaient les esclaves en la voyant passer lamentablement pitteuse. « Pauvre ! pauvre ! » soupira Bembo en la surprenant dans le douloureux et touchant effort de sa contrition.

Brusquement, comme sous le souffle de cette compassion secrète, les deux bras retombèrent telles deux branches mortes dans un jardin d'automne, et la vieille maîtresse lasse, épuisée, s'affala au coin d'un fauteuil dont le rotin gardait l'empreinte de son corps.

A ce moment Bembo entra, passa doucement entre le lit à baldaquin et la commode cintrée. Se penchant vers la veuve de Théobald d'Indey :
— N'as-tu rien à faire dire au père Athanase ? lui demanda-t-il à voix basse.

Sur le même ton, elle répondit :

— De prier... De prier pour ton défunt maître Théobald et pour son esclave Joannès.

Sa voix baissa encore sur ce nom.

— Prends la bourse, continua-t-elle. Elle est toujours à la même place.

Bembo ouvrit l'armoire, en tira, gonflée de pièces d'argent, une bourse en toile de guinée, coulissée d'un ruban rouge.

Elle lui était familière.

Que de fois il l'avait apportée aussi lourde au Père des nègres, avec la mission de prier, de

faire des œuvres. Ainsi s'en allait, s'en était allé tout l'avoir de la vieille maîtresse : ses doublons, ses bijoux, son argenterie, tout.

Avec l'argent, le Père achetait et libérait des esclaves. Quant aux bijoux, après avoir passé par les rites purificateurs, ils occupèrent des places sacrées : les quatre diamants que la veuve de Théobald d'Indey éloigna d'elle comme une corruption brillaient au sommet de l'ostensoir ; l'émeraude de sa bague était tout au bord du calice où le vin se change en sang ; le rubis sertissait le ciboire débordant d'hosties aux communions de Pâques.

— Et toi, Bembo, as-tu quelque chose à me dire ?

Bembo regarda profondément la vieille femme, parut réfléchir, puis secouant la tête :

— Non. Tu en as assez des morts pour ne pas te charger encore des vivants, pauvre vieille maîtresse !

Elle n'insista pas.

La cloche grêle de la plantation annonça le soir avec son repos, sa poésie, ses étoiles.

Les travailleurs revenaient, apportant chacun la traditionnelle botte d'herbe que chaque esclave était tenu de fournir à la maison pour les animaux. On entendit la voix d'Halmie qui, de de la terrasse où elle brodait, donnait un ordre.

— Je m'en vais, dit Bembo.

— Va. Dis au Père de prier, de bien prier

pour ton défunt maître... et pour Joannès son esclave.

De nouveau sa voix baissa et ses épaules tremblèrent sous sa robe.

Elle baissait toujours la voix et ses épaules tremblaient quand elle prononçait le nom de Joannès.

C'était l'étrange pouvoir de ce mort mystérieusement sorti de la vie, mais dont l'âme ne cessait d'errer aux abords du pavillon.

Le vieil Eloi connaissait bien cette histoire. Seulement, il ne la contait jamais. Il narrait volontiers, et avec beaucoup de complaisance, les événements auxquels elle était mêlée, c'est-à-dire la guerre qui mit aux prises les petits blancs et les planteurs.

Les petits blancs ou petits aventuriers établis en ville, formaient l'élément commerçant. Une sourde animosité les excitait contre la campagne prédominante et hautaine, représentée par les planteurs, les vrais propriétaires du pays, parce qu'ils possédaient le sol, l'avaient couvert de leurs plantations sur lesquelles ils vivaient avec leurs esclaves, leurs moulins, leurs ateliers.

A la faveur de la Révolution, cette animosité éclata en colère, en revendications, en haine.

La ville, avec le concours des patriotes des îles

voisines, l'appui des capitaines marchands ; la campagne, avec le soutien de l'Angleterre qui protégeait la cause royaliste, se livrèrent les combats les plus sanglants. Chacun des deux partis eut ses succès et ses revers ; ses victoires et ses défaites.

Si l'Acajou fut la victoire des planteurs contre les patriotes conduits par Coquille Dugommier, les patriotes, à leur tour, eurent avec Rochambeau la victoire de Morne Verpré après laquelle les planteurs émigrèrent, abandonnant leurs plantations à leurs esclaves, y laissant leurs valeurs enfouies dans des fosses creusées par ceux-ci.

Quand il parlait de ces fosses, Eloi hochait la tête et disait toujours : « Malheur à l'esclave qui faisait ce travail ! Le plus souvent on ne le re-voyait qu'en rêve. » Mais il ne s'oubliait jamais à nommer celui qui fit ce travail à la Pintade au grave soir de la défaite et du départ des maîtres.

Il affectionnait particulièrement de raconter le retour des d'Indey dès qu'eut pris fin la domination anglaise qui pesa de 1794 à 1801 sur la Martinique à la suite de ces luttes intestines.

— Si les maîtres embrassaient leurs esclaves, assurait-il, Théobald d'Indey eût certainement embrassé sur les deux joues son esclave Mafoula.

C'était pour lui un plaisir de décrire la scène de la terrasse : tous les noirs rassemblés sous le manguier, et Mafoula, un nègre qui avait de l'in-

telligence et de l'autorité jusqu'aux ongles, rendant compte au maître de son administration durant sept longues années :

« Je te rends ton bien, maître. Telle j'ai pris La Pintade le jour de ton départ, telle je te la remets aujourd'hui. Tu n'étais pas là, mais tes affaires marchaient quand même. La canne fleurrissait comme d'habitude. Après la coupe, les cabrouets sortaient de l'habitation chargés de boucauts. Je faisais partir ton sucre à bon prix soit pour Nantes, soit pour les colonies voisines, car j'avais juré de ne pas te laisser mourir de faim avec ta famille à l'étranger. Tous tes esclaves, je les ai fait revenir, même ceux qui avaient passé à Rochambeau. Ceux que tu ne retrouves plus, ce sont les esclaves morts de maladie ou d'accident. Il n'y a que Joannès dont je ne puis rien te dire. Celui-là, maître, nous ne l'avons jamais revu. Nous ne savons pas ce qu'il est devenu. »

Ce que taisait Eloi, c'est qu'au nom de Joannès, le maître détourna les yeux ; que sa femme, Elisabeth, devenue livide, se retira précipitamment dans sa chambre.

Il avouait bien, le vieil Eloi, que l'argenterie, les pierreries, les bijoux exhumés d'une fosse creusée dans le pavillon rutilèrent de nouveau dans la lumière du jour, ornèrent encore la gorge et les bras d'Elisabeth, mais il n'ajoutait pas que ces parures la rendaient horriblement pâle,

l'exaltaient, que bientôt elle ne put plus les souffrir sur sa chair. Il ne dit pas qu'une nuit, il la surprit pleurant, appuyée contre le mur du pavillon où revenait l'âme de Joannès et que là il reçut sa confession ; qu'elle, la hautaine maîtresse, s'accusa devant lui, l'humble serf, d'avoir laissé la pensée homicide grandir dans le cerveau du maître sans une parole, sans un geste d'elle pour retenir la main qui frappa, après l'avoir épuisé de souffle et de sueur, le dévoué Joannès ; que, s'agenouillant devant lui, se tordant les mains, elle demanda pardon à Dieu d'avoir préféré les vaines choses de la terre à la vie de son esclave.

Tout cela, le vieil Eloi le savait et en gardait noblement le secret. Et quand le monde s'étonnait qu'Élisabeth d'Indey renoncât au bien-être, à la parure ; se dépossédât petit à petit de ce qu'elle avait de précieux ; convertît en bois son chapelet, son couvert ; vécut dans la mortification et la pénitence ; lui, l'humble noir, l'absolvait et murmurait en son cœur : Dieu lui fera miséricorde, car si elle a beaucoup péché, elle aura aussi beaucoup expié.

*
*
*

Quand Bembo arriva devant l'église, tenant en main la bourse de la vieille maîtresse, le Père Athanase montait à l'autel. De son côté, madame

Desoulaga, en robe de soie noire et en chapeau à bavolet posé de travers sur son bouffe-toutou de faux cheveux, descendait de hamac.

— Insolent ! s'écria-t-elle, en entendant une voix qui fredonnait la Caleinda.

Elle ricana, et patoisant, selon son habitude :

— Ce gueux de Schoelcher vous a plaqués là après vous avoir conté des sornettes, pauvres godiches ! Quand viendra la liberté, les plumes auront poussé sur le dos des *molocoyes* (tortues de terre).

— Bonne maîtresse, lui dit alors Balala en lui remettant son éventail, tu l'as bien chantée l'autre jour au repas de La Pintade et tu te fâches que les autres la chantent.

— Ah ! c'est bon à connaître ! Tu sais donc ce que je fais quand tu n'es pas là. Car tu n'étais pas là. Tu étais allé me chercher mon flacon d'eau de la reine de Hongrie... A propos, donne-le-moi donc, mon flacon. Avec le Père Athanase, « la messe des blancs » n'est-elle pas devenue « la messe des nègres » ?

Elle entra dans l'église tenant sous le nez son flacon, et, de l'autre main, sa cravache avec laquelle elle se proposait d'écarter les noirs — et les mulâtres — qui approcheraient de son banc malgré l'écriveau.

Elle trouva, non sans surprise, un autre écriveau substitué au sien. Il était ainsi conçu :

« Ma maison est une maison de prières et on

en fait un lieu d'injures et de scandale. Chétive créature, ver de terre, abaisse-toi. En cette église où nous sommes tous égaux, rappelle-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. »

Suffoquant, Desoulaga retourna vers Balala qui, habitué à ses importunités, s'écria en la re-voyant :

— Ah ! bonne maîtresse, toi qui assures qu'il y aura deux paradis, un pour les blancs et un pour les noirs, tu verras que tu seras toujours dans le paradis des noirs avec Balala !

— Imbécile ! lui jeta-t-elle en lui intimant l'ordre de venir gratter avec sa jambette les injures écrites sur son banc, à son adresse.

— Je ne sais ni lire ni écrire, répondit Balala. Aussi, me garderai-je de gratter ce que je ne puis pas comprendre, car j'aurais peur d'effacer quelque chose qui me serait profitable, ma bonne maîtresse. Qui me dit qu'il n'est pas écrit sur l'affiche : Au nom de M. le Procureur Royal, nous accordons au noir Balala sa liberté.

Malgré les menaces et les promesses des plus effroyables châtiments, le courageux Balala s'obstina dans son refus.

A cette messe somptueuse du Bon Pasteur, était venue une assistance brillante.

Béké de la Békesserie, suivi de son maure qui portait un turban rouge et le carcan d'argent gravé à ses armes, envahissait avec sa famille et son personnel les quatre premiers bancs de la

grande nef. Joute de Routerre, mis comme un dandy, lorgnait Léone ou faisait passer sa tabatière à madame Sablière qui avait oublié la sienne. Lionel de Routerre, — de cette branche de Routerre qui s'était mêlée par des alliances à des familles d'origine africaine, — entra, accompagnant sa fille Hélène récemment arrivée de Paris. Elle y avait achevé son éducation malgré la loi locale qui interdisait l'accès de la métropole à l'élément mixte auquel étaient enlevés tous les privilèges et les moyens de culture par crainte de la rivalité de cette classe ardente, intelligente, qui voulait sa place au soleil. Tous les marguilliers étaient au banc d'œuvre ; M. le Procureur du Roi occupait sa place habituelle dans le chœur.

Une lumière légère baignait les nerfs, les chapelles, entraît à flots par les portes et les fenêtres de la vieille église sans abside. Les femmes, en toilettes claires, semblaient parées plutôt pour l'opéra que pour la messe, ayant trop de bijoux, qu'elles portaient avec insouciance, par hérédité de goût et d'habitudes, comme leurs aïeules avaient porté les leurs. Elles déployaient et repliaient inlassablement leurs grands éventails au rythme desquels elles s'alanguissaient dans la tiède atmosphère de cire et d'encens.

Aux portes du transept, et surtout au bas des nefs, étaient massés les noirs venus en foule, les libres aussi bien que les asservis. Parmi ceux-ci,

trois hommes pareils, trois colosses redoutables, debout, les bras croisés, fixaient des yeux inflexibles sur l'autel. C'étaient le Mina et ses deux inséparables, les nommés Décus et Venancour, esclaves des plantations voisines de la Pintade. Près du bénitier, le vieil Eloi paré de son gilet fleuri et de son jabot attendait, avide, les paroles qui allaient tomber des lèvres du Père. A l'autre bénitier, ayant près de lui le doux Beneditte, Bembo regardait Zilda perdue dans l'assistance à côté de la vieille d'Indey, toutes deux vêtues pauvrement, humiliées, effacées par le luxe de Léone et de Monique.

Plus que jamais, ce dimanche-là, se remarquaient parmi les planteurs des mines hautaines, agressives. Le mécontentement était plus marqué que jamais que la messe des blancs fût devenue la messe des nègres. En outre, une conférence que devait faire le Père Athanase dans la quinzaine, provoquait ces attitudes hostiles, ces regards chargés de colère contenue. Un malaise pesait sur cette assistance où se mêlaient deux races avec toutes les variétés de teintes, de lignes, de types, résultant de leurs combinaisons complexes à l'infini. Il y avait des argiles fines, des pâleurs chaudes, des chairs patinées d'or, des ambres, des ivoires, des bronzes, des toisons crespelées, des tignasses crépues, toute la gamme des nuances qu'avaient prises, en se mêlant, les ténébreux enfants de Cham avec ceux de Japhet.

D'Estrouville, un des plus passionnés esclavagistes, faillit provoquer un scandale en faisant vider les lieux à quelques pauvres diables qui, terrorisés, se laissèrent jeter aux portes sans protester.

Nerveuse, Halmie sortit de son banc et descendit vers Bembo à qui elle parla secrètement à l'oreille : « Tu diras au Père de notre part à tous : Père, de grâce, sois prudent dans tes saintes paroles, car l'ennemi rôde autour de toi. Au nom de tes enfants qui t'aiment ! Si un malheur t'arrivait que deviendraient-ils ! Songe que tu es leur soutien, leur espérance. Tu lui diras ainsi, Bembo. »

Comme s'il eût eu l'intuition de ce qui se passait, le Père Athanase, courbé devant l'autel, modula d'une voix qui résonna sur les dalles : « O mon âme, pourquoi es-tu triste et pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu, car je lui rendrai encore mes actions de grâces... »

Sous la pitié de cet accent et de ces paroles, les fidèles prirent conscience de la solennité du moment.

Des fronts s'inclinèrent. Peu à peu tout s'apaisa, le calme domina. Maintenant, l'assistance entière semblait unie au Père qui bénissait l'encens.

La lumière mettait une gloire sur son visage obstiné et miséricordieux, sur ses mains nerveuses toujours levées dans des gestes d'implora-

tion ou d'offrande, sur ses cheveux où les fils d'argent étincelaient, pareils à des glaives.

Ce prêtre, simple dans sa vie privée, qui allait en soutane d'alpaga usagée, sous un parasol blanc, une chansonnette nègre aux lèvres, visiter et encourager les noirs dans les ateliers, aux champs, aimait la pompe des cérémonies. Il touchait avec volupté les calices et les lingerie fines, prenait un éclat radieux au contact des pierreries, heureux de servir son Dieu dans l'or pur et les gemmes. La douceur de la colombe habitait en lui, mais la force du carnassier y résidait aussi. D'agneau, il devenait lion quand il fallait défendre les petits, les faibles, les opprimés. Il se penchait sur ces vaincus que les oppresseurs voulaient déshonorer, relevait leurs têtes courbées, faisait jaillir de leurs yeux mornes une flamme divine. Il était descendu au fond de leurs âmes chercher l'étoile que tout être porte en soi, qui souvent tremble, vacille, menace de s'éteindre si une main ne vient la raviver. Alors, avec des doigts pieux, il la cueillait, la ramenait brillante au sommet de leur vie. Avec ses doigts de sculpteur d'âmes, il avait pris cette sombre argile, l'avait pétrie, en avait tiré des hommes, des héros obscurs capables de choses grandes et sublimes.

Ce dimanche du Bon Pasteur, une des fêtes chères à son cœur, le nimait d'une joie rayonnante.

Plein d'allégresse, il se retourna vers les fidèles, les mains tendues, et s'écria :

— Je suis le Bon Pasteur !

» Le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Il les connaît et les aime toutes... C'est parce que je vous aime, mes brebis, que je veux que vous vous aimiez et que vous soyez unies sous ma houlette, et c'est parce que je veux que vous vous aimiez que vous ne m'aimez pas. Vous ne m'aimez pas, parce que je veux que vous soyez les fils du même Père, du même amour, de la même volonté, que vous ne méprisiez pas vos frères, que vous ne vous connaissiez pas à votre couleur, à votre corps qui est poussière et qui retournera en poussière, mais à votre âme, à votre origine qui est une et divine. Et c'est parce que je vous dis ces choses que vous ne m'aimez pas ! Et cependant je vous en dirai de plus grandes encore, car ce que le Seigneur m'a murmuré dans l'obscurité, je le crierai dans la lumière ; ce qu'il m'a dit à l'oreille, je le prêcherai sur le faite des toits.

» Je suis le Bon Pasteur ! Je vous connais, ô mes brebis ! Je sais lesquelles d'entre vous je dois traiter par le fer et tenir en laisse, ou laisser libres dans les pâturages du monde. Malheur donc à vous, ô oppresseurs ! car ceux que vous opprimez aujourd'hui s'élèveront avec une grande fermeté contre ceux qui les auront accablés d'affliction. En vérité ! je vous le dis, un

jour viendra où cette église, dont vous faites un salon d'iniquités et de violence, cette église verra entrer glorieusement les fils de ceux que vous persécutez et qui gémissent à cette heure sous votre orgueil et votre verge. Ils y entreront, le front haut et digne, comblés des mêmes faveurs, grands de leurs vertus et de leurs souffrances, car les souffles de la liberté et de l'égalité auront nivelé le monde. »

Une visible émotion se produisit dans l'auditoire. Dignement, Béké de la Békesserie se leva. Hautainement drapé dans son outrage, il descendit majestueusement la nef suivi de sa maison. Suffoquant d'indignation, d'autres, l'imitant, effectuèrent leur sortie avec un fracas accompagné de murmures.

Calme, le Père des nègres, retourné vers l'autel, continuait sa messe. Son âme n'était ni inquiète ni troublée. Ses mains planaient solennellement sur le pain et le vin. Dans l'offre suprême de l'oblation, ses deux bras levés en échelle tendirent le calice sous lequel tous les fronts se prosternèrent dans la poussière, un plus humblement que les autres : celui de la veuve de Théobald d'Indey, troublée à la vue de son émeraude si près du grand mystère.

★
★ ★

A son tour, la bourse qui contenait le rachat du

vieil Eloi reprenait une fois de plus le chemin de la maison. Seulement, elle avait changé de main. Ce n'était pas le vieil homme, c'était Bembo qui la portait cette fois. Malgré son refus, Eloi la lui avait laissée un soir, dans sa case, et, lentement, sans s'en apercevoir, Bembo en subit la force agissante.

Il venait tout à coup de la prendre pour se diriger vers la maison. Il n'eût pas choisi cette heure, où on était à table. Mais pour ce fataliste, choisissait-on son heure ? et l'heure où s'accomplit un acte, ne contient-elle pas cet acte, de toute éternité ?

Quand il entra, on était au dessert. Léone, triste, peut-être par une divination encore mal définie qui, s'éveillant en elle, l'alarmait confusément ; peut-être par l'irréalisation chaque jour plus définitive de ses espérances de fécondité, demeurait silencieuse. A travers les fruits clairs et pourpres dont la table était garnie, Bembo découvrit les mains effilées du maître qui enfonçaient la lame d'un couteau au cœur d'une sapote. Le fruit s'ouvrait, étalait dans l'assiette sa chair brune, savoureuse, comme celle d'Halmie.

Dès que le dessert fut achevé, la nappe enlevée, Bembo s'avança, plaça le sac sur la table :

— Maître, dit-il, c'est pour ma liberté.

Renaud reconnut la bourse légendaire. Il fronça le sourcil :

— Depuis quand donc fais-je un trafic de l'af-

franchissement ! Moi-même ne t'ai-je pas offert ta liberté avec une situation très flatteuse, si tu voulais aller à Sainte-Lucie ?

Il s'emporta tout à fait, prit la bourse, la lança sur la terrasse.

— Bembo ne peut-il être libre sans s'expatrier ? demanda Léone.

— J'ai besoin d'un homme de confiance sur cette plantation, répondit brièvement Renaud.

S'adressant au soninké :

— Ramasse cette bourse et rapporte-la à Patriarche. Dis-lui qu'il peut annoncer dès maintenant sa liberté à tous ses parents et amis et que je veux que cet argent lui serve pour fêter son affranchissement.

Monique, qui aimait le vieil esclave comme une petite-fille son aïeul, mit les doigts sur ses yeux et pleura.

— Allons de préférence nous-mêmes lui annoncer cette bonne nouvelle ! s'écria Léone en prenant la bourse des mains de Milo, et en tendant les siennes à Renaud pour l'entraîner vers les Galbas.

— Vas-y toi seule, refusa-t-il. Je ne suis pas d'humeur.

Il descendit vers la sucrerie, tandis que Léone, suivie de Monique et du soninké, allait apporter au vieil Eloi la joie de sa libération.

Halmie, à son tour, se leva de table et dit à Bembo :

— Suis-moi au jardin. J'ai à te parler.

*
*
*

Elle paraissait encore plus grande avec son port de tête altier qui flattait tant son père et lui avait valu le surnom de Reine. Ce fut peut-être à ce détail physique qu'elle dut d'être reconnue et de venir vivre dans la maison paternelle. Elle y fut bientôt traitée sur le pied d'une enfant légitime.

A la fois violente, tendre, passionnée, volontaire, elle était aujourd'hui toute-puissante chez son frère, initiée aux affaires de la plantation, parlant aux esclaves avec autorité. Trop consciente de son charme et trop fière pour ne pas s'élever à la hauteur d'un idéal, elle trouva justement cet idéal dans un milieu que lui fermait sa naissance irrégulière. La passion contenue, désespérée d'Halmie, fut Lionel de Routerre, dont la famille composait cette aristocratie de la classe mixte issue comme l'autre de la noblesse et de la vieille bourgeoisie de la métropole.

Trompée dans la suprême nécessité de son être, Halmie se contenta d'inspirer l'amour, de le respirer sans l'effeuiller, de se griser de son parfum, mais ferma les yeux devant son vertige. Elle trouva une volupté qui la consola à se savoir admirée, désirée, à être en possession des clefs de jardins enivrants — qu'elle aurait

pu ouvrir, mais qu'elle ne fit qu'entre-bâiller.

Ainsi s'achevait sa jeunesse.

Elle atteignait déjà cette heure mélancolique où la femme prend l'aspect fragile d'une chose qui va finir. Dans sa peau brune, au milieu du cerne qui les sertissait, ses yeux, de même nuance que ceux de Renaud, donnaient l'impression, eux aussi, de deux opales passionnément vivantes.

Ayant pénétré dans le jardin du haut, — comme se désignait le jardin situé au-dessus de la maison, — elle s'arrêta près du bassin des tortues et se retourna vers Bembo.

— Que se passe-t-il entre le maître et toi ? demanda-t-elle.

— As-tu écouté la voix du maître quand il parle à Zilda ? Si tu l'as écoutée, peux-tu me demander encore ce qui se passe entre le maître et moi ?

— Ce n'est pas seulement la voix du maître qui est douce, répéta Halmie lentement..., c'est aussi son regard, son sourire... C'est tout son être qui tressaille quand il parle à Zilda.

D'un geste distrait, elle émietta aux tortues le pain qu'elle avait entre les doigts. Elle ne savait encore de quelle façon s'y prendre pour poser à Bembo la question qui lui brûlait les lèvres :

— Zilda ne passa donc jamais ses nuits chez toi ?

— Pas même celle de notre mariage.

— C'est ainsi que tu m'as donné ta confiance, reprocha-t-elle. Je t'ai cependant appris à lire et à écrire.

— Qu'aurais-tu pu y faire ? La seule personne qui peut tout, c'est celle-là justement à qui tu voudrais laisser ignorer ce qui se passe.

— N'importe. Tu as laissé le mal progresser et le ver est au cœur du fruit. Il est bien tard pour jeter l'alarme ! Quoi qu'il en soit, Bembo, il faut partir. Va où le maître t'envoie. Le doute est déjà entré dans le cœur de Léone. Le moment viendra où il faudra que Zilda s'en aille de la maison, et si loin que le maître ne la retrouve plus sur son passage.

Bembo enveloppa d'un long regard les choses qui l'entouraient : la maison, les montagnes, les paysages, tout ce qu'il voyait de cette terre jeune à laquelle il manque pour lui faire un grand passé, pour lui constituer une vénérable histoire, les vestiges d'une race qui y eût laissé son empreinte.

Une barque revenait vers le rivage, présentant sa proue à la terre. Elle approchait en oscillant sur les vagues dont l'une, plus puissante, la lança tout à coup sur la rive. Sautant prestement hors de son bord, le pêcheur, d'une main ferme, la traîna sur le sable, pareil à un homme qui ramène par l'encolure une bête en sueur.

— Je partirai, dit Bembo.



Les prévisions d'Halmie ne tardèrent pas à se réaliser.

Renaud était songeur. Il se promenait sur la terrasse, frôlant dans ses allées et venues le hamac de Léone, qui, à cette heure de la sieste, flottait vide sous le manguier. Une longue-vue était braquée sur la mer au large de laquelle passait un cachalot :

— Tu en es témoin, dit-il, en s'arrêtant près d'Halmie qui regardait à la lunette le cétacé pareil à un îlot à la dérive. Léone n'a pas répondu à mon appel. Elle me boude depuis ce matin.

Halmie se redressa, posa ses yeux sur ceux de Renaud :

— Tu ne connais donc pas la perspicacité de la femme ? Tu crois pouvoir éprouver de l'amour pour Zilda ou pour toute autre, sans que Léone le sente ?

— De l'amour ! Une bagatelle, Halmie.

— Une bagatelle ! jouer avec le bonheur de Léone et par conséquent le tien ?

— Léone est toute-puissante sur mon cœur. Je l'aime comme au premier jour. En doutes-tu, toi, Halmie ?

— Ce sont de jolies choses qu'il y a longtemps

qu'elle n'a entendues peut-être. Va donc les lui dire.

Il aperçut le livre qu'elle avait laissé au fond du hamac. C'était le *Jocelyn* de Lamartine. Il le prit, l'ouvrit, lut avec un accent de triomphe :

Et si devant mon Dieu mon amour est coupable,
Que dans l'éternité sa vengeance m'accable !

— Entends-tu ? C'est l'âme du poète qui répond pour moi.

Amusé de cette coïncidence, il monta vers Léone.

Avant de la voir, il aperçut dans la glace son image inclinée sur le sofa où, vêtue de blanc, elle était nonchalamment assise. Son bibelot d'ébène, Nouchette, par terre, sur le tapis, se confondait avec les meubles de bois sombre : le lit à pans coupés, la commode aux tiroirs profonds masqués par deux battants, l'armoire empire sur laquelle tranchait la berceuse en bois clair, enrichie au dossier d'une bergerie dans le genre de Racan.

— Reste ainsi, lui dit-il en l'approchant. Tu ressembles — en brun — à madame Récamier sur son divan. Tu aurais son air enfantin si tu étais moins pensive.

La tendresse qui s'épanchait de son geste, de sa voix dérida Léone.

— Je me sens à mille lieues de madame Réca-

mier et de son air enfantin, protesta-t-elle. Je me sens avoir cent ans depuis ce matin.

— Aïe !... Et qui te fait vieillir aussi rapidement ? demanda-t-il en s'asseyant sur le bord du sofa.

Elle parut hésiter, puis prendre une décision, et avoua :

— Peut-être de trop penser à cette esclave à qui ta bisaïeule, je crois, brûla la joue et le sein parce que son mari la regardait avec trop de plaisir.

Il pâlit un peu, la considéra profondément :

— Est-ce une insinuation ? questionna-t-il. Quelqu'un te porte-t-il ombrage ici ?

Soutenant son regard, elle répondit :

— Oui. La beauté de Zilda, si près de toi, m'inquiète.

— C'est vrai, Zilda est belle et je ne suis pas un saint.

— Ah ! fit-elle déçue. Tu as au moins la franchise de l'avouer.

— Je n'avoue rien. Préférerais-tu que je mente ?

— Je croyais que ton amour pour moi suffisait à te préserver de toute tentation.

— Quoi qu'il arrive, Léone, tu es et seras toujours aimée par-dessus tout. Mais le mariage doit-il à ce point nous opprimer que nous devenions insensibles à l'admiration et au désir. C'est un hommage que nous devons à votre

beauté. Quand nous ne vous le donnons pas, vous en souffrez, vous le provoquez, et vous nous faites un si grand crime quand nous cédon un instant à votre charme.

— Je ne comprends ni n'aime ton langage ambigu. Je crois que tu perds la tête. Parler ainsi quand il s'agit d'une esclave ! Parler de Zilda comme si elle était de notre rang ! C'est vraiment à croire que, si tu ne m'as pas trahie gravement, tu n'en es pas bien loin ! Il y a certainement quelque chose qui te fausse le jugement et te distrait de moi... Je l'ai senti !

— Zilda s'en ira, promet Renaud. C'est elle qui te tourmente. Mais Monique aussi est belle. Ta petite Nouchette, demain, sera jolie. Cette manie que vous avez toutes de vous entourer de belles négresses, et de vous mettre ensuite le diable en tête. A ta place, je me ferais servir, comme ta cousine, par des vieilles femmes et des laiderons.

Léone soupira :

— Tu te rappelles ma bague de fiançailles ? demanda-t-elle. C'est justement le jour du mariage de Bembo que je l'ai perdue. Quand je te disais que cela me porterait malheur !

— Et moi, quand je te disais : Ne te chagrine pas d'une bague perdue. Ne dors pas si tôt. La nuit est si belle ! Restons ensemble. Nous irons voir danser les esclaves à la noce de Bembo. Je t'ai même appelée dans ton sommeil. Tu n'as pas entendu... Tu dormais.

— Alors ? interrogea-t-elle inquiète.

Il ne répondit pas. Elle conclut :

— C'est donc vrai. Malheur à femme qui dort...

*
*
*

— Où est le Livre secret ? demanda Renaud en la laissant.

On le chercha. Trouvé dans la chambre de Léone, il fut rapporté à sa place habituelle, dans la pièce où étaient rangés les registres de la plantation : le registre des naissances, mariages et décès ; celui du trafic des sucres et des rhums ; d'autres vieux bouquins aussi, parmi lesquels le *Voyage aux Iles françaises d'Amérique*, du Père Labat.

Cette pièce était à moitié mangée par un massif bureau en acajou, dont les tiroirs se tiraient à l'aide de petits cercles en argent que tenaient entre leurs mâchoires des têtes de lion en même métal. Un canapé, aux ressorts affaissés par les siestes quotidiennes, faisait vis-à-vis au vieux bureau empire. Par la porte ouverte de plain-pied sur une savane, entraient la clarté verte que buvait largement un miroir.

Renaud prit le Livre secret.

C'était un vénérable registre relié en maroquin qui gardait encore les traces de sa fermeture. Il le posa, l'ouvrit, se mit à couvrir de

son écriture haute et droite toute une page jaunie du manuscrit. Toutefois, il était, ce manuscrit, moins ancien que certains faits qu'il relatait, écrits d'ailleurs non par leurs auteurs, mais par ceux qui, venus après, s'étaient complu à recueillir les légendes dont se paraît le souvenir de leurs ancêtres et à les y rédiger.

« Connais-toi toi-même, était-il inscrit en tête de la première page. Connais-toi toi-même ; connais-toi dans les tiens ; connais-toi dans tes atavismes. »

Un amour de race aussi bien qu'un souci scrupuleux de la vérité circulaient à travers ces feuilles teintées d'encres aux couleurs variées.

Le fameux mariage de l'aventurier Philippe avec l'Africaine y était implacablement confirmé bien que démenti par les d'Indey qui posaient dans la société insulaire pour des créoles de pure race européenne.

C'était dans ce registre que Léone avait lu l'outrage du fer chaud que fit subir la femme du fastueux Adraste à la concubine noire.

Théobald d'Indey se l'était fait apporter quelques jours avant sa mort. Hautain dans le repentir comme dans l'iniquité, il écrivit la page tragique où il s'accusait d'avoir tué son esclave Joannès pour assurer la sécurité de sa fortune et de ses secrets de famille. Il en rendait responsable l'esclavage à la faveur duquel s'était développée chez les possesseurs une mentalité

dangereuse, demandait pardon, miséricorde à Dieu, à ses enfants, aux hommes.

Une croix tracée à l'encre rouge s'apposait au haut de cette page pénible qu'une main filiale avait pieusement voilée d'une soie fixée par la cire aux quatre angles.



Renaud versa du sable sur les lettres humides qu'il venait d'y tracer à son tour, alluma un cigare, après quoi il s'étendit sur le canapé.

Ainsi le trouva Halmie venue consulter le registre des exportations. Quand elle eut donné le renseignement au noir qui la suivait, Renaud l'invita à prendre connaissance de la page dont il venait d'enrichir le Livre secret.

Elle souffla sur les caractères ensablés d'une poussière bleue, et lut :

« Sa femme et sa sœur Halmie s'étant alarmées de la beauté de Zilda, élevée en enfant gâtée dans la maison, la marièrent à Bembo pour la soustraire à son désir. Et ce fut justement ce mariage qui éveilla en lui ce désir latent. Le soir de cet événement, il alla trouver Bembo et lui dit :
« Oublie que tu as épousé Zilda ce matin, car je n'ai jamais consenti à te la donner, et il semble qu'en la prenant tu voles quelque chose qui m'appartient. Je veux qu'elle retourne à la

maison, comme si rien ne s'était passé, et qu'elle y demeure telle... Ce qui se fit... »

— Comme tu joues avec le cœur de Léone ! dit Halmie.

— Ce n'est point un jeu. C'est simplement la vérité. Au moins, je ne la trompe pas.

— Je prierai l'orfèvre de remettre à ce registre sa fermeture primitive dont je garderai la clef.

— Sois tranquille, Léone n'y touchera plus. Il dormira en paix dans la poussière de ce vieux tiroir. C'est moi qui de temps en temps l'ouvrirai encore pour y achever ma confession. Elle n'est pas bien terrible jusqu'à présent. D'ailleurs, Zilda va s'en aller. Il n'est plus possible qu'elle demeure ici. Et peut-être est-ce encore une erreur de lui refuser la sauvegarde de notre toit sous lequel elle a grandi et où elle m'est, en quelque sorte, sacrée.

Il dissimulait ainsi la joie profonde de se voir servi à souhait par les événements.

— Le foyer conjugal est la meilleure sauvegarde, promulgua Halmie, secrètement triomphante.

— Je veux, continua Renaud, que Zilda s'en aille d'ici avec tous les égards dus à sa beauté ainsi qu'à son titre d'enfant de la maison. Je te charge de la pourvoir largement en linge et en bijoux dont elle a été trop privée par rapport à ma grand'mère. Choisis-lui les plus beaux. Donne-lui des colliers, des fermoirs de Guinée,

des boutons de manches, des broches pour ses madras.

— Elle s'en ira d'ici comme une princesse, promet Halmie.

— Sois-lui tendre, Halmie. Zilda n'est pas une créature ordinaire. C'est une négligence de ne l'avoir pas fait affranchir officiellement. Elle ne s'en est d'ailleurs pas aperçue, tant elle sent en elle de beauté, de royauté. Il y a de la noblesse en elle. Le Père Athanase, qui a étudié les races, en Afrique, ne la tient-il pas pour une descendante de quelque illustre famille d'Égypte.

Sur le désir de son frère, Halmie alla sur-le-champ choisir les bijoux de Zilda dans le coffre qui contenait les joyaux des esclaves. Quand elle revint, elle remit à Renaud une mallette-caraïbe, — comme se nomment ces paniers dont les indigènes laissèrent le modèle aux Africains qui, eux, ne réussirent jamais à les fabriquer aussi joliment que ces Indiens.

— Où est Zilda ? s'enquit alors Renaud.

Léone qui entraît surprit ce nom sur sa bouche. Il l'avait prononcé avec un accent que, jusquelà, elle n'avait cru réservé qu'à elle seule. Ses sourcils se contractèrent. Un flot de rougeur lui monta au visage :

— C'est la dernière fois que je veux voir ce nom sur ta bouche, dit-elle avec émotion. Tu as raison. Il faut que Zilda s'en aille d'ici le plus tôt possible.

Elle voulut l'emmener sous les acacias, à la lisière nord de la plantation. C'était l'heure où ces fleurs commençaient d'embaumer le plus suavement et où ils aimaient d'ordinaire aller les respirer ensemble. Et puis, que de souvenirs leur rappelaient ce jardin, ces parfums !

— J'irai t'y rejoindre, promit-il. Devance-moi, seulement.

Elle aperçut le panier sur le bureau, comprit, prit le bras d'Halmie avec laquelle elle s'éloigna en soupirant dans la direction du jardin.

A travers les persiennes, Renaud les suivait des yeux.

*
**

Il trouva Zilda dans la salle, grave comme le soir qui venait, emplissant de tons violets la maison silencieuse. Une lueur tendre se promenait sur les potiches rougeâtres du buffet auquel elle s'accoudait. Il la contempla, s'en éprit encore, aima son attitude légèrement fléchie, son air de fierté, la courbe de ses épaules nues.

— Zilda ! appela-t-il.

Elle se retourna :

— Tu parais soucieuse et inquiète. Quelqu'un ici t'a-t-il fait de la peine ?

— Aucune peine ne peut m'atteindre si tu m'aimes encore un peu.

Ils étaient seuls. Tout en l'étreignant contre lui, il lui dit :

— Crois-tu que je t'aime moins que le soir où je suis allé te chercher chez Bembo. Tu partiras sans doute de la maison où tu portes ombrage, mais pas de mon cœur. Aussi, t'ai-je préparé ton asile. Tu le trouveras aux Millefleurs où tu seras mieux qu'ici et qu'ailleurs.

Il vit qu'elle se ravivait doucement sous son étreinte et ses paroles, semblable à la fleur après une pluie salutaire. Elle lui dit :

— J'irai où tu voudras, et partout où j'irai, je serai riche de ce que tu as mis dans mon cœur. Même si tu veux me renvoyer à Bembo, je resterai près de lui comme une sœur. Ainsi, je ne ferai de mal à personne.

— Et à moi ? demanda-t-il tendrement.

Entendant du bruit, il se desserra d'elle.

— Je vais immédiatement donner des ordres. Rends-toi ce soir à la lisière des « acacias » ; Hector et Zinzon t'y attendront avec un hamac. Tu te laisseras porter. Aie confiance en moi.

VI

LE JARDIN DES CYPRÈS

— Ils étaient sept, reprenait la narratrice. Ils portaient chacun un masque. Ils étaient vêtus et gantés de blanc. Tous les sept se massèrent sous cet arbre. Un seul se dirigea jusqu'à la fenêtre. Par trois fois, il frappa en appelant « Père, Père, Père » la bouche collée sur les persiennes. Le Père répondit : « Je viens ». Alors, l'homme masqué recula de quelques pas. Quand le Père apparut, et comme il cherchait à travers la nuit, l'homme s'avança brusquement et le frappa... Le Père est tombé en disant : « Que la volonté de Dieu soit faite. » J'étais là. J'ai tout vu, tout entendu.

Le matin venait, pâle comme la mort elle-même. Il y avait des fleurs blanches aux cactées et des traces de sang par terre. Deux femmes s'agenouillèrent, baisèrent cette terre que le sang du martyr avait sacrée.

— ...Alors, continua la même, les autres vinrent. Ils étendirent un grand drap par terre, y mirent le cadavre qu'ils emportèrent jusqu'où on l'a retrouvé, — dans la ruelle, dont les pierres sont tachées de sang.

— Et maintenant, qui nous soutiendra dans la vie ! gémit une voix.

— Ils étaient gantés, dit une autre. Ils avaient peur du sang qui reste sur les mains. Ils ne songeaient pas à celui qui reste à jamais sur la conscience...

De nouveaux venus grossissaient le groupe formé devant la maison du Père. Alors le même récit reprenait avec son étrange puissance d'horreur et d'attrait : Ils étaient sept... Leurs mains étaient gantées de blanc...

La porte d'entrée s'ouvrit toute grande. Une haute femme, le front serré d'un foulard noir, dont le visage rappelait celui des saintes de la Voie douloureuse, les invita :

— Entrez, pauvres enfants, vous qu'il a tant aimés, entrez. Venez le voir, étendu sur son lit... On dirait qu'il dort, qu'il vous attend pour s'éveiller et pour parler encore. Entrez, entourez-le et versez des pleurs. Mais venez sans colère et sans vengeance. Pardonnez comme il a pardonné.

La foule s'engouffra dans le couloir, pénétra dans la chambre austère, entourra le sofa en bois sans sculpture sur lequel était étendu le Père des nègres. Des bouquets de palmes entourant sa

couche mortuaire l'enclosaient de leur verdure, de sorte qu'il paraissait dormir dans un jardin.

On l'avait vêtu d'une aube richement brodée dans sa blancheur immaculée. Une de ses mains était sur sa poitrine ; l'autre gisait sans souplesse le long de son corps qu'on eût dit sculpté dans la cire. Le fard de la mort commençait de lui teindre les tempes, ses violettes lui fleurissaient sur les paupières et sur les ongles. La bouche, d'où s'était épanché le fleuve tour à tour impétueux ou paisible de la parole — tari maintenant, — demeurait légèrement entr'ouverte. Un rais de lumière filtrait à travers les cils, donnant à son regard un semblant de vie. La mort pesait sur ces mains qui avaient absous et béni ; son gel s'évaporait de tous ses membres. Et cependant, avec ses yeux clos, sa bouche scellée, ses mains inertes, il regardait, il parlait. Mort, il vivait plus puissamment que vivant.

Un homme se pencha, baisa pieusement ses pieds. Des femmes s'agenouillèrent, pleurèrent, la tête contre le lit. Beaucoup lui parlaient à travers leurs larmes ; quelques-uns avec des yeux secs, une gorge étreinte :

« Tu aurais pu nous dire tant de choses et tu te tais, et tes lèvres restent serrées ! »

Quelqu'un répondit :

— Il vous parlera même dans le désert de la tombe. Ses lèvres sont dans votre cœur. Sa parole

restera dans vos oreilles comme le bruit de la mer :

« Ma parole est en vous. Je vous l'ai donnée tantôt comme le lait, tantôt comme le vin, souvent comme une boisson amère. Ils ont fermé mes yeux qui les gênaient. Ils ont fermé ma bouche que le mensonge ni la flatterie ne pouvaient souiller. Ce que le Seigneur m'a dit dans le secret de mon cœur, je l'ai crié sur le faite des toits : Un jour, cette église d'où l'on vous chasse s'ouvrira toute grande aux pas de vos fils... »

Le ciel se dénouait, prenait une couleur exquisement tendre. La nature s'emplissait de douceur, voulait être caressante et légère à sa mort. Une brise vint effleurer son front. Sur le bord de la fenêtre, un oiseau se posa et chanta. Mais pas un cheveu ne frémit sous ce frôlement ; pas un frisson ne parcourut cette chair impassible. L'oreille par où avaient pénétré toutes les voix de la vie, les détresses des hommes, était emplie par le néant.

— Paix, paix... venez le voir ; allez l'entourer, allez le baigner de vos larmes...

Le peuple entrait en foule comme un flot sombre, s'introduisait par toutes les issues de la chambre. On entendait, venant du dehors, la même voix noyée dans les soupirs, oppressée par les larmes, qui recommençait inlassablement le même récit :

— Ils étaient sept...



L'air trembla tout à coup à la venue de trois hommes qui entrèrent d'une allure décidée, pareils à trois archanges noirs et vengeurs, à trois guerriers sortis vivants du même métal. Sous leurs chemises entr'ouvertes, on voyait leurs poitrines luire comme une armure, et il semblait qu'on entendît sonner leurs cœurs avec un bruit dur qui rappelait le fer.

C'étaient Hector, Venancour et Décius, tous trois de même taille, ayant sur l'épaule qu'ils gardaient nue le grand lys noir dont le fer les avait estampés.

Hector se plaça aux pieds et en face du corps, Venancour à droite, son compagnon à gauche. Leurs regards se croisèrent en faisceau de glaive, planèrent sur la forme inanimée dont, avec un cœur implacable, ils burent la pâleur et le froid.

Alors, ils bombèrent leur poitrine, la frappèrent du plat de leurs mains, tendirent le bras, puis redressant leurs larges paumes, formulèrent le serment de vengeance :

— Père, jura Hector, sur ton corps immobile, je te vengerai !

— Sur ton sang resté par terre et qui crie justice, moi Venancour, je le jure, Père, je te vengerai !

— Devant mes frères qui pleurent, je jure que

moi, Décius, je vengerai ta mort, ô notre seul maître !

— Nous te vengerons ! reprirent-ils ensemble, tandis que leurs mains s'abattaient sur leurs poitrines, tels trois aigles féroces qui retournent à leur aire.

La haute femme qui ressemblait aux saintes du Calvaire et dont les doigts, de temps en temps, se posaient sur les paupières du Père pour les fermer, demanda :

— Qui parle de vengeance à côté de celui qui fut le pardon ? Malheur ! malheur à ceux qui viennent formuler sur l'apôtre qui enseigna l'amour, des paroles de haine et de sang !

Alors, les trois colosses s'en allèrent, frappant le sol de leurs pieds, mâchant ainsi qu'une gomme âpre et amère leur serment de vengeance :

— Race de moutons qui n'avez plus de laine sur le dos, vous ne savez que le pleurer, nous nous saurons le venger !

★
★ ★

Par tous les sentiers, par toutes les routes, montueuses ou plates, ombragées ou chaudes, du monde venait vers la ville pour assister aux obsèques du Père des nègres.

Il y avait de pauvres gens qui marchaient titubant, les yeux hagards, nivés sur la cité aux

pierres tachées de sang où, sans vie, reposait le martyr. Plus on en approchait, plus l'étreinte prenait les cœurs, car plus émanait vers eux la mélancolie de l'irréparable mort; plus la tragique confirmation s'acquerrait par la voix des cloches épandant dans l'air leurs sons lugubres.

Des voitures passaient, des hamacs, des hommes à cheval. Rares étaient les marchandes emportant leurs récoltes. Toute la vie matérielle de la cité suspendue, arrêtée dans le deuil. Sur le bord des chemins, des hommes assis tenaient leur front dans leurs mains. Ils ne répondaient pas à ce qu'on leur demandait, ou bien ils tendaient le bras vers la ville d'un geste qui signifiait : Allez-y, vous saurez ce que vous voulez savoir.

Des femmes en pleurs contaient leurs pressentiments : des papillons noirs étaient entrés chez elles, des miroirs s'étaient brisés...

Un grand vieillard apparut sur la route. Il venait lentement, le visage à peine visible au fond de sa barbe frisottante. Le vieil Éloi seul possédait cette gravité noble dans la démarche et dégageait, même de loin, cette sympathie spirituelle à laquelle nul n'était insensible. Il portait, enfilé au bâton qui reposait sur son épaule, un mouchoir noué contenant son gilet, son jabot et ses chaussures. Quand il eut atteint le fromager isolé et majestueux sur le bord du chemin, il s'arrêta sous ses rameaux pour se reposer.

De ce lieu, on dominait le cimetière, le jardin sans ombre, la terre mangeuse d'hommes, toujours affamée et béante. Déjà, la besogne funèbre était commencée. Des bras préparaient la dernière demeure, le lit solitaire du mort.

Le vieil Eloi se découvrit et se signa :

— J'avais choisi ce jour pour t'apporter ma messe d'actions de grâces, ô Père, murmura-t-il, et fêter pieusement ma libération. Tu te serais réjoui avec moi et je me serais agenouillé à la Table sainte pour y recevoir mon Dieu de tes mains... Et voilà que ta tombe se creuse, que la terre te prend, que tu vas descendre dans le sépulcre, une de ces trois choses qui ne se rassassent point ! Ce temps que je croyais passer dans la joie, je le passerai dans la tristesse de tes funérailles... Ah ! Seigneur ! Seigneur ! mets dans nos cœurs qui ne peuvent te comprendre la soumission à ta volonté sainte !



La boîte étroite et haute surmontée des vêtements sacerdotaux, passa le seuil qu'elle ne franchirait plus. Des esclaves la portaient, selon la volonté de celui qui y était couché : « Je veux que mon corps ne soit porté que par eux. »

Entouré d'un clergé en deuil, suivi par un immense cortège où la classe élégante se mêlait à la classe laborieuse ; le noir au blanc ; les pieds

nus aux luxueuses chaussures ; et, pareille dans l'air limpide à une barque funéraire, elle glissa entre les manguiers dont les fleurs tombèrent comme un adieu sur celui qui s'en allait isolé par quatre planches de la lumière. Elle fila entre les antiques porriés à la longévité puissante qui saluèrent de leur ombre la vie fugitive arrivée à sa grève.

Aux allées succéda une humble rue, pavée de pierres saillantes et disjointes, bordée de trottoirs sur lesquels s'alignaient d'étroites maisons sans étages, percées de jalousies sous leurs toitures en tuiles.

Plus lentement y alla la boîte. Le mort alourdissait son allure, semblait se plaire dans cette rue qu'il avait aimée ; s'attardait entre ces maisons de pauvres, pleines de ses œuvres, fourmillantes de ses charités placées à tous les seuils des demeures, debout au chevet des lits, assises à côté de la faim, de la soif, des larmes.

Et le mort prenait ses œuvres, telles qu'elles étaient : en paroles, en actions, en dons, pour les emporter entre ses bras fermés, — là où l'on n'emporte qu'elles.

La foule suivait, oppressée, anxieuse, désespérée de donner à la terre celui qui était son orgueil, sa foi ; l'apôtre dont elle attendait encore tant de justice et de soutien.

Mais le néant appelait sans pitié, la terre ouverte sollicitait sa pâture.

La vieille église en pierres de taille reçut par toutes ses portes la foule et son idole que les yeux, vainement, cherchèrent sur les autels où, hier encore, elle se dressait, revêtue d'un sceau divin. Les cierges rigides s'empanachèrent de petites flammes, formèrent une haie de chaque côté de la bière, tandis que le roulement de l'orgue s'engouffrait sous les voûtes, percé par les glas qui tombaient en longues larmes sonores, une à une.

Cruel, le *Dies irae* s'éleva d'un vol aigu, plana, scandé par les cloches, agita d'un grand frisson les tentures macabres semées de larmes d'argent, de crânes et d'ossements. La vie poignardée par l'impitoyable chant se figeait dans les cœurs.

Jour de colère ! Jour de vengeance !...

Il montait dans une clameur désespérée, âpre, farouche. Une voix claire d'enfant, qui s'y mêla tout à coup, l'aiguisa encore, rendit plus acéré le dard dont il lacérait toute joie, tout espoir aux âmes des humains.

Que dirai-je alors, malheureux que je suis ? Quel protecteur invoquerai-je ?...

La puissance des sons ne pouvait atteindre au delà dans la torture et l'effroi. Sous leur accent, les êtres ployaient oppressés, appelant la vie

comme des asphyxiés, demandant pitié, implorant la tendresse et les consolations terrestres.

Enfin l'hymne d'épouvante s'apaisa :

Souvenez-vous, ô Jésus, plein de douceur, que pour moi vous vous êtes fait homme... Vous avez absous Marie-Madeleine, vous m'avez donné à moi-même l'espérance...

En musique de murmures et de sanglots, les sons clapotaient autour de la bière impassible, s'infiltraient à travers les jointures des planches, — *Pie Jesu Domine* — très doux, comme un courroux qui se calme et se résout en pleurs, comme un coupable qui supplie et demande le pardon de son crime.

Un brouillard d'encens enveloppa la boîte lugubre, estompa les rites ainsi que l'ample forme vêtue d'une dalmatique qui balançait l'encensoir autour du cercueil, murmurant des prières d'une incantation magique dans les parfums :

Miséricorde, Seigneur !... *Pie Jesus*... O doux Jésus! Seigneur!

De nouveau, des bras reprirent la bière, la placèrent sur des barres, et le cortège suivit, pressé avec plus d'angoisse autour du mort qui maintenant ne ferait de halte nulle part.



Il s'en alla avec une hâte sinistre. Il était évident que la vie le chassait de son sein, poussait dans les ténèbres souterraines la corruption ennemie. La fosse seule devenait hospitalière et maternelle au corps rejeté de l'existence, réclamait jalousement pour elle le secret de la dissolution, le retour de la créature à la poussière. « O homme, souviens-toi. »...

Et l'homme, comme conscient de la souillure qu'il faisait à la pleine clarté, se dépêchait de retourner à la terre.

C'était au seuil du cimetière, tout à l'entrée du champ paisible qu'était creusée la tombe de celui qui sut combien basse est la porte du ciel — et combien, pour y entrer, — il faut se baisser.

On l'y descendit lentement, sans secousse. Un long couvercle de marbre noir alla sceller la demeure que n'irait partager personne, que seuls troubleraient les pas des passants sous lesquels voulut dormir le Père des opprimés.



Dès qu'Halmie apparut, Léone alla au-devant d'elle.

La sœur de Renaud, serrée dans son châle de cachemire, revenait de la ville et remontait lentement sous les frangipaniers. Le bon Bénédict qui la croisa prédit la pluie. Elle sourit songeusement, regarda le ciel d'une blancheur trouble, avant-courrière de ces pluies battantes et chaudes des régions équatoriales. Les cactus charnus prenaient dans le soir la ressemblance des cierges éteints. Des feuilles, pressentant l'eau, se repliaient.

Le cœur d'Halmie était comme ce soir de morne lourdeur dans lequel traînaient des parfums de cyprès. La vie, qu'elle considérait avec un sentiment individuel, lui apparaissait plus que jamais sous son aspect périssable. Elle voyait que tout meurt, sans s'apercevoir que tout naît — et renaît peut-être ; — que la feuille tombée au pied de l'arbre contient la feuille future ; que l'homme s'il retourne en poussière, vient de la poussière. Elle n'avait jamais pensé que le renouvellement est la loi de l'être. Elle se disait : « Tout finit, tout périt, tout meurt. »

De loin, à mesure qu'elle s'en rapprochait, elle devinait la détresse de Léone, acquérait la certitude de son désespoir accru encore d'une vérité découverte affreusement décevante.

— Je ne m'étais pas trompée, lui dit la jeune femme en l'abordant ; Zilda est aux Millefleurs ! Le savais-tu ?

Halmie le savait. Elle lui répondit :

— Sois calme. Ne t'affole pas. C'est un moment de folie qui passera. Evite surtout qu'il y ait des choses irréparables.

— L'irréparable est fait, attesta-t-elle. Il n'y aura plus de confiance et jamais le même amour qu'avant... jamais !

— La douleur te fera vraiment femme. Tu étais trop enfant, trop quiète dans ton bonheur.

— Et trop naïve aussi ! Que de fois je me suis dit que, si je venais à mourir, il me garderait sa fidélité, même morte ! As-tu été voir Joute de Routerre ?

— Il sera à tes pieds demain et baise tes deux mains.

— Mon Dieu ! soupira Léone, comme cela m'amuserait si je n'étais si malheureuse !

— Quand on vous a volé un bien, il faut le disputer et le reprendre.

— J'eusse mieux aimé qu'on me l'eût volé ! Mais c'est mon bien lui-même, Halmie, qui s'est donné.

Elles arrivèrent à la maison.

Léone suivit Halmie dans sa chambre.

C'est là qu'était le fameux lit en bois de sapotier mentionné dans le Livre secret sous le nom de « lit de la Préférée ».

Très original dans la forme, sculpté d'une Psyché endormie, il fut longtemps relégué dans les galetas, avec les meubles démantibulés, jus-

qu'au jour où Halmie, romanesque comme son père, se l'appropriâ et le fit placer dans sa chambre pour y coucher.

— Si seulement il y avait un enfant entre nous ! regretta Léone en s'étendant nonchalamment sur le bord du lit.

— Un enfant empêcherait-il un caprice, douta Halmie.

— Il me consoleraït, assura Léone.

Halmie enleva son châle et sa robe d'un bleu sombre. Ses bras nus chaudement dorés, à côté du lit évocateur où avait dormi la Préférée — qui lui ressemblait peut-être — ressuscitaient avec une volupté troublante dans le miroir brumeux, le charme du passé. Et voilà que, mêlée à la mélancolie de la mort flottant jusque dans ses vêtements qui avaient traîné sur la terre des sépulcres, l'éternelle force de la vie triompha, suscita dans le cœur des deux femmes, dans celui qui s'était dilaté sous l'amour, comme dans l'autre, chaste et hautain, qui l'avait dédaigné, sa profonde nostalgie, le désir d'être aimée, d'être la préférée.

— La préférée ! murmura Halmie, en goûtant le singulier mélange de douceur, de volupté, d'amertume que ces deux mots éveillaient en elle.

— Voilà Renaud ! dit tout à coup Léone, dont — bien avant l'ouïe — la voix subtile des nerfs avait reçu l'avertissement lointain.

Elle s'était redressée dans l'attitude d'un jeune animal qui va bondir.

— Oui, va, dit Halmie, en laquelle retentit le choc de cet élan passionné. Va avec ton sourire et ta tendresse. Sois-lui indulgente, Léone.

Le bras levé, d'un geste de statue, elle l'éclairait déjà du haut flambeau de cuivre.

Mais se ravisant tout à coup :

— Je n'irai pas, fit Léone, secouant la tête et reprenant son expression durement fermée. Il ne mérite ni mon sourire, ni ma tendresse, ni mon indulgence.

Et elle se réétendit sur le lit de la Préférée.

VII

LA MAISON DE ZILDA

Un matin de juin, la comtesse Adélaïde de Savillaud se décida à laisser sa propriété Les Millefleurs dont Renaud avait fait l'acquisition aux enchères.

Deux vieux esclaves la portaient en hamac chez son ancien asservi, le nommé Beausoleil, qui n'eût pu souffrir que la personne qui lui avait donné la liberté, en outre, appris à lire, à écrire, à calculer, trouvât asile ailleurs que chez lui.

Il n'était pas très heureux, mais il travaillait, vivait d'une buvette que fréquentaient les gens qui se rendaient en ville ou en revenaient. La situation de cette buvette placée à égale distance du bourg et de la ville lui avait valu le surnom de père Mitan, — réminiscence du mot espagnol *la mitad* — introduit avec quelques autres encore dans le patois créole.

Quand la comtesse de Savillaud eut atteint le point du sentier où, après un détour un peu brusque, la maison se perd de vue, elle demanda à ses porteurs de la retourner une dernière fois vers la terre où avaient vécu les siens, où revenaient leurs ombres, restaient les légendes qu'ils avaient inspirées.

Ils obéirent.

La vieille demoiselle, regardant alors les persiennes en bois de rose derrière lesquelles demeureraient ses meubles, ses derniers serviteurs, tout un amas de souvenirs, posa son mouchoir sur ses yeux et se mit à pleurer.

Elle s'était bercée de l'espoir que Renaud d'Indey la laisserait achever ses jours dans sa maison en bois odoriférant, à l'ombre de son fromager centenaire. Probablement, Renaud eût fait cette bonne œuvre, s'il ne se fût à son tour trouvé dans la nécessité d'offrir un refuge à Zilda qu'il voulait poser comme sa maîtresse.

Zilda, qui n'avait pas vu pleurer et partir la comtesse de Savillaud, ne sut pas le déchirement occasionné par sa venue, par conséquent entra sans remords aux Millefleurs.

Le soleil venait de se lever quand Hector et Zinzon, qui l'avaient portée toute la nuit, s'arrêtèrent devant le portico et abaissèrent le hamac d'où la nouvelle maîtresse des Millefleurs sortit, enveloppée d'un grand cachemire des Indes qu'elle avait pris à Halmie.

Il avait plu.

Les quatre jarres en grès qui flanquaient la maison à ses angles débordaient d'eau claire. De la terre humide, des feuilles, se dégageait une fraîcheur mêlée de parfums et de soleil que l'arrivante huma avec sensualité.

Debout sur la véranda, elle considéra les lieux où elle venait vivre.

La maison était basse, rectangulaire. Les pluies d'hivernage en avaient sans doute déteint les portes et abîmé les précieuses persiennes ; mais, de bois solide, elle avait résisté, résisterait encore aux ouragans. D'ailleurs elle s'adossait à des mornes qui la protégeaient des rafales de l'hivernage. L'ombre d'un vénérable fromager couvrait la terrasse d'une mare bleue. C'était dans cette ombre que la comtesse de Savillaud, en compagnie de sa vieille Rosette, passait ses après-midi à s'entretenir de son opulence perdue, moins pour le regret qu'elle en éprouvait que pour le plaisir de remuer des souvenirs, de l'argent, un tas de petites vanités, de babioles, de chiffons.

Le charme des Millefleurs était surtout dans le site, dans le merveilleux paysage de montagnes et d'eau qui se déroulait sous les yeux. A l'extrémité d'un long couvert de lianes se découvrait cette étendue de mer placée sous le fatidique Morne aux Bœufs, funeste aux navires qui comme sous un enchantement mauvais, y lan-

guissent, les voiles flasques, à la merci des vents avares.

Les Millefleurs étaient le paradis des abeilles et des colibris, ces jolis suceurs de nectar. La comtesse de Savillaud, ayant toujours eu à cœur que sa petite terre ne mentît jamais à son nom, y cultivait une variété de fleurs. Elle aimait par-dessus tout ses rosiers épineux, ses œillets, ses bosquets d'acacias et de jasmins dont à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, on respirait les parfums.

Son frère, Jean de Savillaud, disait des Millefleurs : « Le matin, l'air y est doux comme le miel ; à midi, ardent comme le punch ; le soir, apaisant comme l'amandé. »

Une légende voulait qu'un cavalier y passât en plein midi, vêtu de blanc, les pieds dans des étriers d'argent, emporté par un cheval, blanc aussi, sous les pas duquel se fermaient les fleurs des savanes. On disait tout haut que c'était le diable, mais tout bas on chuchotait que c'était ce méchant marquis de Savillaud qui, pour se payer la fantaisie de meubles en bois de mancenillier, n'avait pas craint d'exposer la vie de ses esclaves en les mettant en contact avec l'arbre au lait mortel.

Et on ne priait pas pour l'âme de celui-là.

Zilda sortit de sa contemplation pour s'occuper de ses deux porteurs.

Elle aperçut alors le regard d'Hector fixé sur

elle avec un dédain hostile. Troublée, elle essaya de l'adoucir par une de ces paroles qu'elle savait empreindre d'irrésistible séduction ; elle ne réussit qu'à se heurter à son mépris écrasant.

Sans un mot, mais expressif dans son attitude, le farouche mina la toisa, frappa du pied avec colère et s'en alla violemment, refusant de s'asseoir dans la maison de Zilda.



Trois domestiques souhaitèrent la bienvenue à Zilda, trois épaves de la liquidation des Millefleurs : la vieille et dévouée Rosette, à laquelle il fallut bien que renonçât sa maîtresse sans abri ; puis Léonard et Benjago, deux noirs indolents et paisibles qui aimèrent mieux être vendus avec la propriété que d'aller courir, à leur âge, les hasards de la vie libre. Ils étaient tous trois soumis à la direction de l'intendant Parfait, sous l'autorité duquel mademoiselle de Savillaud, elle-même, dut se courber plus d'une fois.

Cet intendant avait obtenu que Renaud le gardât aux Millefleurs dans les mêmes conditions où il l'avait trouvé, c'est-à-dire avec le tiers des bénéfices et les cinq arbres à fruits qu'il tenait de mademoiselle de Savillaud en retour de ce qu'il appelait son administration et sa grande responsabilité.

Une première fois, en effet, il sauva d'une vente aux enchères les Millefleurs grevées d'hypothèques pour payer les dettes de M. Auguste de Savillaud, en train de vivre à Paris aux dépens de toute sa parenté des Iles. Parfait fit prendre à mademoiselle de Savillaud des engagements vis-à-vis de ses créanciers, promit de les lui faire tenir, y parvint tout de bon par son courage, sa volonté opiniâtre, sa sévérité.

Remise à flot, la propriété connut encore de beaux jours, des récoltes magnifiques, et Parfait se croyait enfin au bout de son rouleau quand de nouvelles hypothèques s'abattirent sur les cafés, les cacaoes et les fruits, et toujours pour payer les dettes de M. Auguste de Savillaud.

Alors, Parfait se lamenta sur la stérilité de ses efforts, blâma la faiblesse de mademoiselle de Savillaud.

« C'est comme si j'avais charrié de l'eau dans un tonneau percé, observa-t-il. Puisque vous consentez à vous laisser mettre sur la paille par votre neveu, faites-moi ma part. »

Ce fut à ce moment qu'il exigea le tiers des bénéfices et cinq arbres fruitiers, plus le titre de « monsieur » par lequel il désirait qu'on le désignât aux inférieurs et aux étrangers.

Néanmoins, M. Parfait allait pieds nus, vêtu comme les autres esclaves, d'un pantalon et d'une chemise nouée au col par un ruban ; mais le pantalon et la chemise de Parfait étaient de

toile blanche de Hollande, tandis que Benjago et Léonard portaient la toile bleue de Guinée. Bien qu'enfant du soleil, il avait cette particularité de s'envelopper soigneusement la tête d'un foulard noir par-dessus lequel il posait son chapeau de paille à large bord, à l'ombre duquel se dissimulait son visage possessif, presque dur, de vieux cheik.

Mademoiselle de Savillaud lui reprochait souvent de ne point mériter son nom; d'être, au contraire, bien imparfait, autoritaire, rancunier, ingrat, et lui assurait qu'on le craignait et l'estimait plutôt qu'on ne l'aimait.

On ne sut si ces reproches furent sensibles à Parfait. Toutefois, après une grave maladie qui le mena à l'entrée de la tombe, on remarqua qu'il s'était amélioré. Il fut quelque temps plus doux, plus serviable pour son prochain, puis sembla en éprouver de la lassitude, le fut moins quotidiennement, finit par ne l'être qu'une fois par semaine, et, comme il ne changeait jamais ce jour, qui était le vendredi, son entourage eut vite fait de deviner son secret, aussi vite fait de mettre à l'épreuve sa patience et sa bonne volonté hebdomadaires, de sorte que les vendredis de Parfait étaient édifiants.

Ce fut nécessairement lui qui présenta les domestiques à Zilda :

— Je sais que vous entrez ici en reine et maîtresse, lui accorda-t-il. Je vous dirai donc que je

suis l'intendant des Millefleurs et votre serviteur. Souhaitez, désirez, vous serez obéie.

— Comme dans le conte de la Belle et la Bête, sourit Zilda, qui répondit sur le même ton cérémonieux :

— Ce que je souhaite, c'est de m'entourer de votre affection à tous, et que vous me receviez comme une passante qui est entrée chez vous avec confiance.

Jointe à son charme, ces mots firent sa fortune.

La vieille Rosette, touchée, pleura, s'avança vers elle, prit un pan de son châle qu'elle baisa, car à travers la beauté de Zilda, elle avait vu aussi sa bonté.



Guidés par leur flair, les mercantis eurent vite fait de découvrir la route des Millefleurs.

Ils arrivaient chez Zilda avec leurs paniers pleins de tentations et de bonheurs, la bouche dorée de flatteries ; déployaient à ses pieds des indiennes, des madras ; déballaient des parfums dont ils lui réservaient la primeur ; jonchaient le plancher de dentelles et de foulards.

Zilda achetait pour plaire aux mercantis, surtout pour réjouir les yeux qui la voulaient voir élégante et parée.

Entourée de berceuses, de sofas, de hamacs,

par quel revirement Zilda qui avait tant aimé ces sortes de sièges ne s'asseyait-elle jamais que sur une petite chaise de paille? De même, la nuit, elle couchait étendue par terre, sur une natte. Elle ne se réservait jamais non plus les meilleurs morceaux du repas, laissait son vin, refusait les liqueurs. Mais, toujours coquettement mise, ceux qui la voyaient disaient d'elle : « Elle est comme un chat tombé dans une motte de beurre. »

Seule, la vieille Rosette savait que ce chat-là ne se léchait pas les pattes.

Il venait aussi des pauvres, les mains tendues, lui promettant les bénédictions de Dieu, et Zilda faisait l'aumône non seulement avec une grâce qui triplait l'obole, mais avec le sentiment mystique qu'en donnant aux autres, elle achetait pour elle-même des choses plus précieuses que l'or. C'est ainsi qu'elle offrait son linge, ses bijoux ; paraît aussi son âme, si elle paraît son corps.

Ceux qui avaient l'expression poétique et la complexion amoureuse ne manquèrent pas non plus d'aller voir la nouvelle maîtresse des Mille-fleurs.

« Zilda, lui disaient-ils, tes yeux sont pareils à des pastilles, et, quand tu ris, la clarté de tes dents ressemble aux vagues qui se brisent sur le sable du rivage. »

Zilda répondait à ces éloges par le sourire qui les inspirait, et les admirateurs — qui n'en espé-

raient pas davantage — se retirèrent publiant les vertus de Zilda.

Jusqu'à l'affreux petit congolais *Laissez-moi vous dire* qui vint sur la terrasse danser en l'honneur de Zilda sa danse congolaise dans laquelle il faisait mouvoir ses épaules en dodelinant câlinement la tête, avec la mine d'un enfant qui pleure !

Tout ce qui porte bonheur, tout ce qui embaume, charme, caresse se dirigeait vers la maison de Zilda : des grappes d'oranges, des bottes de vetiver, du bois de senteur, des pierres de lambis.

Le cœur battant de joie, Benjago lui annonça que, le matin même de son arrivée, des abeilles, essaimant, vinrent se fixer aux Millefleurs, — ce qui était considéré comme un présage heureux.

De son côté, Zilda envoyait à mademoiselle de Savillaud les fleurs et les plus beaux fruits de la propriété. La bonne demoiselle, ravie, proclamait Zilda digne, autant par sa beauté que par sa bonté, de jouir de tout ce qui, hier encore, appartenait aux Savillaud.

★
★

Zilda donnait toujours le dos à la mer.

Il y avait quelque chose, là-bas, sur l'horizon qui la gênait, l'opprimait, quelque chose qui

faisait une grosse ombre sur sa vie. D'ailleurs, elle en avait beaucoup sur sa vie de grosses ombres, mais elles n'assombrissaient pas son visage, car Zilda voulait que son commerce avec autrui fût toujours plein de grâce et d'attrait.

Néanmoins, autrui allait disant : « Il n'y a même pas en elle l'ombre d'un petit remords. »

Ce matin-là, l'île éveillée dans la beauté de son éternel été baignait dans un soleil radieux. Il resplendissait sur les cimes des pitons, sur le gazon des savanes, sur les petites barques qui s'en allaient à la pêche, les voiles gonflées et joyeuses.

La clarté était si transparente que l'île anglaise, Sainte-Lucie, semblait s'être avancée vers sa voisine la Martinique. Débarrassée de ses langes de brume, elle se dessinait sur la mer, pareille à une haute pierre avec ses arêtes étincelantes. Mais Zilda détournait les regards pour ne pas voir l'île obsesseuse.

La montagne non plus ne lui était guère clémente. Intact, son passage y subsistait religieusement gardé par la solitude de ces bois où avaient résonné avec un accent inoubliable ces paroles de Bembo :

« Tu peux aller vivre ailleurs d'une vie qui ne craindrait point le déshonneur. Regarde ces terres : Sainte-Lucie, Dominique, tant d'autres!... Choisis celle que tu veux et nous partirons sous la garde de Dieu... »

Zilda fredonna une chanson pour défier la mer, ainsi que la montagne, toutes deux impertunes, chercha une distraction dans son aiguille, se mit à broder.

Sur ces entrefaites, Parfait surgit d'une de ces sentes étroites, raides, qui remontaient de la caféière vers la terrasse. Il apportait, enroulé au bout de son bâton, un serpent expirant que d'un geste dont Zilda goûta à la fois le style et l'hommage, il lança à ses pieds :

— Dieu soit loué ! s'écria-t-elle. Où l'as-tu tué ?

— Il était lové sous les feuilles sèches. J'allais y poser le pied. Mon bon ange m'a retenu. Oui. Dieu soit loué !

Il se signa.

Un peu au dessous de l'ouïe, la blessure écumait en un flocon de graisse. D'un vert sourd moucheté de noir, cette peau, tout autre part, eût pris une forme d'art. Ici, elle était une valeur perdue, destinée à se désagréger au fond de quelque ravin ou bientôt on l'enverrait pourrir.

Tout de suite, la fascination de l'animal s'exerça.

Benjago, Léonard, la vieille Rosette ne tardèrent pas à accourir pour contempler, sans vie, le redoutable ennemi. Chacun lui cracha une injure, le maudit, maudit sa génération, se réjouit de sa mort comme d'une victoire. Benjago lui distendit les mâchoires pour en examiner les

crocs par lesquels s'écoule le venin, tandis que Léonard, le touchant d'un charbon ardent, ramenait le mouvement dans ce corps d'où la vie était lente à partir et dont se dégageait encore cet étrange magnétisme que subit si puissamment l'oiseau.

De nouveau, on l'outragea, on le maudit, après quoi chacun retourna à sa besogne.

Toutefois Parfait demeura sur la terrasse à conter à Zilda des histoires de serpents, d'extraordinaires histoires, une, plus étrange que toutes, d'un reptile qui gardait comme un chien la maison de son maître ; venait à son appel manger dans son assiette ; s'élançait en son absence sur les gens qui pénétraient dans sa cabane.

Puis, ce jour n'étant pas son jour de perfection, Parfait se mit à jaser et à médire du conteur de contes dont la maison, en face, sur la colline, était pleine de vacarme depuis le réveil.

— C'est souvent ainsi, dit-il. Il est toujours à tuer des coqs et des lapins pour festoyer. Il éreinte un pauvre esclave qu'il a acheté pour un mauvais doublon, le fait travailler au delà de ses forces, tandis qu'il passe son temps à dire des bêtises et à faire bombance.

Comme il abaissait les yeux sur le serpent, le bout d'un cigare le frappa. De l'extrémité de son bâton, il le désigna à Zilda.

— Ce ne sont pas les gens d'ici qui fument cette qualité-là.

— Est-ce que le maître de la maison n'aurait pas le droit de venir fumer dans sa maison ? répliqua Zilda qui sentit l'insinuation.

Dans l'ombre de son chapeau, Parfait la regarda, les yeux de côté. Après un silence :

— Veux-tu me permettre de te le demander ? Es-tu libre ou es-tu esclave ?

— Pourquoi cette question ?

Son regard croisa fièrement le regard scrutateur du vieil intendant :

— Sache, lui dit ce dernier, qu'il vaut mieux qu'on te croie asservie que libre ; écoute et comprends. Le Christ lui-même a dit : Il vaut mieux être jeté au fond de la mer avec une pierre au cou que de scandaliser le moindre des moindres. »

— Ce même Christ a dit : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. » Est-ce que je te scandalise ?

— Je te rendrai cette justice que tu as apporté dans cette maison la bonté et la charité. Jamais tu ne rebutes ceux qui t'approchent, et le pauvre ne s'en va pas les mains vides quand il t'a parlé. Mais ta place n'est pas ici. Non, elle n'est pas dans cette maison ! Voici où elle est. Regarde.

De son index à l'ongle bombé, il forçait Zilda à regarder l'île ruisselante de lumière.



La lectrice aussi vint faire visite à Zilda.

Un après-déjeuner, la vieille Rosette la signala comme elle apparaissait au bas de la côte, tandis que le chien de la maison, selon son habitude, se levait, allait à sa rencontre. Elle portait sous le bras les deux livres familiers dont, même à distance, se découvrait la vétusté.

— Elle vient faire la lecture, dit Rosette, en plaçant sur le portico une chaise devant laquelle elle posa un petit banc :

— C'est toujours ici qu'elle s'assied, expliqua-t-elle, jamais à l'intérieur, afin que ceux qui passent entendent un morceau de la bonne lecture.

— Comment se nomme-t-elle ? s'informa Zilda.

— Mademoiselle.

Mademoiselle montait en marge du chemin, recherchant l'ombre des cassias aux fleurs lumineuses. Le chien revenait avec elle, réglant son pas sur le sien, un peu débile, que ralentissait, ici, l'aumône d'une prière lue à un passant ; là, une extase ; car Mademoiselle était une voyageuse qui traversait le monde sans bruit, simplement pour aller au ciel, où elle voulait amener avec elle tous ceux qu'elle rencontrait sur sa route.

Elle finit par arriver à la maison, s'assit, sans se présenter à Zilda, sur la chaise que lui avait

préparée Rosette ; posa les pieds sur le petit banc. Elle savait que sa réputation la précédait partout ; qu'elle était « la pieuse lectrice » dont les livres s'ouvraient à tous ; qu'elle pénétrait chez tous, aussi bien chez les noirs que chez les blancs ; dans les chaumières que sur les grosses plantations ; chez les pécheurs comme chez les justes.

Elle dit à Zilda :

— Je serais déjà venue te voir, mais j'ai passé deux mois entiers sur la propriété de madame Brenteville, mère, à lui faire la lecture de l'Introduction.

— Et le carême, où le passes-tu ?

— Tout le carême est réservé à madame de Routerre, la mère de Lionel. Le jour n'est pas assez long pour tout ce que nous avons à lire, et, comme après le saint temps, nous sommes très fatiguées, M^{me} de Routerre me garde toute la quinzaine de Pâques pour me reposer.

Mademoiselle posa ses bouquins sur ses genoux. De ses doigts, elle palpa, assujettit son foulard gris sur ses cheveux qui lui ornaient les tempes d'une grappe de boucles cendrées sous lesquelles son visage tabac prenait une souriante douceur.

Elle ressemblait à ces pensées pressées entre les feuillets de ses manuels en guise de signet. Comme elles, sans sève, sans arôme terrestre. Ses yeux atones révélaient sa vie emportée dans

les extases, pareille à ces lampes de chapelle qui brûlent à l'abri des souffles trop forts, crépitent faiblement avant de s'éteindre, ensuite meurent sans laisser de ténèbres.

Elle descendait illégitimement d'une vieille famille de magistrats sur les descendants de laquelle pesait une bizarre malédiction. Mademoiselle, que son illégitimité écartait des héritages, mais ne soustrayait pas à l'anathème tombé du haut d'une potence, partageait avec ses consanguins l'infirmité de se disloquer comme fut disloqué par la torture l'innocent qui maudit, jusqu'à la cinquième génération, la postérité de l'imprudent magistrat.

Quand la prédiction se réalisait sur les membres de Mademoiselle, on allait quérir Parfait.

L'intendant s'empressait d'accourir et de remettre en place les membres déjoints de la lectrice. Il annonçait alors d'un air mystérieux :

« Je viens de remonter Mademoiselle. »

★
★ ★

Mademoiselle déligota ses livres.

C'étaient une *Vie des Saints*, de ces âmes d'hommes ou de femmes qui éprouvèrent jusqu'au suicide le dégoût de la chair, et une *Imitation de Jésus-Christ*, le livre sibyllique consulté à l'égal d'un oracle, que l'on n'ouvrait point sans l'accomplissement d'un rite.

Tellement ouverte et fermée, lue et relue, cette *Imitation*, que ses pages étaient couvertes de bandelettes appliquées sur leurs marges comme des pansements. Quant à la *Vie des Saints*, elle exhalait une odeur de tabac dont ses feuillets jaunis étaient suffisamment pourvus pour que, les dimanches où Mademoiselle oubliait sa tabatière, elle pût y recueillir une prise, ainsi que le témoignaient les grattages infligés aux feuilles par l'ongle avide de la priseuse.

La lectrice mit ses lunettes d'écaille, puis tendit le livre à Zilda. Celle-ci, accomplissant le rite préparatoire de l'ouverture, se signa sur les lèvres et la poitrine en formulant l'invocation traditionnelle, enfonça une épingle dans la tranche du volume qui s'entr'ouvrit au titre même d'un chapitre, ce dont Mademoiselle se réjouit.

D'un ton ferme, elle lut, devenue grave :

Que celui qui m'aime, prenne sa croix et me suive.

Sous l'injonction formelle, les épaules de Zilda eurent un frémissement. Tout de suite, elle se vit sous la croix, sans beauté, sans amour, se raidissant contre le fardeau qui s'imposait, mais vaincue, écrasée par lui.

Du même accent presque implacable, la lectrice continuait :

Votre croix vous est préparée. Elle vous attend partout. Vous ne pourrez la fuir quelque part que vous alliez,

puisque, partout où vous irez, vous vous trouverez et vous trouverez toujours vous-même.

Elle lisait d'une voix incolore, sur un rythme lent qui permettait aux mots de pénétrer dans l'intelligence et à celle-ci d'en trouver la signification.

Assise bas sur son humble chaise, Zilda se courbait comme pour se dérober au souffle impitoyable qui voulait l'arracher toute vivante à la vie.

Elle regarda les roses qui se balançaient sous les palmes, les mangues savoureuses qui se pressaient joliment sur les branches, pareilles aux œufs soigneusement rangés dans une corbeille.

Si vous portez de bon cœur la croix, elle-même vous portera. Si vous la portez à regret vous rendrez votre fardeau plus dur et cependant il vous faut la porter.

— Ah ! soupira Zilda, en se redressant, encore troublée d'avoir respiré les sensualités éparses.

Si vous rejetez une croix vous en retrouverez une autre certainement plus pesante. Disposez-vous donc...

Une voix s'éleva alors sur la colline d'en face, une voix de femme modulant à son tour une mélodie d'amour.

En cadence, la chanson descendait le morne doré de soleil et de fruits, serpentait à travers les

mais engainés dans leurs fourreaux, entrant, emplissait la véranda, disputant à l'autre force la beauté et la vie de Zilda :

Doux plus que le sucre est l'amour

Disposez-vous donc à porter courageusement la croix...

Il faut que tu m'aimes toujours.

Si quelqu'un veut marcher sur mes pas qu'il renonce

A soi-même :

Regarde comme le ciel est bleu.

Qu'il prenne sa croix et me suive. Ainsi soit-il !

Au cri puissant de la vie répondait le cri désenchanté du renoncement. Aime ! disaient les roses en secouant leurs parfums au vent. Meurs ! répondaient les branches sèches qui tombaient avec un craquement. Aime ! roucoula un ramier poursuivant sa femelle sous les bambous. Meurs ! protestait un squelette d'oiseau traîné par d'innombrables fourmis.

La mort répondait à la vie. La vie répondait à la mort. Les deux forces maîtresses du monde se côtoyaient et se mêlaient, sortaient l'une de l'autre, s'absorbaient, formaient la trame puissante, indestructible du monde.

Dans un rêve, Zilda vit la sainte se lever et partir, s'en aller sans amour, sans tentation,

presque sans croix sur la route du ciel facile à ses pas, elle qui n'avait jamais aimé.

— Aime d'abord et meurs ensuite. Aime jusqu'à mourir, Zilda ! entendit-elle dans le songe qui l'alanguissait.

A la voix caressante et connue, elle se retourna :

— Ecoute, lui dit Renaud, l'index levé, l'invitant à prêter l'oreille au chant qui, tantôt avec un sanglot, tantôt avec l'âpreté d'un dard, redisait la blessure dont saigne le monde et à laquelle il s'enivre comme à son vin.

*
* *

Le vieil Eloi vint aussi faire visite à Zilda.

Un matin en ouvrant les portes, on le trouva assis sur la véranda, son bâton posé à côté de lui.

Ce fut une joie !

Zilda accourut, baisa ses cheveux, son front, pleura, la tête posée sur sa poitrine :

— Pleure, Zilda, ma colombe, ma perle brisée qui n'a pas su comme la femme sage bâtir sa maison ; mais, comme la folle, l'a renversée de ses propres mains ! Pleure. Je voudrais te dire de jolies paroles comme au soir de ton mariage, quand nous t'entourions fiers de ta beauté et de ta vertu. Ta beauté est restée. Mais, qu'as-tu fait de ta vertu ?... Hélas ! notre joie a fini par le

chagrin. Tu n'es pas devenue la femme que nous espérions, celle dont le prix surpasse de beaucoup celui des perles ; qui ceint ses reins de force et son bras de vigueur ; dont la lampe ne s'éteint point la nuit. Mais la lampe a-t-elle jamais brillé chez toi, ô folle, folle qui as détruit ton foyer de tes propres mains ! Quant à moi, la mort seule m'eût empêché de venir. J'avais à tenir la promesse que je fis à Bembo de te voir et de te parler. Le jour de son départ, je restai avec lui jusqu'à la dernière minute. Il t'attendait malgré tout. Il espérait que tu allais venir à cette heure d'adieu, et, qui sait ? que tu partirais avec lui. Nous sommes demeurés là, dans le sable, les pieds dans la lame, les yeux fixés sur la route par laquelle tu aurais pu apparaître. Tu n'es pas venue, Zilda.

Assise à ses côtés, cachant sa confusion sous une attitude câline, Zilda appuya son front sur les genoux d'Eloi :

— Voici ce qu'il ramassa dans le sable avant de s'embarquer et qu'il m'a remis pour toi : ce coquillage. C'est lui qui en a désuni les valves. Tu comprendras.

Il posa dans les mains de Zilda les valves fines veinées de blanc, rompues au point où la nature les avait liées par une charnière :

— Non, dit Zilda qui dégagea le symbole. Notre vie n'a pas eu le temps de se lier. Les paroles seules nous engagèrent. Je ne l'ai pas

aimé, car je sais aujourd'hui que l'amour est fort comme la mort, plus fort que le mépris, que le devoir, que tout !

— Le devoir est plus fort que la mort et que l'amour ensemble, répartit Eloi. Ecoute. Tu verras. Dans la guerre de 1805, quand, sous le feu des batteries anglaises, il fallut porter un message au commandant de la corvette *La Fine*, le jeune homme de notre peau qui fut chargé de cette mission périlleuse ne recula pas. Il aimait cependant, et, de la femme qu'il aimait, il allait avoir un enfant. Mais le devoir fut plus fort que l'amour et plus fort que la mort, car il mourut d'un boulet de canon comme il venait de remettre son pli à destination. Sans l'avoir connu, pense quelquefois à lui, Zilda... Il fut mon frère.

Sur cette évocation, le vieil Eloi se tut, ému. Zilda, devenue plus grave, regarda la mer qu'un grand oiseau rasait de son vol bas.

L'air se faisait moelleux et trouble ; la vague, changeante. Sainte-Lucie était lointaine, invisible, perdue dans les brumes marines.

Des pleurs d'enfant mêlés à des aboiements de chien leur parvinrent tout à coup.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Eloi.

— C'est le conteur de contes qui bat son petit esclave.

— C'est ainsi ! Dès que nous possédons deux sols, nous achetons un esclave et nous le battons, nous aussi, constata le vieux noir. Qu'avons-nous

donc à reprocher aux blancs ? « Le fouet, dit l'Écriture, est pour le cheval, le mors pour l'âne et la verge pour le dos des insensés. »

Brusquement, sans que rien le fît prévoir, le grain tomba, c'est-à-dire une ondée tapageuse, une de ces larges pluies équatoriales, traversées de soleil, dont les noirs disent que « le diable marie sa fille pendant qu'il bat sa femme ». En un moment, tout ruissela, les jarres débordèrent, la terre amollie, crevassée sous les énormes gouttes exhala une odeur tièdement âcre.

Puis l'averse cessa brusquement. Les verts avivés donnèrent au paysage un éclat plus vif. L'oiseau qui s'était repris à voler déchiquetait à longs coups de bec les mangues mûres.

Zilda fit venir Parfait qu'elle présenta à Eloi. La terre étant séchée, Parfait invita le vieil homme à visiter la propriété. Il lui montra le jardin, la tonnelle, la caféière, la ruche, les cinq arbres chargés de fruits qu'il tenait de mademoiselle de Savillaud ; jura que s'il mourait avant sa libératrice elle rentrerait en possession de ces arbres et hériterait, au surplus, de tout ce qu'il possédait par son travail.

— Cependant, ne put s'empêcher de lui faire observer Zilda, il m'est parvenu que, plus d'une fois, tu te montras dur pour elle, jusqu'à lui refuser les fruits de tes arbres même quand il lui venait des convives.

Parfait fit la sourde oreille.

Comment, en effet, définir — même à-soi — ce sentiment complexe, — assez fréquent d'ailleurs chez certains noirs — qui fait trouver une jouissance à torturer et à adorer la même personne ?

A l'occasion de la visite d'Eloi, Zilda régala la maison. En l'honneur du vieil affranchi, elle offrit le punch et le vin. Eloi, sensible à ces marques d'affection, exprimait sa joie par une gaîté paisible. Cependant, au fond de sa barbe blanche, il demeurait inquiet.

— Je suis soucieux d'Hector, confia-t-il à Zilda. J'ai peur de son calme. Il sort chaque nuit. Souvent, il s'arrête et se retourne comme un homme qui regarde s'il est suivi. Je sais qu'ils sont plusieurs à s'assembler sous les raisiniers du rivage, quand tout dort. Ils s'accroupissent sur le sable, près de la mer ; se parlent très bas, bouche à bouche. S'ils entendent du bruit, ils se couchent à plat ventre dans la noirceur du sable et demeurent silencieux jusqu'à ce que tout pas cesse... Mais que fais-je ! Je te parle ainsi, à toi !

— Je te le jure ! protesta Zilda devenue sévère, nul n'en saura jamais rien par ma bouche.

Au coucher du soleil, le vieux foula se leva pour partir, bien que Zilda voulût le retenir.

De le voir s'en aller si seul, si las sur la longue route dans la nuit qui venait, elle s'attacha à ses pas. Lentement ils descendirent la

côte. Vénus se levait sur l'horizon. La mer était mouvante, d'une couleur d'acier, traversée d'éclairs brefs qui faisaient songer à des lames d'épée.

Des gens qui les croisèrent leur apprirent les graves événements qui se passaient en ville. Ils y avaient laissé toute la gendarmerie sur pied. Un complot, découvert le matin, signalait les trois colosses : Hector, Venancour, Décius comme les conspirateurs. On était parvenu à arrêter le dernier et on était à la poursuite des deux autres. Ils se cachaient sans doute sous les raisiniers du rivage, attendant la nuit pour s'évader. Mais ordre était déjà donné à la police de mer. On serrait de près les côtes.

— Rentre, dit Eloi à Zilda. Je m'en irai seul.

— Jamais ! Je t'accompagnerai jusqu'à l'entrée de la ville.

Eloi s'arrêta un instant au bord du chemin, appuyé sur son bâton. Ses traits défaits exprimaient une infinie tristesse.

— Assieds-toi, conseilla Zilda.

— Prenons courage, préféra-t-il.

Et il continua silencieusement de marcher vers la ville.

Des navires de guerre glissaient sur l'eau, gardaient les lignes du nord et de l'est, les plus favorables à la fuite, à cause des îles anglaises de la Dominique et de Sainte-Lucie qui les jalonnet. Tout le sud était barré par la rade et

n'offrait d'ailleurs que des terres lointaines. Avec la nuit venue, rapidement grandissante, le flot se violaçait.

— Il fait noir sur la mer, remarqua Eloi. Malheureusement elle est houleuse, mauvaise. La fuite n'est pas possible pour eux.

Ils ne rencontraient plus personne sur la route. On sentait bien qu'un attrait peu ordinaire retenait les gens en ville. Ils croisèrent tout de même un pauvre homme chargé comme un âne, qui répéta ce qu'ils venaient d'apprendre : on en avait arrêté plusieurs, mais les chefs du complot n'étaient pas encore pris.

— Dieu les sauve ! murmura Eloi.

S'exaltant dans la solennité du soir tragique, il s'adressa directement à l'Invisible :

— Aie pitié d'eux, Seigneur, aie pitié d'eux, car ils cherchent ce que tu as donné à tout l'homme si puissamment : la liberté qu'on leur a ravie !

Un bruit ample, retentissant, profond, couvrit la prière du vieillard.

— Le canon ! fit-il, en se signant.

On ne voyait presque plus la mer sur laquelle l'obscurité était tombée comme un drap ; on la sentait plutôt par cette sensation unique et puissante que sa présence, même lointaine, communique. Il y avait des pas autour d'eux ; dans les petits sentiers, au fond des halliers.

— Entends-tu ? demanda Zilda, la gorge serrée.

Une voix cria : « Qui vive ! » en même temps que surgissait une tête hors des broussailles.

— De paisibles passants, répondit Eloi.

Il se nomma avec la plantation à laquelle il appartenait.

Ce ne fut que plus loin, lorsqu'ils eurent atteint les champs de canne de la Békesserie que le drame qui se jouait sous le ciel obscur revêtit son émouvante, sa désespérante beauté. Eloi sentit tressaillir Zilda et sa main se crisper sur son bras. La première, elle venait d'apercevoir le mina et murmurait son nom.



Nul autre que le mina n'avait ce torse développé et superbe, cette attitude de défi hautain qu'il portait même à cette heure où, traqué comme une bête, il n'avait de refuge que dans la mort. Il était en haillons, avec des feuilles sèches dans les cheveux. Il se tenait debout au milieu de la route, comme un homme qui attend, calme, sans halètement. Une résolution inexorable émanait de lui, soutenait sa lassitude immense.

En entendant les arrivants auxquels il donnait le dos, il se retourna. Sans s'émouvoir, il les laissa approcher.

— Malheureux ! murmura Eloi, que fais-tu là ! Ne sais-tu pas que tu es cerné, qu'il n'y a que

des gendarmes autour de toi, que ta route est barrée !

— Avec cette clef-là dans la main, répondit-il, on a devant soi la plus belle des routes : la liberté, Patriarche !

D'un geste paisible, il haussa le pistolet qu'il tenait, un doigt posé sur la gachette, prêt à faire partir le coup.

— Merci d'être là ! ajouta-t-il. Tu assisteras à ma dernière heure. Ah ! que cela me fait du bien ! Je mourrai sans regret. Reste là, contre cet arbre, trois minutes seulement. Surtout ne m'abandonne pas. Assiste-moi. Tu me fermeras les yeux.

Il semblait ignorer Zilda. Il ne la regardait ni ne lui parlait. A sa supplication désespérée de se cacher, de fuir, d'essayer encore, à l'offre qu'elle lui fit de sa maison, il demeura insensible. Et cependant, c'était la consolation infinie, le vin de sa dernière heure de sentir à ses côtés cette femme qui était de sa race l'expression la plus fine ; d'avoir en elle le témoin de son geste suprême.

Une dernière fois, il jeta comme une semence son rêve stérile à la nuit.

— J'ai voulu grouper mes frères sous le drapeau de la révolte et de la liberté, les amener à revendiquer leurs droits et leur dignité. A l'exemple du Brésil, ou d'Haïti, nous aurions pu former ici une république noire libre et labo-

rieuse. Nous sommes les plus faibles il est vrai, mais nous sommes les plus nombreux. Avec l'union et le courage, nous fussions arrivés. Mais je n'ai trouvé que des lâches, des espions et des traîtres...

Il n'acheva pas. A quelques pas de lui, on criait :

— Rends-toi, Hector, ou je te tue !

Il tressaillit, se redressa, les muscles frémissants ; et d'une voix terrible :

— On tue un chien, on ne tue pas Hector ! C'est Hector lui-même qui se tue, pour ses frères, pour la liberté !

Il leva son arme à la hauteur du front. Le coup partit avec le bruit sec d'une branche morte qui se casse et l'homme, dont la voix vibrait encore dans cette triste nuit, s'abattit de tout son poids, les bras ouverts, barrant la route comme une grande croix.

La tête renversée, la main sur les yeux, Zilda pria.

Déjà rien ne vivait plus d'Hector que son sang qui coulait, tachait d'une fleur rouge la toile blanche de sa chemise en loques.

Devant sa dépouille, le vieil Eloi alla pieusement s'agenouiller, et, en lui souhaitant la paix éternelle, lui ferma les yeux.

Quand il se releva, il se dirigea sur le bord du fossé, vers l'arbre qui avait abrité le drame et ombrageait encore le corps du colosse. De la

pointe de sa jambette, le vieux noir traça une croix sur le tronc du baobab, sanctifiant ainsi le lieu qu'avait ensanglanté cet obscur martyr de la Liberté.

★
★★

— Oui, le vieil Eloi a bien dit. La vie d'Hector ne fut pas sans grandeur, reconnut Joute de Routerre. Ce noir souffrit dans sa race plus que dans sa personne la dégradation qu'elle subit. Il refoula en lui l'instinct le plus impérieux de l'homme, car il supprima la femme de sa vie pour ne pas créer un esclave de plus. Il fut beau jusqu'à sa dernière minute.

— Je le reconnais, avoua Renaud, Hector eut sa grandeur et vous, de Routerre, vous excellez dans son apologie. Mais, pour notre repos à tous, il vaut mieux que nous soyons débarrassés de ce mina, et, mieux encore, qu'il nous en ait épargné la sinistre obligation. Cela dit, je vais voir cette pauvre Gazelle.

Sur ces paroles, il se leva, alla vers l'écurie, tout inquiet de sa jument qui s'était couronnée le matin en venant.

Joute de Routerre demeura sur la terrasse où Zilda préparait le punch.

Elle était négligemment vêtue d'une chemise de batiste fermée sur l'épaule par un clou d'or

et d'une jupe de soie pâle qui se drapait sur sa hanche gauche.

Ce costume lâche, vacillant, ingénu dans sa combinaison, expression d'un climat qui libère ses brebis de leur laine, prenait sur le corps une grâce, un rythme provocant qui charmaient l'âme artiste et voluptueuse de ces Français des Iles.

— Zilda, demanda de Routerre, quand Renaud fut assez éloigné, te rappelles-tu la lune de miel de la maîtresse ?

— Oui, répondit Zilda, qui avait assisté à l'enivrement de ces premiers jours d'union, avait vu Renaud et Léone dans la félicité et l'extase de leur possession.

— As-tu jamais songé que tu as détruit ce bonheur ?

— Oui, j'y songe.

— Tu y songes seulement ?

— Que puis-je y faire ?

— T'en aller où tu dois.

— Le maître m'a dit : « Si tu pars, Zilda, j'en mourrai de chagrin... » Tu le vois donc, la maîtresse n'en sera pas plus heureuse.

— On dit ces choses-là. On guérit quand même. Il irait en France. Il se distrairait de toi. Le temps est un grand maître. Petit à petit tout rentrerait dans l'ordre. Toi, tu irais rejoindre Bembo qui, en somme, est ton mari et a sur toi des droits que tôt ou tard il fera valoir. Il n'y

aurait plus d'obstacle au bonheur de la maîtresse que ta présence ici tourmente, car elle entretient la passion du maître. Crois-moi, pars, Zilda. Tous, nous attendons ce sacrifice de toi.

Renaud, qui craignait le tête-à-tête entre Zilda et de Routerre, revenait déjà.

Il savait qu'un sentiment quasi paternel composait le fond de l'adoration de Joute de Routerre pour Léone et que, conjointement avec Halmie, il travaillait à enrayer sa liaison.

— N'est-ce pas que pour nos chevaux nous délaissions volontiers nos maîtresses ? dit Joute.

— Cela dépend. Quoi qu'il en soit, Gazelle s'est bel et bien couronnée.

Zilda se retira, laissant sur la table qu'elle avait ornée, du sucre, du rhum, des citrons de Chine d'un parfum aigu, et le traditionnel *lélé* à mousser.

— Vous avez parlé à Zilda. Que lui avez-vous dit ? interrogea Renaud.

— C'est à vous que je parlerai de préférence, Renaud. Oh ! pas pour vous faire de la morale, se hâta-t-il d'ajouter avec une fatuité jeune. C'est simplement à cause de Léone...

— Léone m'a maintes fois dit, prévint Renaud, qu'elle m'aimait jusqu'au sacrifice, s'il s'imposait. Et elle n'est pas plus indulgente pour... une fantaisie !

— C'est plus grave qu'une fantaisie, fit remarquer de Routerre.

— Elle a cru aimer, en réalité elle a plutôt joui d'être aimée, et quand le moment vint pour elle de puiser dans son amour cette force d'indulgence qui s'impose quelquefois, même à la plus adorée, et que trouvent en elles les femmes qui aiment vraiment...

— Nous exigeons beaucoup de nos femmes, interrompit Joute de Routerre. Nous voulons qu'elles soient des héroïnes, des saintes, des vertus agenouillées devant nos faiblesses. Si encore nous les cachions, ces faiblesses, mais nous les affichons. Car, si comme vous chérissez de le dire : le bonheur est dans l'ignorance, vous n'avez guère servi votre devise.

— Ce lieu est cependant très discret, très éloigné de Léone et du monde et, en somme, j'y viens chasser. Ne sommes-nous pas, vous et moi, partis ce matin en chasseurs, et, au retour, ne rapporterons-nous pas du gibier ?

— Sans doute, convint en souriant Joute de Routerre. Mais, si nous allions de préférence le chasser en Touraine et oublier un peu la tourterelle des Millefleurs ? Pour l'amour de Léone, si vous y renonciez ?

— Si je renonce à Zilda, je me consumerai d'ennui à côté de Léone.

— Et si vous perdiez Léone ?

— Je mourrais de chagrin à côté de Zilda.

— Et Léone qui se meurt de chagrin à côté de vous ?

— Pourquoi ? N'est-elle pas vivante en mon âme ? Elle a pour elle toute la force sociale et la puissance du passé. Nulle autre créature ne touchera à ce qui lui appartient et lui appartiendra toujours. Avec Zilda, ce sont d'autres activités de mon être qui sont entrées en jeu pour un temps plus ou moins long. Qu'y pouvons-nous ? Vous-même, qu'avez-vous pu contre ces fatalités de la vie et de l'organisme ?

— Leur opposer notre volonté, lutter contre elles, partir. Réalisez avec Léone ce voyage pour la France, qu'elle désire tant d'ailleurs.

— Tout m'est cher de ce que Léone désire. Nous partirons dès qu'elle le voudra. Seulement, il ne faut pas qu'en mon absence Halmie touche à un cheveu de Zilda. Seul, j'ai le droit de lui dire : sépare-toi de moi. A cette condition, je partirai.

— Nous partirons ! applaudit Joute de Rouëterre avec une juvénile manifestation d'allégresse. Une vague de jeunesse, expliqua-t-il. C'est si jeune de s'en aller comme cela de gaieté de cœur, de changer de lit, d'habitudes ! Sentir encore l'attrait des lointains, des plaisirs ! Ah ! oui, pouvoir être sensible à tout cela, c'est de la jeunesse !

Des rires et des sons d'accordéon descendant de cette même colline d'où s'était égrenée, un après-midi de lecture, la chanson passionnée, se joignirent à son bonheur.

— C'est donc aujourd'hui le mariage du conteur de contes ? demanda Renaud à Parfait qui remontait de la caféière.

— Ce n'est pas encore le mariage, c'est le baptême, répondit l'intendant. Le mariage viendra en dernier, comme dans les sacrements.

Il se mit à les énumérer comme il put : le baptême, la confirmation, l'eucharistie, l'ordre et le mariage.

Comme il parlait, la vue d'une somptueuse araignée richement vêtue de velours fit bondir Renaud. Il avait voué une aversion implacable à cet insecte pour l'émotion d'horreur que sa vue occasionnait à Léone. Aussi, sans pitié, broya-t-il sous son talon la superbe mygale.

* * *

— Bonne et bonne fois !

— Tout ce qui se conte est bon à conter répondirent en chœur les auditeurs assis, sur leurs jambes repliées, autour de Zilda :

« Il y avait une fois, dit le conteur, un bal chez les bêtes à plumes. Or, l'anolis qui, vous le savez, est un lézard sans souci, sans gêne, avec cela chercheur d'aventures, manquant toujours du nécessaire quand il faut se présenter décemment dans le monde, s'en alla se plaindre au coq de sa nudité en cette circonstance, et le pria de lui prêter son beau costume pour assister au bal des

bêtes à plumes, puisque lui, coq, chargé de veiller l'arrivée du jour, était, pour cette raison, le seul oiseau qui ne pût se rendre à la fête.

— Je veux bien, consentit le coq, mais à condition que tu me rapportes mon plumage pour annoncer comme il faut le lever du soleil. Aussi, sais-tu que c'est à quatre heures que je lance mon premier chant.

— Sur mon honneur, jura le lézard, je te rapporterai ton habit pour annoncer le lever du soleil !

Devant cette promesse, le bon coq se hâta de se dépouiller de son plumage qu'il remit au compère lézard.

Vite, lézard de s'en parer et de se rendre, en toute hâte, au bal des bêtes à plumes.

Fanfaron, fripon, lézard se fut à peine jeté dans la danse qu'il en oublia son habit, sa parole, et coq qui risquait, pour lui être agréable, d'être surpris en honteuse posture. Affublé de son bel habit feu, il tourbillonnait, coquetait, s'échauffait au plaisir, tandis qu'approchait le soleil, amenant le terme de l'échéance.

Tout à coup, un éclatant kokoriko envahit la salle :

— Kokoriko, lézard, mon ami, rends-moi ma culotte. Kokorico, lézard, mon ami, rends-moi ma chemise, rends-moi mon gilet, rends-moi mon jabot, rends-moi mon chapeau.

A chaque sommation, lézard de se dévêtir,

pièce à pièce, de lancer au coq qui son habit, qui sa culotte, son gilet, son jabot, jusqu'à ce que nu, exposé à la risée et aux huées de la salle, l'intrus dut se sauver en toute hâte pour ne pas être déchiqueté par la gent emplumée, qui tendait vers lui mille becs redoutables.

Le conte se termina par le classique coup de pied que tout conteur de contes nègres qui se respecte se flatte d'avoir reçu d'un personnage du récit au moment du festin immanquable où le narrateur essaie toujours de s'introduire par ruse. C'est ce coup de pied qui le projette jusqu'au milieu de ses auditeurs auxquels, encore tout ahuri, il narre l'aventure.

Epars par terre autour de Zilda, les écouteurs, tirant du conte la moralité qui leur plaisait, formulaient leurs impressions en proverbes. Quelques-uns d'esprit moins paresseux se complurent volontiers à développer leurs conclusions personnelles selon qu'ils étaient frappés par la généreuse bonté du coq ou par les mœurs bohèmes du lézard antillais aussi insouciant de ses serments que de son confort.

— Il arrive toujours un moment, dit quelqu'un, où il faut rendre à son prochain ce qu'on lui a pris.

Ce fut cette conclusion que, de préférence aux autres, Zilda retint malgré elle.

Le conteur de contes régala encore ses auditeurs de quelques fables dites toutes avec verve et

mimique, abondant en ces onomatopées qui donnent aux récits nègres leur vigueur et leur drôlerie.

La lune poudrait d'une poussière d'argent ces visages d'Afrique affinés par le déracinement et qu'aucune émotion atavique ne troublait plus en face de l'astre *qui force le chacal à joindre sa femelle et ouvre les flancs aux étreintes comme les grandes fleurs de marigots.* (Tombouctou la *Mystérieuse.*)

Ayant achevé, le narrateur se leva, souhaita à Zilda une nuit traversée de beaux songes ; puis, le bâton sous le bras, s'en alla en jouant de l'accordéon, suivi de son esclave et de son chien, comme il était venu.



Rosette ne connaissait point la personne qui arrivait à cheval dans une amazone bleu sombre, portant la tête comme une reine. Mais, ayant entendu souvent parler de la sœur du maître, elle la devina et s'empressa, dès que celle-ci se fût arrêtée, de lui apporter une chaise pour l'aider à descendre :

— Où est Zilda ? demanda Halmie aussitôt qu'elle eut posé la pointe du pied sur la chaise.

— Elle est descendue vers la rivière, répondit humblement la vieille Rosette. Elle ne tardera guère à en revenir.

Elle offrit à la sœur du maître d'entrer dans la maison. Halmie aima mieux rester sur la véranda, prise au charme des alentours.

Une abondance de fruits se dorait aux rameaux : la mangue, l'orange, le fruit du papayer, cet arbre des contes nègres qui grandit si rapidement que le baigneur qui a confié ses vêtements à ses branches ne peut déjà plus les atteindre à sa sortie de l'eau.

Combien Léone se fût plu ici ! pensait Halmie. Elle eût passé sur cette altitude délicieuse les mois les plus chauds de l'année, — de juin à octobre, — après l'humidité de l'hivernage, alors que le ciel reprend son éclat et sa pureté. Elle eût aimé ce séjour dans la montagne, respiré avec efficacité les brises vivifiantes qui en viennent, chéri ces paysages, cette vue étendue sur la mer, ces promenades ombragées ! Ces lieux, par cela même que Renaud en subissait la séduction et les remplissait de sa présence, appartenaient et se devaient à Léone. Nulle autre qu'elle n'avait le droit de jouir de ce qu'elle possédait !

Une colère la prit contre Zilda.

Cette créature détournait de Léone le courant d'amour qui grondait au cœur de son frère. Il était temps qu'elle lui parlât à son tour ! et elle lui parlerait, et ses paroles, elle le sentait, seraient dures, cruelles s'il le fallait, pour éveiller en elle les sentiments salutaires. Elle évoquerait les heures touchantes de sa vie, vécues dans la

maison à laquelle elle devait tant de douceur et dont elle troublait aujourd'hui la félicité. Oui, elle flétrirait sa conduite, l'abandon de son foyer, la trahison de ses devoirs, son ingratitude. Elle lui dirait qu'un jour viendrait où elle serait châtiée sans miséricorde.

— La voilà, annonça la bonne Rosette, le doigt tendu. Elle vient là-bas, sous la tonnelle.

Halmie se retourna vers l'endroit que lui désignait la serve, aperçut en effet Zilda qui approchait, les pieds dans des sandales dont la couleur claire seyait à sa peau. Et tout de suite, il lui apparut que sa démarche était moins légère, le rythme de son pas alangui, comme brisé sous un poids nouveau.

Zilda féconde allait créer, tandis que la chair de Léone demeurait décevante et stérile après l'inutile déchirement où avaient sombré ses espérances !

Halmie vit trouble. Les choses lui apparurent sous un voile humide, vacillant, dans une lumière brouillée à travers laquelle Zilda lui sembla chanceler, puis s'affaisser.

C'était réel.

Zilda, sous l'émotion violente que lui occasionna la présence d'Halmie, sentit la terre lui manquer sous les pieds. Elle tituba et tomba.

— Va vers elle, dit Halmie à Rosette. Elle m'a vue. Cela lui a fait du mal.

Tandis que, dévouée, Rosette, s'empressait

aux côtés de Zilda, la sœur du maître se remit en selle et partit.

Dans la boîte que lui tendait Zilda, Renaud reconnut la mallette qu'il lui offrit pleine de bijoux, le soir de son départ de la maison.

Il la lui rendit :

— Je ne reprends jamais ce que j'ai donné. Que signifie ton geste ?

— Il le faut, il faut que je m'en aille. Que ferais-je de ces bijoux ? Je ne me parais que pour toi.

— Qui t'a dit de partir ?

— Moi-même. Quelque chose qui est au fond de moi.

— Et moi qui croyais qu'au dedans de toi il n'y avait que de l'amour ! Moi qui croyais à sa force alors qu'il n'est qu'une feuille sèche que la plus petite secousse détache.

Il montra du doigt une feuille qui tournoyait, tombée d'une branche.

Tout à coup, il s'emporta, frappa du pied. Sous la chaleur de son sang, ses joues s'animent et ses yeux, changeant de couleur, prirent un éclat d'acier comme la mer, l'autre soir, quand, inhospitalière aux conspirateurs, elle ondulait en frappant le sable de sa clameur.

— Tu n'as pas le droit de t'en aller, car en t'en allant, tu emportes quelque chose qui m'appartient et qui est l'enfant.

Elle tressaillit.

— Et même, quand tu l'auras mis au monde, tu lui devras ton lait, tes soins. Ces grands devoirs seront-ils assez puissants pour te retenir ?

— Sans eux, ne suis-je pas restée ? T'aimer, n'est-ce pas pour moi la plus puissante des forces ?

— Alors, pourquoi parler de t'en aller, dit-il, adouci. Pourquoi te gâter les plus belles heures de ton existence ? Le mal n'est pas d'aimer. Le mal serait de briser cet amour, de t'arracher de ma vie où je t'ai incrustée comme un bijou. Ta beauté relève notre faute, lui enlève ce qu'elle aurait pu avoir de trivial et de honteux. Quand il y a beauté, il y a indulgence, il y a même complaisance, parce que la beauté est divine. Aussi, beaucoup de péchés lui seront remis, comme à la Madeleine.

Il entendit qu'on disait :

— Si le maître doit retourner, il ferait bien de ne pas tarder parce qu'il a plu dans les bois et la rivière commence de grossir.

Il regarda le ciel qui prenait des teintes épaisses de plombage :

— Me promets-tu, demanda-t-il, de ne jamais me reparler comme tu viens de le faire, de ne jamais, jamais me laisser ? Jure-le moi sur l'enfant qui va naître de nous.

— Tu sais bien que j'aime mieux l'enfer avec toi que le ciel sans toi.

VIII

LES SOUCIS

Léone ne fit pas de scènes de jalousie. Elle n'eut pas de paroles acerbes. Sa cousine, qui tré-pignait comme une enfant gâtée ou se roulait par terre quand ses soupçons la prenaient, pas plus que Lili Brenteville dont la méthode était de traiter par une fausse indifférence ce qu'elle appelait des peccadilles de ménage, n'eurent d'influence sur elle.

Profondément blessée dans sa foi, dans son orgueil, Léone fut silencieuse, même hautaine dans son malheur.

— Tu l'éloigneras davantage, appréhendait Halmie. Il vaut mieux lui parler, lui dire tout ce que tu gardes sur ton cœur que je sens se briser chaque jour davantage, pleurer, menacer, plutôt que de l'habituer à ce dédain, à ce silence.

A quoi Joute de Routerre ne manquait pas d'acquiescer.

Cette innocence créole — en ces temps-là du moins — jointe à la fierté de Léone ; d'autre, part cette idéalisation de la femme qui caractérise encore les vieux créoles d'aujourd'hui, toutes ces raisons refoulaient sur les lèvres du respectueux adorateur certaines insinuations qui eussent choqué Léone dans sa pudeur comme dans sa dignité, car la noire, la serve Zilda en valait-elle la peine. Il ne pouvait que dire :

— De la passion, Léone ! Non point cette passion sourde, contenue, qui vous mine ; mais de la passion violente, explosive...

Léone haussait les épaules :

— Il faudrait peut-être que, moi aussi, je brûle d'un fer chaud la joue et les jolis seins de Zilda.

— Si encore vous vouliez consentir à ce voyage, inspirait Joute de Routerre. Qui sait ce qui peut résulter d'inespéré de ce départ auquel vous vous refusez ; si le miracle n'en sera pas la conséquence ?

Touchée dans sa corde la plus sensible, Léone tressaillait : un enfant dans lequel renaîtrait leur chair, se confondraient leurs personnes, où leur vie reprendrait avec une flamme joyeuse, continuée dans l'être qui aurait leur sourire, ses cheveux noirs à elle ; ses yeux d'un bleu précieux à lui !

— Quelle joie tirerais-je d'un retour de Re-

naud qui ne viendrait pas de sa seule volonté, opposait-elle néanmoins, singulièrement pareille en son attitude vis-à-vis de Renaud, à Bembo vis-à-vis de Zilda ; voulant chacun l'objet de son amour sans le disputer, sans sacrifice de son orgueil. Fatalité chez Bembo, fierté chez Léone, peut-être les deux chez l'un et l'autre.

— Ne soyons pas injustes pour Zilda, disait-elle encore. Si elle ne s'en va pas, c'est que Renaud veut qu'elle reste. Si Renaud veut qu'elle reste, je n'exigerai pas qu'elle parte.

A quoi Joute de Routerre répondait :

— Une femme doit employer tous les moyens pour arracher son mari à sa passion. C'est le sauver du danger. A Paris, j'ai connu une grande dame russe qui accompagnait son époux dans les lieux de débauche pour le protéger contre lui-même. Elle s'appelait son « ange gardien » et pour le préserver d'une chute irrémédiable, elle consentait à souffrir tous les écœurements de la promiscuité. Chère, il faut être l'ange gardien de Renaud. Pour cela, il faut se décider d'abord à partir pour Paris.

*
*
*

Sur ces entrefaites, la vieille maîtresse sentant approcher sa dernière heure appela Halmie, demanda qu'elle l'habillât sans tarder, la couchât ensuite sur les planches de son lit, afin

qu'elle pût sortir de la vie en posture d'expiation et d'humilité.

Après l'avoir vêtue, on étendit donc sur le bois son pauvre corps décharné qui fut pareil sur l'étroit sofa à une momie dans son sarcophage. Ainsi couchée, elle fit mander les anciens esclaves de la plantation.

Ils étaient peu nombreux. Eloi en était le plus âgé. Infiniment humbles dans leur tristesse, ils se groupèrent devant la pauvre forme qui avait déjà fini de s'agiter, mais en laquelle subsistait encore l'indomptable volonté d'expiation.

Alors, à cette heure où les lèvres ne mentent plus, où la vie est un voyage achevé au seuil d'un voyage inconnu, Elisabeth d'Indey, l'âme apaisée et délivrée du fantôme de son esclave Joannès, ce vampire qui avait sucé sans miséricorde les heures de son existence, confessa sa faute en présence de ses asservis, implora devant eux la bonté de Dieu. Elle leur demanda de prier chaque jour pour son âme, en se rappelant qu'elle avait réparé dans la pénitence et le renoncement. Puis, d'une voix dans laquelle elle rassembla ce qui lui restait de forces, elle signifia sa volonté que les restes de son esclave Joannès fussent exhumés du Pavillon, pour être mis ensuite dans une bière qui suivrait la sienne, entrerait avec elle en terre sainte, afin d'y recevoir la sépulture chrétienne.

Ces paroles, dites avec beaucoup de fermeté,

la vieille maîtresse devenue aussi blanche que la cire, ferma les yeux. Son nez se pinça davantage. Son corps se raidit, puis elle expira, toute vêtue pour le cercueil, la main dans la main d'Halmie.

Ainsi qu'elle l'avait demandé, les restes de Joannès furent exhumés de la fosse où, depuis des années, il dormait, fidèle gardien des trésors. On le plaça dans une bière qui s'attacha à celle d'Elisabeth d'Indey, sortit avec elle de la plantation par le grand chemin des sucres, entra à sa suite dans l'église, et de l'église, s'achemina vers le cimetière.

Là, ils se séparèrent.

Tandis qu'Elisabeth d'Indey descendait dans le caveau des siens, l'esclave s'en allait, à son tour, vers la petite place qui lui était ménagée à côté de ses frères couchés sans nom dans le vaste anonymat de la mort.



Toutes ces tristesses ajoutées à la lutte trop forte que soutenait Léone contre son propre cœur, déséquilibrèrent sa santé. Elle devint nerveuse, irritable, se plaignit du rythme désordonné de son pouls, de ses nuits sans sommeil, d'un nœud d'angoisse qui lui serrait la gorge.

La voyant pâlir, Renaud s'alarma.

— Tu me fuis, lui reprocha-t-il un jour qu'il la trouva dans le jardin. Il n'y a plus moyen que

je te dise combien tu m'es chère, combien je t'aime malgré tout. Avant que j'ouvre la bouche, tu me la fermes par ton dédain et ta sévérité. Tu me fais du mal et à toi aussi. Tu ne sais pas à quel point tu es cruelle ! Je ne pourrais continuer de vivre ainsi.

— Si, tu vivras. C'est moi qui mourrai...

— Est-ce toi, Léone, qui me parles avec cette dureté ? Je ne te reconnais plus !

— Tu le vois bien, nous ne pouvons plus nous parler sans nous faire souffrir. Cela vaudra mieux de ne rien se dire.

— Ce serait horrible ! Il faut quelque chose qui change cette triste situation devenue la nôtre. Je te supplie de consentir à partir.

Il la déçut.

Elle s'irrita secrètement qu'il ne lui offrît que ce moyen et ne trouvât pas en son amour l'élan spontané d'un renoncement qui serait le salut. Elle se leva, l'âme oppressée. Avec un frémissement nerveux sur les lèvres, elle lui dit :

— Ne me parle plus jamais de ce ridicule voyage !

Prétextant une migraine, elle s'en alla vers la maison, monta dans sa chambre, la main sur son cœur étreint.

Halmie, impressionnée par sa pâleur, l'y suivit.

— Que s'est-il passé ? s'enquit-elle. J'étais pleine d'espérance. Renaud m'avait promis qu'il

t'annoncerait aujourd'hui qu'il va rompre, que tout sera fini entre lui et Zilda...

— Sans doute le cœur lui a manqué au dernier moment, c'est au-dessus de ses forces, répondit-elle avec une ironie amère.

— Pleure, lui dit Halmie, navrée de l'aridité de sa souffrance.

— Non, je ne pleurerai pas. Je ne céderai pas non plus. J'aime mieux mourir.

— J'ai passé ce matin devant la tombe du Père Athanase. Elle était couverte de fleurs et entourée de monde. Beaucoup de personnes le voient en rêve. On le prie, on l'invoque. Il accorde des grâces. Léone, veux-tu que nous l'invoquions ? J'espère que nous serons exaucées, que ton épreuve va finir. Ce moment de folie que traverse Renaud passera, comme tout passe.

Léone ferma les yeux de lassitude. Dans une demi-somnolence, elle s'intéressa aux rêves où était apparu le Père, aux grâces qu'il avait accordées.

Elle aimait ces revoirs mystérieux qui s'opèrent dans le sommeil et laissent le sentiment d'un invisible où survivent les âmes. On affirmait de toutes parts que le Père révélait des vérités, qu'il était parmi les siens, continuait son ministère dans l'invisible, guérissait, consolait, inspirait. On entendait son pas, son souffle, sa voix. Chacun l'implorait.

— Envoie-lui des fleurs, dit Léone toute tres-

saillante. Fais cueillir les plus belles roses du jardin et nous lui en ferons un bouquet que Monique ira, demain matin, déposer sur sa tombe.

— Nous irons toutes deux nous-mêmes, corrigea Halmie.



Les roses furent coupées et envoyées sur le sépulcre du Père. D'autres roses fleurirent encore ; mais celles-là ne furent point pour la tombe.

Un matin, on les porta doucement dans la chambre de Léone encore endormie. Il y en avait de suavement frêles et blanches, de sanguines, de veloutées, de sensuellement odorantes, de jaunes exaspérément ouvertes, montrant un large cœur sanglant, de mousseuses couleur de chair.

On les plaça partout : sur la commode, sur les chaises, dans les berceuses, au pied du lit, dans le lit lui-même. Leur odeur enveloppante opprima la dormeuse, l'éveilla.

— Ah ! oui, murmura-t-elle, notre deuxième anniversaire !... Je veux qu'il se passe sans roses, puisqu'il doit se passer sans amour.

Et le souvenir de leur dernière entrevue lui venant, elle proféra :

— Hier, il était aux Millefleurs, et ce matin il me comble de roses !

Indignée, elle se plaignit du mal que lui faisait

le parfum des fleurs et resta au lit. Toutefois, elle défendit à Monique de les enlever, prenant un âpre plaisir sensuel à respirer ces senteurs auxquelles allait s'envenimer la blessure de son cœur.

Elle s'engourdissait douloureusement dans le souvenir des jours qui l'avaient trahie, des jours de la couleur et de l'odeur de ces roses autour d'elle : les jours blancs de ses chastes émois, les roses de sa pudique offrande, les rouges de sa passion. Blottie, alanguie dans ces voluptés, elle s'attardait au lit, laissant croire qu'elle était endormie.

— Qu'est-ce qui se passe en bas ? demanda-t-elle à Monique qui entra.

— On met un beau couvert pour votre anniversaire.

Elle fronça les sourcils :

— J'avais cependant prié Halmie de n'en rien faire.

— Ce n'est pas Halmie, c'est le maître qui veut.

— Je ne saurais pas sourire avec une épine dans le cœur. Va le dire à Halmie, va. J'ai une affreuse migraine. Je ne me lèverai pas.

— Si cependant c'était à table que le bonheur devait revenir ! insinua Monique en prenant à côté du lit de Léone une de ces morbidessees africaines de l'époque, pleines de nonchalance, de tendresse et d'inconsciente humilité.

— Ah ! ma pauvre maîtresse, soupira-t-elle, vous ne touchiez pas du bois quand vous vous vantiez d'être la plus heureuse des femmes. Que de fois je vous l'ai dit !

— Tu finiras par me passer toutes tes superstitions, s'écria Léone, que cette idée de toujours conjurer le malheur, dès qu'on parlait de son bonheur, ennuya.

Contrairement à sa résolution, elle se leva, tordit sur sa nuque ses magnifiques cheveux, vêtit une ample gaule de nansouk, après quoi elle descendit sur la terrasse. N'y trouvant pas Halmie, elle alla sous les galbas, vers la boutique dont c'était le jour et l'heure de l'ouverture.

Cette boutique appartenait à Halmie pour laquelle elle avait été créée. Celle-ci s'y trouvait déjà, aunant sur son bras des toiles de Guinée, des tissus de jaconas ou de ginga ; vendant des madras ou des foulards aux femmes ; aux petites filles, des poupées en bois, des rassades, comme s'appelaient ces perles multicolores qu'elle mesurait au moyen d'un dé à coudre.

Une brise d'Avent soulevait des chapeaux de paille pendus à la porte en compagnie de chasse-pagnes et de scapulaires. Les allées et venues des acheteurs, — qui n'étaient autres que les esclaves eux-mêmes venant dépenser à la boutique leur petit pécule, — donnaient aux Galbas la physionomie pittoresque d'un marché de village africain.

En approchant, Léone eut l'intuition que Renaud était là. Elle l'entrevit, en effet, faisant des largesses ; payant des chapeaux et des pipes aux vieux esclaves, des poupées aux enfants.

Pour se dérober à sa vue, elle entra dans la paillote d'un malade que minait lentement une plaie incurable. Sur sa demande, deux hommes le tirèrent de son lit de planches pour le porter dehors. L'un lui passa les bras sous la nuque ; l'autre sous les genoux, s'empressant à lui accorder cette jouissance revivifiante de l'air et de la clarté.

— Place-moi bien en face de la mer, recommanda-t-il pendant qu'on l'adossait à un arbre. Comme cela, oui... Je suis bien.

Alors, l'homme regarda la vie dont l'écartait la hideuse plaie qui dégradait sa chair. Ses yeux s'abreuèrent d'azur, dévorèrent avidement la lumière, la verdure, l'eau changeante ; son oreille se réjouit au bruit des feuilles, au grincement des cocotiers qui s'inclinaient avec cette plainte des mâts sur la mer. Un regain de vie lui revint, monta des racines de son être, se remit à battre, à l'enivrer en une dernière gerbe. Tout ce qui s'éteignait de feu et de flamme en lui, tout ce qui restait de sève en ses veines appauvries se régénéra au contact de la nature.

Malgré tout, rien n'était plus triste, sous le grand ciel joyeux, que ce corps humain putréfiant l'air. Lui-même eut le sentiment de sa dé-

chéance. Des larmes lui vinrent aux yeux. Il demanda qu'on le couvrît.

— J'étais l'homme le plus vigoureux de la Pintade. Voyez ce que je suis devenu ! Le maître m'aimait bien et c'est ce qui a porté ombrage... Ceux qui restent dans l'ombre pour faire du mal à leur prochain sont plus à craindre que le serpent.

On ne pouvait lui ôter l'idée qu'il était victime de quelque sorcellerie africaine ; et l'ulcère qui pourrissait sa chair, l'œuvre secrète d'un professionnel de la magie.

De nouveau, il s'évoqua dans le passé, s'exteriorisa avec sa belle stature, ses muscles qui bondissaient sous sa peau, son bras vigoureux sous lequel la canne tombait tranchée d'un seul coup.

— Voyez ce que je suis devenu ! Je m'incommode moi-même et j'incommode mon prochain au point que personne ne peut s'approcher sans être infecté par mon odeur...

— Pense au saint homme Job sur son fumier, lui conseilla Léone. Tu sais, le saint homme Job dont le Père t'a parlé quelquefois.

— Je sais le nom de celui qui m'a mis en cet état, continuait le moribond. Mais je ne le nommerai qu'à Dieu seul.

Léone lui fit prendre du vin, l'encouragea encore par des paroles compatissantes, finalement le quitta, prise à la gorge par cette corruption de chair qui empestait l'air.

Elle demeura quelques secondes sous les branches d'un arbre aromatique, à en respirer largement l'ombre assainissante, ainsi que les feuilles que froissaient nerveusement ses doigts :

— S'il le fallait pour recouvrer sans partage l'amour de Renaud, attesta-t-elle, je subirais cela chaque jour !

Son cœur mesura l'étendue de sa propre force passionnelle, la profusion de tendresse prête à jaillir de son cœur, tout ce qui, aujourd'hui, eût pu régner de bonheur, mais que refoulaient la défiance et le doute d'où sortait cette détresse qui les désespérait tous deux irrémédiablement.



En remontant vers la maison, Renaud aperçut Léone qui se berçait sur la terrasse dans un rayon de lumière. Demeurée dans son négligé du matin, elle avait dénoué ses cheveux qui tombaient en tresses jusqu'à ses pieds, effleurant ses talons nus. Il se dégageait de son attitude, de sa négligence même à s'attifer, un défi, une volonté de ne pas fléchir, une rigueur que ne désarmait pas — au contraire — l'anniversaire duquel Renaud avait espéré une résurrection de tendresse, une rémission.

Pour arriver à elle, il traversa le jardin dépouillé, y cueillit un œillet que, doucement, il enfila dans une de ses tresses :

— Léone, chuchota-t-il de cet accent dont il savait la puissance de séduction, est-ce ainsi que nous passerons l'anniversaire de notre mariage ?

— N'évoque pas un jour que tu as trahi, répondit-elle sans se retourner. Qu'importe qu'une date revienne si le bonheur qui l'a marqué ne revient pas avec elle ; si elle n'apporte que de l'ombre !

— Qu'est-ce qu'une ombre ! Un nuage qui passe et après lequel le soleil luit plus ardent.

— Je veux toute l'ombre ou tout le soleil, déclara-t-elle en enlevant l'œillet enlacé à sa tresse. Tu m'offres un œillet. Il serait plus vrai de m'offrir un souci. Il y en a une touffe, là, dans ce coin de jardin.

L'œillet glissa de ses doigts jusqu'à ses pieds. Elle se leva en proie à l'angoisse que lui firent éprouver ses propres paroles. Prise à la gorge d'un sanglot, elle s'enfuit, navrée de se sentir si cruelle.

— Méchante ! Méchante ! murmura Renaud, en la regardant s'éloigner, le cœur crispé de détresse.

A cet instant, la terre lui parut un jardin soudainement défleuri, un désert où il irait seul, affreusement seul, comme si elle avait tout emporté, ne laissant derrière elle que la sécheresse et la soif.

Il attendit, espérant qu'elle sentirait sa cruauté à elle et sa misère à lui, qu'elle retournerait sur

ses pas, reviendrait vers lui, le tirerait du rêve mauvais où elle l'avait plongé. Alors ils se souriraient à travers leurs larmes ; ils renoueraient la chaîne brisée de leur amour. Lui, réaliserait le sacrifice qu'elle exigeait : il renverrait Zilda, et tout reflleurirait autour d'eux.

Mais elle ne revint pas.

De plus en plus, elle s'éloignait, sans hésiter dans son pas, la tête haute comme rappelée en arrière par ses lourdes tresses. Elle disparut tout à fait derrière les bambous, reparut un instant après, mince et souveraine sous les hautes palmes, errante dans le bleu, faisant songer à ces nuages légers qu'emporte une brise, on ne sait où.

Il eut le sentiment qu'il ne la reverrait plus, voulut s'élancer à sa suite, se contint. Puis, tout à coup, sa détresse se changea en colère.

Il sentit qu'il ne pourrait demeurer calme, maintenir la tempête intérieure qui se soulevait en lui, dissimuler son amertume. Un besoin le domina de répondre à la torture par la torture, de s'en aller, de la laisser dans la solitude affreuse de son cœur.

Et cela, pendant qu'Halmie, espérant encore, semait sur la nappe des pétales de roses.

La table avec ses fleurs, ses porcelaines, l'argenterie qui la parait, prit à ses yeux l'aspect d'une table de parade à laquelle ne s'assiérait jamais personne.

Un peu avant midi, il partit ostensiblement sur Gazelle qu'il avait fait seller après l'affront. Derrière les persiennes de sa chambre, Léone le suivait du regard, tantôt le perdant, tantôt le retrouvant à travers les feuilles des arbres, jusqu'au moment où il disparut tout à fait.

Alors, ce fut en elle la détresse du naufragé qui voit s'effacer la voile dont il a espéré le secours.

— La route des Millefleurs ! s'écria-t-elle. Aller là aujourd'hui ! Outrager ainsi publiquement notre anniversaire !

Elle posa la main sur son cœur affolé que meurtrissait chaque pas du cheval emportant Renaud. violemment désespérée, elle chut de son long sur le tapis, le front enfoui dans un coussin. Un sanglot sourd soulevait ses épaules, faisait panteler son torse, la secouait de fond en comble, la faisant pareille à une bête qui se débat dans le sang de sa blessure.

Halmie la surprit dans cette posture, essaya de l'incliner à l'indulgence, la supplia de se laisser toucher, d'être accueillante à Renaud à son retour.

— Il ne me retrouvera pas à son retour ! jura-t-elle. Ma résolution de partir est prise.

Elle sortit de sa prostration, se mit debout, regarda curieusement au miroir la femme qui avait remplacé l'enfant mutine des jours heureux, la femme grandie de passion et de douleur, sem-

blable, avec ses yeux cernés d'ombre et sa bouche douloureusement entr'ouverte, à une sainte amoureuse.

*
* *

— C'est grave, très grave, ce que tu fais, dit Halmie en lui prenant les mains. Je t'en prie ! Au nom du passé qui peut revivre, qui va revivre. Au nom de tes jours heureux !

— Ma résolution est irrévocable. Je ne consentirai jamais au partage auquel Renaud cherche à m'accoutumer doucement. A ma place, tu n'y consentirais pas non plus, toi. Je veux, mortes en moi et autour de moi, toutes les tendresses, tout ce qui peut m'enlacer, me retenir, exprima-t-elle en se dégageant de l'étreinte d'Halmie. Fais atteler. Dis à Monique de s'apprêter à me suivre.

— Et Renaud ? Que lui dirai-je, quand il reviendra ?

— Tu lui diras simplement : Elle est partie.

Elle se dirigea vers une petite table, demanda la plume, l'encrier, couvrit de son écriture accentuée une longue page.

— Veux-tu la lire, Halmie ?

— Ferme-la d'un baiser, ce baiser que ta bouche ne lui donnera pas ce soir, qu'elle ne lui donnera peut-être plus. O Léone ! oui, aime-le malgré tout. Il sera si malheureux ce soir !

L'évocation d'un temps où ses lèvres fermaient les billets qu'elle lui adressait l'attendrit. Elle

pleura et ce fut sous une larme que la lettre se scella.

Elle se leva pour s'occuper de son départ, donna ordre d'atteler, appela Monique auprès d'elle.

Du linge fut jeté nerveusement dans la malle-caraïbe que Milo attacha à la voiture.

A ce moment arriva Joute de Routerre.

La voiture prête à partir, la table ornée et intacte, Léone défaite ; tous ces détails l'affolèrent.

— Au nom du ciel, chère, où allez-vous !

— Elle veut nous quitter, répondit Halmie. Quand Renaud rentrera, il ne la trouvera pas.

— Que se passe-t-il, mon Dieu !

— Ce qui se passe chaque jour. Mais aujourd'hui plus que jamais, l'affront est pénible, inacceptable, déclara Léone.

— J'ai un messager qui n'attend que votre consentement pour aller signifier à Bembo qu'il vienne user de ses droits et reprendre sa femme.

— Je vous ai mille fois répété que je ne veux pas de ce moyen, rappela Léone qui ne put dissimuler son impatience.

— Celui que vous employez est peut-être le meilleur. Puisque vous en avez le courage, partez, chère ! Aux grands maux, les grands remèdes.

Il la fit monter en voiture, la cala au fond du cabriolet, car elle allait voyager de longues heures et n'arriverait qu'après minuit à la

Grande Anse, dans cette partie de l'île baignée par l'Atlantique où ses parents possédaient leur sucrerie.

Monique s'installa à côté d'elle tandis qu'Halmie pleurant lui assurait :

— Je considère ton départ comme une absence passagère, un changement d'air que tu vas faire loin de nous. Tu nous reviendras bientôt.

— Jamais dans les mêmes conditions, assurait-elle.

Lasse, elle ferma les yeux, s'abandonna au cahot de la voiture qui l'emporta.

*
* *

Tout était éteint quand revint Renaud. Seule, Halmie veillait sur la terrasse, écoutant le chant du criquet.

Il s'approcha d'elle et d'une gorge serrée :

— Pourquoi ne dors-tu pas ?

Elle eut un imperceptible haussement d'épaules.

— Où est Léone ? s'enquit-il aussitôt, dominant une sourde appréhension.

— Tu ne la trouveras pas. Elle est partie un peu après ton départ.

— Et tu l'as laissée partir ! lui reprocha-t-il, avec une défiance dans l'accent.

— J'ai tout fait pour la retenir. Tu la connais. Rien n'a pu l'ébranler.

— Tu ne me trompes pas, Halmie ? Léone est partie vraiment ? Elle a fait cela ! Elle a pu faire cela !

Doutant encore, il entra, monta sans lumière l'escalier obscur, pénétra dans la chambre de Léone. Là, il la chercha dans le grand lit où il aimait la voir, perdue sous le flot noir de ses cheveux. Il la chercha dans la berceuse immobile, dans le miroir désert. Les meubles avaient des aspects chagrins, contenaient une muette désolation.

Que Léone fût vivante quelque part et laissât cette impression de solitude, ce vide affreux ! Cela lui sembla plus horrible que la mort.

Dans un coin de la chambre, une blancheur qui luttait contre les ténèbres l'attira. C'était la lettre restée sur la table, fermée de la cire qu'elle avait humectée de ses larmes.

Renaud alluma le bougeoir, brisa l'enveloppe et lut :

Ce n'est pas de l'orgueil, comme tu te plais à nommer le mal que tu m'as fait. Ce que j'éprouve en m'éloignant de toi, c'est l'amertume d'un cœur qui ne peut se soumettre à ce que tu voudrais. Malgré tout, il reste plein de ton amour comme au premier jour. C'est parce que je ne veux point que cet amour s'aigrisse et s'altère, c'est parce que je veux sauver ce qui en subsiste encore avant que tout ne se réduise en cendres que je te quitte. Tu me l'as souvent dit : Le bonheur est dans l'ignorance. Je serai loin, j'ignorerai...

— Méchante ! méchante ! murmura-t-il de

nouveau, froissant la lettre qu'il garda dans son poing crispé.

Il se l'imagina blottie au coin de la voiture, s'en allant seule, brisée et indomptée dans la solennité de la nuit équatoriale. Le ciel était si lourd d'étoiles qu'on l'eût dit tombé. La nuit de leur mariage avait eu cette splendeur, cette volupté. Il la revit franchissant pour la première fois la chambre, les mains pleines de promesses et de trésors, entrant dans son amour ainsi que dans un jardin enchanté. Elle y avait erré libre, heureuse, enfant mutine et confiante qui voyait sa vie toujours lumineuse et printanière à l'exemple de son climat. Il pensa à ses cheveux qu'il lui tressa jusqu'au jour où elle découvrit qu'il revenait des Millefleurs ; à sa souplesse, à ses pieds frileux qu'il aimait prendre dans ses mains, enfouir dans sa poitrine...

Résolument il se leva, regarda l'heure à la lueur des étoiles, sortit de la chambre pour avertir Halmie :

— Je pars, lui dit-il. Je vais chercher Léone.

— Tu sais à quelle condition elle reviendra. Les promesses ne lui suffiront plus. Il faut des actes, un acte. Un seul. Entends-tu ? Un seul.

Il s'approcha de la fenêtre, appela le vieux Zinzon, auquel il donna l'ordre d'atteler sur-le-champ.

IX

LA MISSION

— Ne péris pas au port. Ne dors pas quand le jour est dans tout son éclat. Reprends la tâche avec courage. Que le bonheur te rencontre debout, laborieux, afin que tu puisses dire, quand la justice arrivera, qu'elle t'a trouvé actif et digne.

Le travailleur endormi dans l'herbe ouvrit les yeux et chercha qui avait prononcé ces paroles ou s'il les avait ouïes en songe. Quelqu'un s'en allait sur la route, vers les hauteurs pleines de fruits, frissonnantes d'eaux vives, peuplées de bestioles et d'oiseaux.

— Monbien Montout ! murmura le cultivateur en suivant du regard l'homme qui montait vers les campagnes dans le matin ensoleillé. C'est le Père qui m'a parlé par sa bouche !

Il reprit sa bêche et se remit avec ardeur à l'œuvre.

Monbien Montout, lui, continuait sa route sous les grands arbres, tournant le dos à la ville. Il avait résolu à son réveil de commencer, ce jour même, la mission dont l'avait chargé le Père des nègres de son vivant.

« Fais pour tes frères ce que j'ai fait pour toi », lui répéta souvent l'apôtre durant les derniers jours de son existence.

Cette parole l'avait poursuivi jusqu'à devenir l'impératif catégorique de sa conscience.

Il instruirait donc sa race comme le Père l'avait instruit. Il enseignerait. Il parlerait, assis ou debout ; à l'ombre ou au soleil ; dans l'intérieur des chaumières ou sur le pas des portes ; rassemblant autour de lui les enfants, les adolescents, les hommes, les femmes. Il leur raconterait tout ce que le Père voulait qu'ils connussent : leur propre histoire, l'histoire de leur race, de leur civilisation.

On leur avait assez opposé leur infériorité et leur laideur. A son tour, il leur révélerait leur valeur, leur dirait qu'eux aussi possédaient leurs héros obscurs, leurs Apollons et leurs Vénus.

Il leur parlerait de leurs poètes errants qui vont de tribu en tribu, contant des légendes, expliquant des énigmes, improvisant des chansons sur leurs guitares et il leur psalmodierait ces poésies et ces cantilènes pleines de grâce ou de force.

Il leur apprendrait ce qui soulevait son cœur

d'orgueil, l'exaltait secrètement : l'Égypte noire, la vénérable mère de la civilisation qui les rejetait, eux, les hommes à l'épiderme sombre et aux cheveux crépus, apportant aux blancs d'Europe, encore vêtus de peaux de bêtes et de tatouages, l'art de l'écriture et les premiers éléments d'industrie.

Il leur décrirait la fière Espagne largement frappée à l'empreinte de Boabdil, le roi nègre qui « pleura comme une femme ce qu'il n'avait pu défendre comme un homme », gardant de l'invasion un cachet de beauté et d'élégance ineffaçables.

Il leur nommerait les cités prospères de l'Afrique : Yahourie, la ville aux jolies cultures ; Sennaar l'industrielle ; Dienné ; et Tombouctou la savante, la mystérieuse.

Ils sauraient par lui que l'Afrique, elle aussi, fabrique de belles étoffes, tisse la soie, travaille le cuir avec une habileté merveilleuse, trempe l'acier d'une manière supérieure à l'Europe, sculpte l'ivoire, cisèle l'or avec une surprenante élégance.

Il citerait Zangoskie pour ses bonnets de soie et de coton ; Kano pour ses bannes saturées d'indigo ; Ségou pour ses pagnes bleus et blancs. Il vanterait aussi les couvertures de Massina, les tentures de Dandi, les luxueux tissus soudanais, les bijoux guinéens ou sénégalais.

Il leur balbutierait une chose surprenante, in-

croyable que pensait le Père avec les ethnologistes : que Jésus, fils de Marie, Jésus né de cette population mêlée de Galilée, était leur frère de race ; comme eux d'origine africaine. Ainsi il relèverait leur chair et remplirait leur esprit de stupeur et d'admiration.

Alors Monbien Montout pensa à son Christ en bois noir, qu'il avait laissé dans sa chambre, un Christ sculpté par ses mains, sous les yeux de son auguste protecteur.

*
* *

Il l'avait sculpté à genoux, dans le respect et l'effroi. Il avait cru travailler sur un tronçon d'arbre et il avait travaillé sur sa propre sensibilité. Ce bois qu'il torturait lui renvoyait ses stigmates, son agonie, son calvaire. Cette substance inerte, qui sous ses doigts devenait le Crucifié du Golgotha, lui communiquait les épines de son front, les blessures de ses mains, le *sitio* de sa bouche désertique, le coup de lance de son cœur.

Monbien Montout vécut prosterné devant cette forme qui se dégageait de ses mains, chaque jour plus parfaite, plus rayonnante de beauté douloureuse et humaine inspirée à son âme mystique par le visage transfiguré de l'apôtre, plus tard du martyr, c'est-à-dire du Père des nègres.

Et, chose qui le troublait étrangement, ce fut

au soir du jour où, répétant sur l'image le geste soldatesque, il perça le cœur de son Christ, que le Père tomba, atteint au même endroit d'une blessure mortelle.

De ce travail et de toutes ces émotions, Monbien sortit touché.

Son torse déjà grêle prit un aspect squelettique, ses yeux flambèrent comme deux torches dans son visage émacié, un nervosisme aigu se trahit dans son geste, dans la sollicitude même qu'il témoignait à son œuvre.

Car il tremblait pour elle.

Il tremblait que des méchants ne vinssent et n'abolissent l'attestation de la puissance artiste de sa race, comme ils avaient aboli l'homme qui travailla au relèvement de cette race jusqu'à en affirmer la valeur.

C'était cela qui l'hallucinait, le faisait s'asseoir la nuit sur son lit et prêter l'oreille au moindre bruit ; cette crainte qui le faisait porter son Christ d'une maison à l'autre, demandant asile pour ce travail précieux, tantôt à la haute femme dont les doigts avaient fermé les yeux du martyr sur son lit mortuaire ; tantôt à Lionel de Rou-terre ; une fois même au vieil Eloi.

Et voilà pourquoi il hésitait, chancelait sur la route, se demandant à chaque minute s'il devait continuer où l'appelait sa mission, vers les hauteurs, les plantations, les chaumières ; ou retourner en ville près de son Christ menacé.

A un moment, l'obsession fut si puissante, la vision du rapt sacrilège l'empoigna avec une telle netteté dans l'évocation, qu'en proie à une exaltation extrême, le poing sur son cœur éteint, il prit vers la ville un élan tout de suite réprimé.

Car une voix lui avait parlé. Une voix connue, vénérée, aimée au delà de la tombe : « Pourquoi n'as-tu pas confiance ? Est-ce que je ne veille pas sur ton œuvre, Monbien ? »

Il aperçut à ce moment le jeune noir Edmond, sur la structure convulsée duquel il avait sculpté le Christ nègre.

Pieds nus, chemise au vent, le modèle venait, déjeunant d'une banane-pomme. D'un geste rapide, Monbien Montout tira de sa poche la clef de la chambre où, depuis huit jours, habitait le Christ revenu de la plantation de Lionel de Rou-terre.

— Va et veille, dit-il en la tendant au jeune homme.

Ces simples mots suffirent. Ils vivaient tous deux, l'artiste et le modèle, dans la même anxiété au sujet de l'œuvre.

— Je ne sortirai de la chambre, jura Edmond en happant la clef, que quand tu y seras entré.

A longues enjambées, il se dirigea vers la ville tandis que, rassuré et plus calme, Monbien Montout sentait s'affermir en lui une résolution jusque-là indécise.

Oui, il accéderait à la demande de l'abbé

Matapi. Il lui confierait son œuvre en toute confiance et en toute humilité, bien qu'il fût le frère de cet André Matapi qui, voulant associer ses préjugés de race avec ses sentiments de chrétien, s'enfermait dans une attitude hypocrite dont il se défiait.

Monbien Montout soupira.

Encore une fois, il éprouva la tristesse de ses illusions effondrées, de sa gloire entrevue en même temps qu'anéantie.

Où le trouver maintenant, l'homme au cœur fort et sans peur dont les mains auraient le geste, le défi de planter entre le ciel et la terre la divine sculpture sortie de ses doigts à lui ; d'offrir au respect, à la contemplation le bois fouillé, modelé dans le mystère par un artiste noir !

*
* *
*

La tête droite, les yeux dans le bleu, Monbien Montout allait toujours, répondant aux saluts des marchands qui emportaient sur le marché les nuances éclatantes et les formes bizarres de la végétation insulaire.

Du haut de la côte lui arriva la vision splendide de Lionel de Routerre comparable, sur son demi-sang anglais, à un bronze d'art.

Tout artiste chrétien qu'il fût, Monbien Montout n'était pas indifférent à la beauté de la forme, aux semi-nudités qui éclatent à chaque

pas en ces pays où la lumière et la douceur du climat permettent au corps de s'épanouir sans contrainte. Il admira Lionel de Routerre, sa souplesse, son élégance de cavalier maure.

Comme les cavaliers des romanceros, Lionel aimait les plaisirs, le regard des femmes, l'épée. Jeune, il chanta sous les balcons et fut le Roméo de plus d'une Juliette. Souvent à Paris, malgré l'inique loi coloniale qui fermait jalousement la France à la classe mixte, il fréquenta les grands salons et les petits boudoirs.

— A quoi t'es-tu décidé pour ton Christ, Monbien Montout ? demanda-t-il à l'artiste dès qu'il l'eut croisé.

— Je le remettrai au successeur de mon bienfaiteur, répondit Monbien.

— A ta place, je le ferais figurer au prochain Salon de Paris.

Il sentit l'artiste frémir d'émotion, succomber sous le poids d'une exaltation contenue, puis, tout de suite, se ressaisir, douter, lutter contre l'orgueil.

— Mon œuvre n'est pas digne de figurer à côté des grands sculpteurs, dit-il. Le Père avait rêvé de la placer à l'église, près de la chaire. C'est tout ce que je demande.

— Ecoute. Je pars bientôt pour Paris. Confie-moi ton Christ.

— Je ne m'en séparerai jamais ! J'en mourrais.

— Eh bien, tu l'accompagneras ! Je prendrai l'œuvre et l'artiste sous ma protection. Pensez-y donc. Quelle gloire ! quel triomphe ! Un noir exposant à Paris en l'an de grâce 1848 de l'oppression ! Songe au démenti que tu infliges aux détracteurs de ta race qui prétendent qu'elle n'est bonne à produire que des magiciens et des danseurs de bamboula. Aie de l'orgueil, sinon pour toi, du moins pour elle.

— Je vous suis reconnaissant de l'intérêt que vous témoignez à ma race, remercia Monbien Montout.

— Est-ce que je n'en viens pas ?

— Moins d'elle que de l'autre.

— Je suis dévoué à l'une et à l'autre — exclusion faite du blanc colonial, c'est-à-dire du béké. C'est avec celui-là qu'il faut lutter. Maintenant qu'il a goûté de la domination, il voudrait tout asservir. La classe mixte lui porte ombrage. Il craint sa rivalité. Il voudrait qu'elle demeure sous sa tutelle. Tout cela va prendre fin. Nous allons, nous aussi, nous faire notre place au soleil et saurons nous élever par nous-mêmes. La monarchie ne tient pas. Louis-Philippe va tomber. Nous aurons une république, et, avec elle, d'autres lois, des lois équitables, égalitaires, car je le crois, c'est elle qui nous apportera cette liberté si lente à venir... Réfléchis à ce que je t'ai dit au sujet de ton œuvre, puis viens me voir.

Il prit un galop vers la ville, laissant Monbien Montout défaillant d'émotion sur la route. L'artiste s'assit sous un arbre, prit son front dans ses mains.

Tout ce que venait de dire Lionel de Routerre le troublait, faisait lever en lui d'autres rêves bien plus exaltants, des désirs de gloire et d'honneur, quelque chose de trop fort contre lequel son âme se pulvérisait.

De nouveau, il jura qu'il remettrait son Christ à l'abbé Matapi, n'envia pour lui que ce coin d'église, à côté de la chaire, selon le désir de son protecteur, puis repensa aux suggestions de Lionel, y consentit presque :

« Sinon pour toi, mais pour les tiens. Aime ta race jusqu'à l'orgueil, jusqu'à l'immolation. Hector sur cette route même n'a-t-il pas donné son sang pour elle. Sors de ton humilité, de ta crainte, de ta défiance. Tente, agis, lutte, Monbien Montout. »

Monbien Montout releva la tête dans une prière à son bienfaiteur. Il pensa à la liberté prochaine que beaucoup pressentaient par une intuition mystérieuse.

Il y avait, en effet, plus de fièvre dans les regards, un silence ardent sur les lèvres. Plus chaudes étaient les mains. L'attente, le recueillement gisaient au fond des âmes. Un étouffant malaise opprimait les cœurs. Les nuits étaient peuplées de rêves et d'apparitions. Le père vivait

au milieu d'eux, hantait leur sommeil. Les uns le voyaient sur l'autel avec la chasuble rouge qu'il vêtait aux messes des martyrs, annonçant le libérateur. D'autres le découvraient assis sur le rivage, au bord d'une barque de pêcheur, regardant du côté par où devait arriver la bonne nouvelle.

Plus que jamais les fleurs abondaient sur sa tombe. On baisait avec plus de ferveur la tache de sang restée sur le pavé de l'étroite ruelle où fut traîné son corps.

Monbien errait dans ses pensées, quand il vit apparaître la grosse Zaza revenant du bain :

— Monbien Montout, dit-elle, en faisant stopper son hamac, est-ce vrai que le Père fait des miracles ? Il n'est bruit que de cela.

— Rien ne m'étonne du Père, répondit Monbien. Il était un juste.

— Je n'ai jamais méconnu le Père, protesta-t-elle. Si je n'ai pas été une de ses zélées, je n'ai pas été non plus avec ses ennemis. Il n'y a pas une blanche qui aime les noirs plus que moi ! N'est-ce pas, Mabolo, que je t'ai montré à lire, malgré la défense du grand maître ?

— A. B. C. D. Z., balbutia Mabolo.

— Et ton catéchisme, est-ce que je ne te l'apprends pas ?

— Oui, je suis chrétien par la grâce de Dieu.

— Je n'ai jamais battu mes noirs, affirma-t-elle.

Mabolo releva d'un geste lent la manche de sa chemise, découvrit sur son bras une cicatrice encore récente, sur laquelle il souffla en regardant Monbien d'un regard qui eut son éloquence.

— Tu montres ta cicatrice et tu caches tes vices, observa Zaza. Et c'est nous qu'on accuse de cruauté !

Sur ces paroles le hamac se remit en route. A son tour, Monbien Montout reprit son itinéraire.



Comme il approchait des terres de la Békeserie, il aperçut un groupe de travailleurs libres. C'étaient des scieurs de planches. Monbien Montout profita de ce qu'ils s'accordaient un moment de relâche pour les aborder. Ces hommes, déjà mûrs, avaient souffert et n'espéraient rien du présent. Aussi quand Monbien leur eut parlé et après qu'ils l'eurent écouté avec politesse, ils haussèrent les épaules :

— Nous avons été tout cela ! Et nous ne sommes pas plus que cela aujourd'hui ! s'exclamèrent-ils. Comment comprendre que les noirs aient appris à lire et à écrire aux blancs et qu'aujourd'hui les noirs ne savent même pas comment est fait un A !

Ils secouèrent la tête et se remirent à scier leurs planches, ne pouvant s'imaginer l'Afrique

que autrement qu'un désert sauvage, habité par des êtres simiesques et crépus qui ne pouvaient s'affiner qu'au contact des blancs.

« N'importe, se dit Monbien en s'en allant, semons toujours le bon grain. Il lèvera sinon en eux, du moins en leurs enfants. »

Plus loin, il pénétra dans une cacaoyère pleine d'ombre où des hommes mêlés à des femmes faisaient la cueillette en chantant. A ceux-là, il parla d'avenir, des possibilités de relèvement qui se trouvaient en leur race, d'une élite par laquelle elle serait dignement représentée dans les lettres, les arts, les sciences :

— Comment veux-tu que nous autres, pauvres noirs, nous devenions des avocats et des médecins ! Tout ce que nous pourrons faire de mieux, ce sera d'être des cordonniers ou des gardes-champêtres.

Une femme intervint cependant :

— Pourquoi, dit-elle, si nos enfants apprennent à lire et à écrire comme les enfants des blancs ne pourront-ils faire mieux que de devenir cordonniers ? Celui qui vous parle, n'est-il pas quelque chose de mieux qu'un cordonnier ou un garde-champêtre. Il est pourtant de notre couleur.

— C'est vrai, convint timidement l'homme.

— Qu'est-il ? Avocat ou médecin ? demanda un autre.

— C'est un sculpteur.

Et il fut expliqué :

— Un sculpteur, c'est comme qui dirait quelqu'un qui fait des bonshommes en bois.

Monbien prit congé d'eux et sortit de la cacaoyère dont il n'emportait que des souhaits :

« Les uns doutent du passé ; les autres de l'avenir, pensa-t-il amèrement. Ma race est meurtrie, abîmée. Elle se méprise elle-même. Elle est sans confiance en elle, sans conscience des vertus dont elle fait preuve et dont l'histoire, un jour, lui rendra peut-être justice. Pour elle, la valeur et le talent sont inséparables de la couleur blanche. Quant à cette vieille génération marquée par le fer, il n'y a rien à espérer d'elle. C'est à l'enfant qu'il faut que je m'adresse, et la femme m'aidera plus que l'homme, car plus que l'homme, elle est intuitive ; elle sent ; elle prévoit les possibilités de l'avenir. »

Ainsi, de station en station, Monbien Montout arriva au bas de la colline sur laquelle habitait le conteur de contes. On était en fête dans la maisonnette. Des gens y dansaient sur des airs d'accordéon.

Monbien s'informa de la raison de cette joie :

— C'est un mariage, lui répondit-on. Le conteur de contes s'est marié ce matin.

Monbien Montout se hâta de gravir la colline pour aller le féliciter avec d'autant plus d'empressement que la réputation de son talent lui

était parvenue et qu'il désirait vivement rencontrer cet imaginaire qui affublait si malicieusement les animaux des défauts et des vices de ses semblables.

Quand l'artiste eût bu à la santé des nouveaux mariés, après leur avoir présenté ses souhaits en des phrases sentimentales dont ils furent plus charmés qu'émus, il complimenta le conteur pour ses légendes.

Celui-ci se défendit vivement d'avoir jamais composé de contes. C'étaient des fables que les vieux lui contaient jadis et qu'aujourd'hui il contait à son tour aux jeunes. Si ces bruits continuaient à circuler sur sa personne, il se tairait tout à fait.

— Pourquoi, lui reprocha Monbien, nies-tu de posséder un don qui est bien de ta race. Quand tu vas le soir, sous la lune, conter en plein air, et mettre en jeu tout un petit monde sorti du travail de ton cerveau, ne sais-tu pas que tu continues, à ton insu, les traditions de tes ancêtres ? Ne sais-tu pas qu'un grand fabuliste de l'antiquité, dont la réputation était immense chez les Arabes et qui s'appelait Lokman, était un noir, et de plus un esclave ? Quand un blanc a du talent, il le proclame et cherche des admirateurs. Toi, tu caches le tien comme on cache quelque chose qu'on a volé.

Le joueur d'accordéon approuva la justesse de ces paroles.

— Il faut, continua Monbien Montout, que tes contes soient écrits et adressés au grand libéral, Victor Schoelcher, qui recherche, pour soutenir ses arguments en faveur des noirs, toutes les qualités propres à nous relever : nos capacités, nos proverbes, jusqu'à nos réparties !

— Jamais de la vie ! s'écria le conteur de contes. Pas un mot de ce que je raconte ne sera écrit sur le papier !

— Pas même pour aider le bienfaiteur de notre race ?

— Non. D'ailleurs, ce sont des bêtises que je conte. Si on doit les écrire, je ne les conterai plus.

Il conduisit Monbien Montout jusqu'au sentier qui dévalait de la colline.

— Je suis voisin des Millefleurs, lui dit-il, en lui désignant la propriété qui s'étendait sous leurs yeux, étalant ses jardins et ses bosquets de bambous. C'est là qu'habite Zilda.

Au souvenir de Zilda, Monbien Montout, ému, se dirigea vers les Millefleurs.

Il n'avait pas revu Zilda depuis la messe du Bon Pasteur, durant laquelle il ne cessa de la contempler. Elle était son idéal réalisé, vivant hors de lui, dans le fragile monde des apparences, le suppliant de la sauver de l'impitoyable et fatale destruction, de l'immortaliser sous les traits de la vierge dont elle offrait peut-être le type le plus exact.

Mais Zilda avait failli. L'artiste mystique et pur lui refusait la vie de l'art, la condamnait à périr dans sa forme de chair, tandis que lui-même se mourait aussi de cette condamnation ; s'infligeait la torture mortelle de l'œuvre refoulée, broyée sans pitié dans sa conception.

— Non, Zilda, vous ne donnerez vos traits à ma vierge ! Elle languira et périra en moi comme en une prison dont elle ne sortira ni aujourd'hui ni jamais !

Ce serment sur les lèvres, il l'aperçut sur la véranda, portant dans son bras son enfant qui faisait sur son sein une tache plus claire.

A sa beauté était venue une expression d'apaisement, de victoire voilée de gravité :

— Tu regardes mon fils et puis tu me regardes, dit-elle à Monbien Montout en le faisant asseoir, et tu ne dis rien.

— Tu es plus fière de la couleur de ton fils que de sa beauté, lui fit observer l'artiste. Cependant la finesse et la valeur d'un type se cherchent plus dans sa ligne que dans sa nuance.

Elle désirait de lui des éloges plus enthousiastes à l'égard du chef-d'œuvre de son amour. Elle attribua cette réserve à une secrète désapprobation.

— Je vois que le disciple a surpassé le maître, dit-elle.

— Si on encense le péché, que réservera-t-on donc à la vertu ?

Elle eut ce sourire ambigu et mélancolique qui était moins un sourire qu'un tiraillement du coin des lèvres :

— Le Christ fut bon pour la Samaritaine et pour la Madeleine, rappela-t-elle en remettant à Rosette son enfant endormi.

— Oui, espérons qu'il sera indulgent aussi pour Zilda, souhaita Monbien.

Sur ces paroles, il se leva pour prendre congé d'elle.

Il ne poursuivit pas sa mission. Le soir était venu. Par les raccourcis, il descendit vers la ville. Quand il y entra, la nuit était avancée. Le ciel pareil à un fleuve bleu semblait charrier des bijoux et des pierreries.

Il y en avait pour toutes les reines de la terre.

*
*
*

La maison où Monbien Montout avait sa chambre était située dans ce quartier des Pères tout peuplé du souvenir des Jésuites qui y eurent leurs plantations, leur couvent, leurs esclaves.

La nature voluptueuse de l'île ne se plia pas au caractère monacal que voulurent imprimer ces religieux aux lieux et aux paysages. Dans cette flore, sous cette lumière tropicale, leurs jardins aux aromes troublants, leurs coins de solitude traversés de lianes onduleuses, l'étang frissonnant de souffles ensoleillés, gardaient,

quoi qu'ils fissent, leur grâce ensorceleuse toute païenne.

Flânant sous les arbres séculaires, Monbien Montout goûtait la joie d'être créateur ; oubliait, pour un instant, les souffrances dont se paye la libération esthétique. Il ne savait encore à quoi il se résignerait au sujet de son œuvre. Pour l'instant, il se contentait de l'avoir enfantée ; d'avoir communiqué à la matière un peu de cette vie qui l'animait.

C'était dimanche.

Il était allé à la messe matinale ; après, sur la tombe du Père. Ensuite, cédant à un état d'âme avide de solitude, il s'était mis à errer dans cette habitation du Père La Valette, devenue la propriété des Perrinelle qu'administrait Brenteville.

Sur la passerelle, près du moulin, Monbien s'arrêta, retenu par le charme de la rivière ; écouta la sonorité des eaux vives, étincellantes de cascades ; y revivifia son front où brûlait, comme une lampe éternelle, les énergies actives du rêve.

Plus haut, en amont de la rivière, sous un arbre penché, des baigneuses éparpillaient leurs rires sur l'eau tapageuse. Monbien Montout sourit, pris à cette joie féminine qui frappait à la porte de son cœur.

Mais il ne croyait pas au bonheur. Par cela qu'il ne dure pas et redemande en épreuves ce qu'il prête en joies, il ne valait pas la peine d'être recherché.

Il traversa donc la passerelle pour descendre vers la mer par le chemin agreste de la rivière que bordaient des plantations de cannes à sucre.

A l'ombre des raisiniers marins, un groupe de gens flânaient en regardant passer les barques qui revenaient de la pêche et dont beaucoup brûlaient l'étape pour aller, de préférence, atterrir jusqu'au marché de la ville. Une cependant vint vers eux, portée par une haute vague qui la lança comme une coquille sur le sable.

Deux hommes en descendirent. L'un d'eux souffla dans une conque de lambis. De partout les gens arrivèrent, entourèrent le canot, eurent pour quelques sous leurs couis combles de poissons rouges, bleus ou dorés. Toute la pêche, en un instant, fut enlevée, emportée.

Monbien Montout découvrit alors la centenaire.

Plus pesante sur son bâton, de halte en halte, elle venait vers le rivage, buvant toujours l'air et le soleil. Les enfants s'en tenaient distants, la considéraient avec ce respect mêlé de curiosité malicieuse qu'éveillent chez les très jeunes les caducités prolongées. Tout en vénérant inconsciemment en elle la science et les secrets de la vie, ils regardaient comme un malheur d'être cette chose déracinée de son époque, cet être vermoulu qui déjà s'effritait et se mêlait à la mort.

La centenaire s'asseyait sous chaque arbre, se traînait d'une ombre à l'autre. Elle ne portait plus de bol, car elle n'allait plus quérir, comme

avant, sa subsistance chez autrui. Néanmoins, son pain la venait trouver quelque part qu'elle se réfugiât ; à l'ombre d'un manguier, sur la marche d'une porte ou le bord d'un fossé.

Marmonnant comme toujours quelques paroles machinales qui ne quittaient plus ses lèvres, elle alla s'asseoir tout à côté d'une vieille barque, non loin des hommes qui paressaient sur le sable.

— Que dit-elle ? demanda Monbien Montout à un des fâneurs.

— Ce qu'elle dit sans cesse : « Cent ans pour le voleur, un jour pour le maître ». On lui a peut-être bien volé quelque chose.

— On a volé beaucoup de choses, répartit Monbien Montout, des choses qui n'appartiennent qu'à Dieu, comme la vie, la liberté. Mais la justice viendra tôt ou tard. Elle rendra la liberté sans doute ; elle ne rendra pas la vie.

Il posa tristement ses regards sur la mer.

Au large, contre l'horizon, un grand navire apparut.

— Le paquebot anglais ! annonça un des hommes dont le regard habitué à scruter les lointains reconnut la malle britannique qui desservait la ligne des Antilles.

Montout tressaillit comme il tressaillait à tout ce qui arrivait du vieux monde, d'où rayonnaient la pensée, l'effort, l'invention. Cette même route qui fut celle de la civilisation latine

serait aussi un jour celle de la liberté. Aussi que d'yeux étaient fixés sur elle !

Le navire entraît joyeusement, poussé par le vent du nord-ouest. De minute en minute, il grossissait sur l'eau, dessinait d'une façon nette sa coque massive peinte en rouge sombre.

Tous le regardaient, fascinés, insoucians de la centenaire qui prise d'un bégaiement leva et braqua le bâton qu'elle tenait et qu'aussitôt elle laissa retomber lourdement sur le sable avec son bras qui s'affaissa, inerte.

On se pencha sur elle. Elle était morte. Ou plutôt, elle s'était éteinte. Elle avait laissé sans souffrance et sans regret la vie où elle s'était attardée jusqu'à en perdre la saveur.

— Pourquoi est-elle morte en voyant le navire ? demanda-t-on. On dirait qu'elle l'attendait pour cela ! Qu'apporte donc ce navire !

Ils étaient devenus inquiets, nerveux ; pris à la fois d'envie de rire et de pleurer.

Ils cherchaient de l'énigme et du mystère à un geste, au moindre signe, au plus petit fait.

— Elle a parlé, dit une voix, et nous n'avons pas prêté l'oreille, nous n'avons pas entendu sa dernière parole !...

Ils regardèrent sa bouche scellée, sur laquelle ils avaient envie de poser l'oreille maintenant qu'elle ne parlerait plus, puis ils se regardèrent eux-mêmes, trouvèrent au fond de leurs yeux comme au fond de leurs âmes la même pensée

chérie ; sur leurs bouches, virent frémir le même mot sacré : Liberté !

Alors ils se redressèrent, levèrent les bras vers le ciel et tombèrent à genoux :

Sainte et divine liberté ! C'est bien toi que nos cœurs pressentent ! Oui, c'est ta venue qui fait ainsi tressaillir tout notre être !

Doucement, glissant sur l'eau d'argent, le navire entra majestueusement au port.

X

LE DÉPART DANS LES ÉPINES ET LE RETOUR DANS LES ROSES

Ce fut le vieil Eloi qui eut la mission de transmettre au maître les sentiments des esclaves émancipés par le décret du 4 mars 1848 que rendit le gouvernement provisoire de la deuxième République.

Eloi enfila son gilet de satin sur sa chemise de toile blanche, assujettit son jabot, prit sa tabatière, son bâton, et se mit en tête du cortège qui se dirigea vers la maison.

Renaud, averti, vint à une des portes ouvertes sur la terrasse, regarda arriver vers lui, dans l'allégresse de leur libération, les cent cinquante hommes et femmes qui, hier encore, étaient sa propriété.

Ils se massèrent sur la terrasse en un groupe compact duquel se détacha le vénérable Eloi.

S'approchant de Renaud, le vieux noir, avec son sourire affable, lui dit d'un ton pathétique :

— Nous voilà sortis de la servitude et entrés enfin dans la Terre Promise. Comme le vieillard Siméon, je mourrai sans regret, moi aussi, puisque mes yeux ont contemplé enfin ce que mon cœur a désiré : l'affranchissement de ma race. Mais la joie de notre cœur ne peut nous faire oublier que tu fus bon pour nous. La proclamation de la liberté ne nous empêchera pas de te demeurer dévoués et fidèles. Nous voulons continuer à travailler pour toi comme par le passé, à te donner nos forces, notre courage et notre travail comme si rien n'était changé, sauf que nous nous savons libres, que nous ne pourrions plus être vendus, donnés ou achetés.

— Ni battus non plus, ni échaudés, ni cloués par l'oreille, ni avoir le jarret coupé, compléta une voix claire qui sortit du dernier rang.

C'était le jeune homme qui, il y avait déjà quelque temps, avait coupé la première canne pour la maîtresse et avait dit à Hector : « Nous n'avons que des allumettes et ne pouvons pas aller plus loin que là. »

Ces paroles prononcées, il tourna le dos, secoua ses pieds sur la terre ; partit d'un air triomphant, en criant : « Vive Schoelcher ! Vive la liberté ! »

Emu, Renaud remercia les travailleurs, les félicita de leur émancipation qu'il considérait

comme un acte humain, fatal. Il accepta leurs protestations de dévouement et les assura, à son tour, de sa sollicitude. Comme par le passé, il leur confia la prospérité de ses terres, en attendant de prendre avec eux, après les fêtes de l'abolition, les arrangements qu'imposait la situation nouvelle.

Ensuite, il leur fit porter à boire, trinqua avec Eloi, leva son verre en l'honneur de la liberté et de leur race.

Cependant, en les regardant s'éloigner, quelques minutes après, il fut envahi d'une grande mélancolie. Tout un passé se mourait sans détruire en lui cette personnalité atavique que deux siècles avaient nourrie et entretenue. Sentimentalement, il s'était attaché à la forme d'existence créée par l'asservissement. Il avait joui de posséder non point des choses inertes, mais des volontés, des passions qu'il avait rythmées dans le sens de sa vie. Il ne songea pas que des sociétés s'en vont avant qu'une race perde l'habitude et le pli que lui ont imprimés les événements de son histoire. Il se demanda s'il n'allait pas survivre, déraciné, à cette époque qui s'achevait et en garder malgré lui la nostalgie et la nécessité.

Dans le lointain, des vivats prolongés éclatèrent, s'élançant vers le mont.

Ces journées de Février qui venaient de renverser le trône de Louis-Philippe libéraient à la Martinique seulement plus de cent mille noirs,

déliciaient cent mille bouches dans des vivats formidables. Le nom du libérateur, Victor Schoelcher, montait dans les chants et les acclamations frénétiques d'un peuple enivré de son bonheur.

— De quelque façon qu'on le considère, ce jour est vraiment grand, dit Renaud à Halmie. Léone eût du être à mes côtés en cette circonstance.

— Il ne tient qu'à toi qu'elle soit à tes côtés. A cette heure plus que jamais sa place est ici, je le reconnais. Quand mettras-tu fin à cette situation ? Plus tu tardes, plus elle s'aggrave.

— Aujourd'hui, répondit-il.

Il saisit la joie qui illumina le visage d'Halmie.

— Il est vrai, continua-t-il, que ce que je puis faire aujourd'hui, j'eusse pu le faire hier, et avant, et il y a deux mois, puisque cela devait se faire. C'est ce que tu te dis au fond du cœur, Halmie. Il y a deux mois, quand Léone partit, Zilda venait de mettre au monde son enfant. Je risquais de lui faire du mal en lui dévoilant ma résolution. Je lui dois des égards. Je l'ai aimée. Je l'aime encore, Halmie. Elle a conçu de moi. Je ne pouvais lui signifier notre séparation dans de telles conditions. Il a fallu donc attendre. J'ai attendu. Mais ce jour est le dernier, je crois.

— Et vois comme cela se rencontre, lui apprit Halmie. Bembo est ici.

— Qu'est-il venu faire ? interrogea-t-il, la voix changée.

— Chercher Zilda.

— Zilda ne s'en ira que quand ma bouche le lui dira, et sache bien que j'avais choisi cette semaine pour arriver à cette séparation. S'il y a lieu, tu me rendras ce témoignage.

D'un pas souple, toute sellée, arrivait la jument.

Il allait la monter quand des clameurs le retinrent. Par l'allée des frangipanes, un groupe de libérés venaient en chantant la Marseillaise. Ils portaient un mannequin chargé de chaînes et de carcans qu'ils appelaient bouaboua et qui représentait l'esclavage qu'ils allaient enterrer.

Ils atteignirent la terrasse, l'envahirent :

— Nous te demandons de nous fêter, dirent-ils à Renaud. Nous savons que tu es un bon béké et que tu ne nous refuseras pas à boire en l'honneur de notre liberté.

— Mon boire est pour les miens, leur répondit Renaud. Que vos maîtres fassent pour vous ce que j'ai fait pour mes noirs.

Il s'élança sur sa jolie Gazelle qui d'elle-même prit le chemin qui menait vers Zilda.

*
* *

Sur la route des Millefleurs, il apprit que la Békesserie était abandonné de ses esclaves qui poussaient contre lui des cris de vengeance.

Balala qu'il rencontra lui conta avec sa placidité et sa bonhomie ordinaires les péripéties de la veuve Desoulaga. Après l'avoir cousue dans son hamac, on était allé l'accrocher à la cime d'un arbre. Force lui fut d'aller quérir une échelle pour la décrocher, besogne qu'il accomplit seul, Vonvonnnette étant allé manifester en ville. Quant à madame Brenteville, on l'avait obligée à danser le menuet. Ils étaient plus de cinquante à lui former une galerie. Elle dansa, avec beaucoup de grâce, les yeux fermés, le sourire aux lèvres, en fredonnant tout bas des injures à leur adresse.

Et Balala de lever les yeux au ciel en s'écriant, repris de son rire inextinguible : En vérité, bon Dieu seigneur, mieux vaut rire que pleurer !

Vingt aventures de ce genre furent narrées à Renaud au cours de son trajet, sans parvenir à le distraire de son chagrin. C'en était un pour son cœur de perdre Zilda.

Quand il arriva aux Millefleurs, frappé de la gravité de son expression, Zilda s'alarma :

— Y a-t-il un malheur ? s'informa-t-elle.

— Un grand malheur, Zilda. Il faut nous séparer.

Elle posa brusquement sa main sur son cœur. Après un silence :

— Je savais que ce jour viendrait. Plusieurs fois, j'ai voulu partir, c'est toi qui m'as retenue.

— Ne regrette pas d'être restée jusqu'au bout et de m'avoir épargné cette souffrance... J'au-

rais pu te garder encore, toujours, s'il n'y avait eu que moi seul...

Elle s'appuya au marbre du buffet, demeura immobile de douleur. Renaud, au contraire, ne pouvant rester impassible, allait et venait dans la salle, trouvant atroce de vivre cette heure. Il la regardait désespéré mais résolu. Puis, sa vision lui devenant un supplice, il craignit de s'attendrir et se retira dans la pièce à côté.

Au même instant, le chien se mit à aboyer :

— Un étranger, annonça Benjago.

Instinctivement Zilda tressaillit, sembla une statue qui s'anime.

L'étranger, déjà au seuil de la porte, la regardait.

— Bonjour, Zilda, dit-il.

— Bonjour, Bembo, répondit-elle.

— Je viens te chercher, Zilda.

— Je suis prête.

— Bénie soit donc la liberté !

Sur ces paroles, Renaud apparut.

— Zilda a toujours été libre, rectifia-t-il. C'est son amour seul qui l'a attachée à moi. Elle te suivra, sans doute, mais elle ne cessera pas de m'appartenir et de m'aimer.

Il prit dans sa main celle de Zilda :

— Je te la confie, continua-t-il, comme on confie un trésor à quelqu'un de loyal et de noble. Jure-moi qu'à ses côtés tu ne seras qu'un frère à côté de sa sœur.

Avec un mélange d'ironie et de pitié, Bembo regarda le maître :

— Sois tranquille. Son amour m'a passé. Je ne l'aime plus.

Alors, il aperçut l'enfant ; l'enfant qui n'avait pas ses durs cheveux à lui, ni son teint obscur ; qui accuserait sa mère partout où ils iraient. Il détourna la tête le front barré d'un pli. Se retournant vers Zilda :

— Où dois-je t'attendre ? demanda-t-il.

— Ne la quitte pas, intervint Renaud. Vous partirez ensemble d'ici.

S'adressant à la vieille Rosette qui tenait l'enfant, il lui demanda de s'attacher à lui et à la mère, lui promettant, en retour, d'être bon pour la comtesse de Savillaud.

— Jamais je ne t'oublierai ! dit-il ensuite à Zilda, en contenant son émotion. Sois courageuse.

— Je n'avais pas droit à tant de bonheur. Je te remercie, dit-elle dans un sanglot qui lui serra la gorge.

— Tais-toi... Tais-toi...

— Maintenant, me voici, dit Zilda à Bembo. Tu me prédis jadis que le chemin que je faisais dans les roses, je le referais un jour dans les épines. Je suis prête.

— Si je pouvais te prendre, Zilda, et te porter au-dessus des épines du chemin, je le ferais. Mais je le sais, les épines se hausseraient jusqu'à toi pour t'atteindre le cœur et le déchirer.

Il prit sa main dans la sienne.

— Allons, dit-il.

Ainsi, il la conduisit une nuit vers ce jardin défendu dont il la ramenait maintenant qu'elle s'était enivrée de ses parfums, de ses fleurs, sombre, désespérée.

L'enfant venait derrière, dans les bras de la gardienne et, un peu après, Bengajo et Léonard, qui portaient sur leurs têtes de lourdes malles.

De temps à autre, Zilda se retournait pour regarder son fils, y puiser la force qu'il lui fallait entretenir en elle à tout prix.

— Je sais tout le mal que je te fais, dit Bembo, mais il était de mon devoir de venir te tirer de là. A cette heure encore, je me demande pourquoi, puisque je devais le faire, j'ai laissé s'accumuler des jours dont chacun resserrait le lien qu'il fallait rompre.

Elle ne répondit pas, tendue de toutes ses fibres pour ne pas succomber.

La mer s'étalait sous leurs yeux, douce, pleine de couleurs tendres, fugitives dans l'heure matinale. Ils croisaient des gens en fête qui descendaient vers la ville ou en remontaient. Quand ils arrivèrent au bourg, la barque qui devait les

emmener était avancée vers l'eau et les rameurs, assis dans le sable, attendaient paisiblement.

A l'église où ils entrèrent, une messe s'achevait dans la douceur tamisée du jour. Le prêtre présentait l'hostie en disant « Voici l'Agneau de Dieu. Voici celui qui efface les péchés du monde ».

Ils s'agenouillèrent sur le dallage de marbre noir, à côté l'un de l'autre. Zilda inclina son front qu'elle voila de ses doigts. Bembo, les bras croisés, demeura impassible. Il avait espéré plus de clémence de ce jour « du maître » attendu dans la patience, et qui n'apportait que de la souffrance, de la séparation, de l'exil. Si les larmes de Zilda ne coulaient pas, il les sentait en mare amère sur le cœur de la femme qui ne l'aimerait plus.

Devant le destin contre lequel il n'avait pas lutté, il se retrouvait avec sa même attitude, ce même fatalisme serein dont sa vie avait tiré sa force et sa plus grande beauté.

La messe étant dite, il toucha du doigt l'épaule de Zilda.

— Allons, dit-il.

Automatiquement, elle se leva.

Ils allaient sortir quand ils virent le prêtre qui venait de l'autel vers eux.

— Zilda, dit le ministre, qui connaissait cette brebis égarée et avait travaillé, lui aussi, à la ramener, — tous les efforts secrets de ton âme

vers le repentir et la perfection étaient, à ton insu, autant de pas hors du péché, autant de secousses qui imprimaient leur usure aux liens qui te retenaient. Tu les croyais vains, et peut-être les ignorais-tu, mais le travail s'accomplissait en toi. De lui sort aujourd'hui, créée par sa propre épreuve, une Zilda nouvelle qui va marcher vers le salut. En face de l'autel, remets ta main dans la main de Bembo, refais d'un cœur sincère le serment de lui être fidèle et d'achever avec celui que tu as pris devant Dieu pour époux la route semée d'épines.

Devant le tabernacle entr'ouvert, leurs mains se retrouvèrent, s'unirent de nouveau, comme au matin de leurs épousailles, non plus alors dans l'illusion de deux cœurs inéprouvés, mais de deux cœurs que la vie a enseignés, et leur destinée, désabusés.



De retour, Renaud adressa à mademoiselle de Savillaud un message dans lequel il l'invitait à reprendre la jouissance des Millefleurs dont il la faisait l'usufruitière, en en donnant la nue propriété à sa sœur Halmie. La jument dorée, Gazelle, fut dirigée sur les savanes de la Routerre, où elle devait achever ses jours.

Ceci fait, Renaud attendit le retour de Léone. Il en abandonna tout le soin à Halmie ainsi

qu'à Joute de Routerre, n'ayant pas encore pardonné à l'absente de l'avoir laissé revenir seul après l'élan qui l'emporta à sa suite, la nuit de son départ. Depuis, ils ne s'étaient pas écrit. Seules, les lettres que Léone adressait presque quotidiennement à Halmie étaient la source où il puisait la certitude, le réconfort d'un amour duquel il fut un instant sur le point de douter.

Le cœur disputé par l'orgueil et l'amour, il vécut des heures pénibles dans l'attente du moment où il accomplirait le geste qui devait ramener l'obstinée.

Quand l'effervescence populaire des premières journées de l'abolition se fut apaisée, Joute de Routerre partit, accompagné de son cousin Lionel qui, avec sa chevalerie ordinaire, avait accepté de ramener la jeune femme sous sa sauvegarde.

Quelques instants avant l'arrivée, Halmie fit couper toutes les roses du jardin et les dissémina en gerbes dans la maison.

— Mets les blanches dans sa chambre, comme au jour de notre mariage, recommanda Renaud.

Nerveux, il en prit lui-même quelques-unes qu'il jeta négligemment aux endroits où elle devait passer.

Puis il attendit.

La canne haute masquait la route par où la voiture pourrait être découverte avant d'atteindre

les terres de la plantation. Renaud ne l'aperçut que quand elle fut au bas de la côte. Sur leurs bêtes de race, les deux cousins rivalisaient d'élégance, comme jadis, — au temps où ils étaient jeunes, — dans les allées du Bois.

L'attelage, fatigué, montait paresseusement, sans allure, sans grâce, les flancs moirés de sueur. Léone se dissimulait derrière un énorme bouquet de roses qui prenait tout le fond de la voiture. Ce ne fut qu'en avançant jusqu'à la portière que Renaud la découvrit blottie au coin du véhicule. Ils échangèrent un regard doucement profond, le regard de deux êtres qui se sont fait souffrir et se défient encore. Elle sourit la première, moitié grave, moitié enjouée, mit sa main dans celle qu'il lui tendit pour l'aider à descendre.

— Te voilà enfin revenue !... Tu as joué gros jeu. Tu aurais pu perdre, tu as gagné. C'est une chance ! Dis encore que tu n'es pas toute-puissante.

— Il ne me suffit pas d'être toute-puissante ; je veux être uniquement puissante.

A quoi, Joute de Routerre, secouant ses pieds engourdis, répondit en fredonnant la fable des Deux Pigeons.

On remonta à la maison par le jardin dépouillé. Léone remarqua qu'il n'y avait plus de roses.

— Quand la femme est absente de la maison,

dit Lionel, les roses, paraît-il, refusent de fleurir ; mais dès qu'elle revient, et dans la nuit même de son retour, il s'en fait une floraison miraculeuse.

Alors Léone s'aperçut qu'elle marchait dans les roses. La terre en était jonchée ; la table, le buffet, les chaises, les persiennes...

Des roses ! des roses ! des roses... follement !

Lancée par une main habile, une, d'un rouge sanglant, vint s'abattre sur le sein d'Halmie.

— Ah ! s'écria celle-ci, quand donc devriez-vous sage, Joute de Routerre ?

— Quand il n'y aura plus de jolies femmes dans le monde, chère ! Je vous en prie, Halmie, ne me souhaitez point la sagesse, c'est comme si vous me souhaitiez de ne plus pouvoir troubler un cœur de femme, et cela, voyez-vous, Halmie, c'est la mort !

Lionel sourit, prit la main d'Halmie, la porta à ses lèvres, chercha son regard qu'elle détournait doucement pour dérober l'expression passionnée qui envahit son visage.

— Les miettes... les miettes... murmura-t-elle.

— Elles valent quelquefois mieux que les morceaux, répondit-il sur le même ton bas, car elles ne rassasient jamais...

Dans la salle où la table était parée comme au midi de leur anniversaire, Renaud demanda à Léone :

— Et maintenant avec quoi fermer la cage pour que l'oiseau ne s'envole plus ?

— Simplement avec ta fidélité entière, éternelle. En me faisant l'unique, l'uniquement unique, répondit-elle en l'embrassant.

— Comme la Sultane Aimée Dubuc pour son Sultan alors ? demanda-t-il en laissant tomber sur ses paupières une pluie de baisers et de rires.

☆☆

On déchargea la voiture. Monique et Milo montèrent sur la terrasse l'énorme bouquet de roses destiné à l'autel qu'on élevait sur la savane de la ville pour célébrer, en plein air, la messe solennelle de la réconciliation des races dans la Liberté.

